TRAITÉ
DES
NERFS
ET
DE LEURS MALADIES,

PAR M. TISSOT,

D.M. DE LA S. R. DE LONDRES; DES SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE, ROTTERDAM, ET DE LA S. R. DE MED. DE PARIS.

Series Junctura que pollet.

TOME II. PARTIE II.

A PARIS,
Chez P. F. DIDOT, le jeune,
Et à LAUSANNE.
Avec les Privileges du ROI & de LL. EE.

M. DCC. LXXX.

TRAITÉ DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE X.

Des ſympathies.

ARTICLE I.

§. 1. TElle eſt l'admirable conſtitution de l'homme & de l'animal, que ces parties dont les fonctions paroiſſent ſi différentes ſont cependant

enchainées de façon qu'elles influent toutes du plus au moins les unes ſur les autres ; cette vérité a déjà été vue & ſon importance bien appréciée par les premiers médecins ; HIPPOCRATES l'a exprimée avec ſon énergie ordinaire (*a*) ; & il n'eſt que trop démontré par une multitude de faits qu'il n'y a aucune partie du corps, qui fortement irritée, ne puiſſe irriter tout le corps. Mais outre cette harmonie générale, il y a différentes parties qui ont entr'elles une liaiſon plus étroite, qui ſont unies par différens moyens, de façon que l'état de l'une influe d'une façon très-marquée ſur l'autre, ou au moins eſt altérée par les changemens qu'elle éprouve ; c'eſt la force du *ſympathia* des Grecs & du *conſenſus* des Latins ; & elle en ſouffre quelquefois au point que l'effet eſt beaucoup plus marqué ſur la partie en ſympathie que ſur celle qui eſt primitivement affectée ; c'eſt ainſi que le

(*a*) Ξυρροια μια, Ξυμπνοια μια, Ξυμπαθεια παντα *De alim. De locis in homine*, FOESIUS p. 408. il dit, que chaque partie du corps peut entrainer la maladie d'une autre.

calcul des reins où on ne le ſent pas occaſionne quelquefois des vômiſſemens continuels, & que des aigreurs dans l'eſtomac, où elles n'occaſionnent aucune douleur, donnent des douleurs de tête, des vertiges, des convulſions, à une femme délicate (*b*). Les ſymptômes alors ne déſignent point la partie véritablement malade, & il eſt aiſé de comprendre à quelles erreurs dangereuſes on ſerait expoſé, ſi l'on n'avoit pas une idée nette de cette loi du corps animal qui produit les maladies ſympathiques, & ſi l'on n'avoit pas des moyens de diſtinguer celles qui le ſont de celles qui ne le ſont pas; on comprend encore combien il eſt important de ſavoir que le vômiſſement peut avoir ſa cauſe dans les reins, & que le vertige peut dépendre de l'eſtomac; & combien il eſt néceſſaire de diſtinguer

(*b*) *Conſenſus eſt phyſicus partium corporis humani ſentientium nexus, quo una earum graviter affecta & mutata, aliis; cum ipſa per vaſa nervosque connexis, ſimul inſignem affert mutationem.* BUCHNER *de mutuâ uteri cum ventriculo conſenſione.* Hal. 1753. § 4.

les maladies de cette espece de toutes les autres ; pour cela il faut faire connoître les causes différentes de ces sympathies, donner des observations sur les différens effets qu'elles produisent, indiquer en même tems les caracteres auxquels on peut les reconnoître, & remarquer les attentions de traitement qu'elles exigent. Plusieurs auteurs ont senti l'importance de cette matiere & s'en sont occupés; HIPPOCRATES avoit déjà vu que l'inflammation du diaphragme occasionne la phrénésie, & que les nerfs du pied irrités produisent des convulsions générales ; ARETÉE en donne des exemples tirés des maux de reins & de l'épilepsie ; GALIEN en a observé plusieurs, & a sur tout remarqué la prodigieuse influence de la partie supérieure de l'estomac sur la tête ; si elle est irritée, il peut, dit-il, en résulter des léthargies, des convulsions, l'épilepsie. & même la cataracte ; il avoit aussi très-bien vu la sympathie entre l'uterus & l'estomac. CŒLIUS AURELIANUS a aussi prouvé la grande influence de cette derniere partie sur tout le corps ; FERNEL a placé dans sa patho-

logie un chapitre *de morbo per conſenſum*; BALLONIUS donne des exemples de maladies ſympathiques, & avertit qu'on doit prendre bien garde à ne pas appliquer les remedes ſur la partie qui ne ſouffre que par ſympathie; *Amb.* PARÈ en a conſervé un bel exemple en rapportant l'hiſtoire de la piquûre du nerf du bras de Charles IX, à qui cette piquûre donna des convulſions; L. MERCATUS a auſſi quelques obſervations; SENNERT en parle en traitant des différences des maladies; RIVIERE en parla plus au long après lui; mais C. PISON eſt le premier qui ait établi bien diſtinctement que beaucoup de phénomenes que l'on ne pouvoit pas expliquer, dépendoient du conſenſus entre les différentes parties auxquelles la ſixieme paire ſe diſtribue, & qu'il ſuffiſoit d'en ſuivre la diſtribution pour s'en aſſurer (*c*). Quarante ans après lui, VILLIS qui avoit du génie, qui étoit anatomiſte & praticien, & qui le premier a vu toute l'étendue de l'influence du genre nerveux ſur

(*c*) *De morb. a colluv. ſeroſ.* p. 150.

toutes les fonctions animales, indiqua plusieurs exemples de sympathies; VIEUSSENS consacre un chapitre à examiner celles qui dépendent de la huitieme paire, & un à celles qui viennent de la sixieme. MORTON, VALENTINI, ETMULLER, le chevalier SIBALD en parlant des maladies d'Ecosse (*d*), BAGLIVI en différens endroits, en traitent aussi (*e*); mais celui qui le premier a traité cette

(*d*) *Scotia illustrata sive prodromus historiæ naturalis.* fol. Edimb. 1696. p. 46.

(*e*) BAUSNER & non pas BAUMER, comme je le vois dans un ouvrage moderne sur les sympathies, donna en 1656, un petit ouvrage *de consensu*, mais il a eu un autre but que celui d'écrire sur l'espece de sympathie dont traite cet article; il s'est proposé, & ce but étoit utile, de faire voir les secours que différentes parties se prêtent réciproquement, de montrer comment plusieurs concourent à la fonction d'une seule, comment toutes les parties travaillent pour toutes; *consensus* chez lui signifie concours & non pas sympathie, qu'il désigne par le mot *consensus occultus*, qui n'est pas son objet, mais dont il parle cependant occasionnellement dans quelques endroits. Irrité contre les *acultés* qui étoient alors le grand agent

matiere dans un ouvrage particulier, eſt M. REGA, Profeſſeur en médecine & très-habile Médecin à Louvain; il publia en 1721 un ouvrage très-bien fait dans lequel il donne une notice de ce que l'on trouve ſur ce ſujet dans les auteurs qui l'ont précédé; il traite enſuite de la ſympathie en général, & après cela il paſſe au détail des ſympathies des principales parties avec toutes les autres; il commence par la tête, & il inſiſte particulierement ſur la ſympathie de l'eſtomac qui eſt celle qui eſt la plus mar-

des écoles & par leſquelles on expliquoit tout, mais qui ſelon BAUSNER n'expliquoient rien, & étoient incapables de ſatisfaire quelqu'un qui aime la vérité; il chercha dans le concours de l'action des différentes parties, l'explication des fonctions que l'on attribuoit à la faculté d'une ſeule, & le titre même de ſon ouvrage l'annonce. *Barth.* BAUSNERI *De conſenſu partium corporis humani Lib. III. in quibus ea omnia, quæ ad quamque actionem, quoquo modo in homine, concurrunt; recenſentur, actionum modus, ut & conſenſus ratio explicatur, adeoque univerſa hominis œconomia traditur.* 12. Amſt. 1656. BAUSNER n'étoit pas Médecin.

quée; cinq ans plus tard, M. SENAC donna sur les mouvemens sympathique un chapitre très-bien fait & très-intéressant, qui après quarante ans, a passé tout entier & sans aucune amélioration dans l'Encyclopédie, & que l'auteur du dictionnaire raisonné d'anatomie & de physiologie a copié exactement. M. BOERHAAVE traite la même matiere dans ses leçons sur les maux de nerfs. M. HOFMAN trop peu prisé aujourd'hui, en a traité très-habilement, & M. KAUU BOERHAAVE dans son ouvrage sur *l'impetum faciens* développa la doctrine de M. BOERHAAVE. M. WHYT a fait de cette matiere le premier chapitre de son ouvrage; M. MECKEL a donné fort en détail l'histoire des sympathies qui dépendent de la cinquieme paire; M. HALLER assigna cinq causes à ce consensus dans ses *primæ lineæ*, & deux ans après, cette matiere fut traitée très-méthodiquement, & d'après ses principes dans une thése soutenue sous sa présidence (*f*); depuis

(*f*) Dan. LANGHANS *de consensus partium.* Gœtt. 4°. 1749.

lors il a paru quelques autres dissertations sur différents points de cette doctrine; celle de M. J. H. RAHN (*g*), mérite d'être distinguée de toutes les autres, & doit être conservée.

§. 2. Je ne me propose ici de traiter que des sympathies nerveuses, supposé même qu'il y en ait d'autres; mais je présenterai cependant en peu de mots toutes les causes admises par M. HALLER; il paroît, dit-il, que ces sympathies si célebres dans la pratique de la médecine dépendent 1°. de la communication de tous les vaisseaux, qui fait que quand les humeurs sont repoussées de quelque partie, elles se portent en trop grande abondance sur une autre; comme quand le froid de pied donne mal à la tête; & comme cette communication s'étend à toutes les especes de vaisseaux, & que l'absorption d'une humeur, pompée dans une partie & portée sur une autre, produit le même effet que le reflux méchanique, on comprend, & l'on voit tous les jours que cette cause peut operer beaucoup

(*g*) *Mirum inter caput & viscera abdominis commercium.* Gœtt. 1771.

d'effets différens ; mais il faut bien faire attention que pluſieurs de ces effets appartiennent plutôt aux métaſtaſes qu'aux ſympathies.

2°. De l'analogie entre l'organiſation & les uſages de deux parties ; d'où il réſulte que les mêmes cauſes produiſent ſur l'une & ſur l'autre des changemens ſemblables ; c'eſt de là que dépend le rapport entre l'uterus & les mamelles ; rapport attribué depuis GALIEN à l'anaſtomoſe des épigaſtriques & des mammaires, mais qui ne peut preſque jamais en dépendre. Je remarquerai ſur cette ſeconde cauſe que cette ſympathie ne répond pas préciſément à l'idée que l'on doit avoir des ſympathies, puiſqu'ici une partie ne ſouffre pas préciſément, parce que l'autre ſouffre, mais elles ſouffrent en même tems, parce qu'étant analogues dans leur ſtructure & deſtinées aux mêmes fonctions, les mêmes cauſes les affectent l'une & l'autre. C'eſt à ce principe que M. HALLER attribue un phénomene qui ſe préſente trop ſouvent en pratique, c'eſt que l'engorgement d'une glande conglobée eſt ſuivi de l'engorgement de toutes les au-

tre ; c'eſt encore à l'analogie entre les vaiſſeaux exhalans de la peau & des inteſtins qu'il attribue les diarrhées qui ſurviennent à la ſuppreſſion de la tranſpiration ; mais il faut avouer que c'eſt plutôt ici une métaſtaſe, ou une criſe ſuccedanée, qu'une ſympathie.

3°. De la continuité des membranes ; & de là naiſſent le prurit du gland quand on a la pierre dans la veſſie, l'utilité de la diarrhée dans la ſurdité, & la démangeaiſon du nez quand on a des vers ; le premier & le dernier exemple appartiennent véritablement aux ſympathies ; mais la diarrhée qui emporte la ſurdité eſt une véritable criſe ; & dans les deux autres cas n'eſt-ce pas des nerfs que dépend ce qu'on attribue à la continuité des membranes ? Si ces membranes n'étoient pas tapiſſées de nerfs, ces ſympathies auroient-elles lieu ? M. SENAC ne l'a pas penſé, & il rejette abſolument les ſympathies par les membranes, qui, perdant, dit-il, tout ſentiment dès qu'elles ſont dépouillées de nerfs, ne peuvent point être la cauſe des accidens qui s'étendent d'une

partie à l'autre (*h*). M. KAAU paroît avoir penſé comme M. SENAC; M. WHYTT eſt dans la même idée, & dit très-poſitivement que toutes ces ſympathies, attribuées par beaucoup d'auteurs à la toile cellulaire, aux vaiſſeaux ſanguins, aux membranes, à la ſimilarité des parties, ſi on les examine attentivement, paroîtront toutes ou dépendre des nerfs, ou n'être point de vraïes ſympathies (*i*). Il paroît même qu'il ne peut y avoir eu ici de différence que dans la façon de s'exprimer, & non pas dans celle de penſer, & aucun phyſiologiſte n'a voulu dire que la communication du ſentiment ſe fit d'un endroit à l'autre autrement que par les nerfs.

4°. Des nerfs & de leurs anaſtomoſes; c'eſt à cette claſſe qu'appartient l'agacement des dents qui eſt la ſuite de certains bruits, parce que les anaſtomoſes de la cinquieme paire avec la ſeptieme ſont cauſe que les ſons qui affectent celle-ci d'une

(*h*) *Anatomie d'Heiſter, les mouvemens ſympathiques.*

(*i*) §. 53. p. 32.

certaine façon, agiſſent ſur la premiere ; c'eſt de la même cauſe que réſulte ce que l'on obſerve ſouvent, que l'affection d'un œil agit ſur l'autre (*k*), & n'agit pas de même ſur l'oreille ; c'eſt encore par la même raiſon que la pierre dans les reins donne des vômiſſemens.

5°. Du cerveau même, qui eſt le centre des communications nerveuſes ; & l'on verra plus bas que c'eſt proprement la ſeule. De là vient que l'irritation d'un ſeul nerf produit des convulſions dans tout le corps, & qu'un vice local dans les extremités peut produire l'épilepſie la plus forte. Il eſt aiſé de voir que ces deux claſſes ne diffèrent proprement, dans l'idée même de ceux qui les admettent toutes, que par le degré ; une cauſe mediocre produira une affection ſympathique dans les nerfs les plus voiſins ; plus forte elle entrainera tout le genre nerveux ;

(*k*) Si quand un œil eſt malade, l'autre le devient auſſi, cela ne dépend-il pas principalement de ce qu'étant parfaitement ſemblables, les mêmes cauſes ont les mêmes influences ? Ce qui rangeroit cette ſympathie parmi celles de la ſeconde claſſe.

la pierre dans les reins qui produit des vômiſſemens peut auſſi produire des convulſions générales; & chez quelqu'un qui a le genre nerveux très-délicat, ce même bruit aigre qui ne produit ordinairement que le grincement des dents peut jetter tous les muſcles dans des convulſions très-fortes.

6°. La derniere eſpece de conſenſus eſt celle qui ſe fait par le tiſſu cellulaire, qui eſt étendu preſque dans tout le corps & dont les affections dans une partie ſe communiquent ſouvent de proche en proche dans toutes les autres; à cette claſſe appartiennent la plus part des hydropiſies, les routes cachées & obſcures du pus, ces extravaſations qui paſſent d'une partie à l'autre, l'extenſion rapide & prodigieuſe de l'emphyſême; mais j'avoue que le mot ſympathie ne me paroît pas exact ici; il n'y a proprement même jamais ſympathie, c'eſt, ou extenſion du ſiege de la maladie; ainſi quand dans l'anaſarque le tiſſu cellulaire du bas de la jambe eſt infiltré, l'infiltration monte plus haut; ou tranſport d'une partie à l'autre, comme quand par le ſéjour au lit les jambes déſenflent en

partie, & le tiſſu cellulaire de la tête ou du cou s'engorge.

§. 3. On voit par les réflexions que j'ai faites en rapportant ces différentes claſſes de ſympathies, qu'il y en a pluſieurs qui appartiennent plutôt aux changemens, aux extenſions, aux tranſports de maladies qu'aux ſympathies dans le vrai ſens de ce mot : ce n'eſt vraiſemblablement que les nerfs ſeuls qui peuvent produire de vraies ſympathies (*l*); & y en eut-il réellement d'autres, ce ſont les ſeules dont je doive m'occuper ici. En préſentant les principaux exemples de maladies ſympathiques, on pourroit les ranger, ou ſelon l'ordre des différentes paires, c'eſt la méthode que

(*l*) M. HALLER a ſans doute eu lui-même cette idée, puiſqu'il demande *An ſympathiæ partium a nervis ?* Et répond *Sic videtur ex morbis hyſtericis* &c. De origine nervi intercoſt. thes. 3. M. HOFMAN n'admettoit d'après ETMULLER que des ſympathies nerveuſes, ZYPÆUS avant ETMULLER avoit auſſi rejetté les autres cauſes, & M. WHYTT n'en reconnoît, & prouve qu'il n'y en a proprement point d'autres.

l'on a ſuivie dans une diſſertation ſoutenue à Vienne (*m*); ou les rapporter aux trois paires ſympathiques, la cinquieme, l'intercoſtale, & la huitieme, en ſuivant VIEUSSENS & M. MECKEL; dont le premier a détaillé celles de la ſixieme & de la huitieme paire, & le ſecond celles de la cinquieme à laquelle il attribue cinq uſages très-importans: *a* d'établir un commerce étroit entre la face, le tronc & les extrêmités; *b* d'établir ce même commerce entre les parties vitales & les différentes parties de la tête; *c* d'operer les changemens du viſage dans les paſſions; *d* de contribuer à la perfection de preſque tous les ſens; *e* d'operer les mouvemens des muſcles du viſage (*n*); ou enfin les rapporter aux différentes parties, & c'eſt l'ordre qui a été le plus généralement ſuivi & qui eſt peut-être le plus commode pour les praticiens; mais pour éviter les répétitions, il ne faut s'aſtreindre trop ſervilement à aucun. Je les rangerai ſous les quatre

(*m*) EGGER. *De conſenſu nervorum.*
(*n*) *De quint. par. nervor.* § 107.

articles ſuivans; des ſympathies du cerveau, & de celles des autres parties de la tête; des ſympathies de la poitrine; de celles de tous les viſceres renfermés dans le bas ventre qui ſont les plus nombreuſes; de celles des tégumens ou des parties externes, parmi leſquelles il y en a de très-frappantes.

ARTICLE II.

Des ſympathies du cerveau, & des autres parties de la tête.

§. 4. On peut enviſager le cerveau comme la racine de tous les nerfs, & par là-même il n'y a aucune partie qui ne puiſſe être léſée, ſi le cerveau ſe trouve léſé lui-même dans les endroits d'où les nerfs qu'elle reçoit tirent leur origine; ainſi on peut établir que tout le corps ſympathiſe avec le cerveau; mais on peut cependant auſſi remarquer que cet organe a une ſympathie plus étroite avec certaines parties, celles ſans doute qui ont plus de nerfs & dont les fonctions ſouffrent un dérangement plus conſidérable par les léſions des nerfs. Cette ſympathie

générale du cerveau avec tout le corps, & de tout le corps avec le cerveau mérite d'autant plus notre attention qu'elle eſt ſans doute la baſe de toutes les ſympathies particulieres, comme je le prouverai tout-à-l'heure, & qu'elle opére les plus grands effets. On verra dans les chapitres des convulſions, du tetanos, & ſur-tout dans celui de l'épilepſie qu'il n'y a aucun viſcere & aucune partie externe dont l'irritation ne puiſſe produire ces maladies; on a déja vu dans la premiere partie de cet ouvrage, & l'on verra dans pluſieurs autres chapitres, que l'irritation du cerveau, ſoit artificielle, ſoit maladive, peut produire des convulſions ou la paralyſie de toutes les parties, & qu'à meſure que cette cauſe s'étend dans le cerveau, ſes effets s'étendent à proportion dans les parties; c'eſt ainſi que RIOLAN vit un malade qui eut d'abord des douleurs de tête atroces, qui devint enſuite aveugle, tomba après cela dans une incontinence d'urine, fut au bout de peu de jours paralytique du pied droit, enſuite du gauche, & finit au bout de peu de tems par une paralyſie géné-

rale ou une apoplexie mortelle (*o*). WEPFER vit auſſi une payſanne, qui en chargeant une trop lourde maſſe de foin ſur ſa tête, ſentit quelque choſe ſe rompre dans ſon cerveau; depuis lors elle eut peine à retenir ſes urines, quelque tems après elle ne put plus ſe ſoutenir ſur le pied gauche, enſuite elle devint paralytique de tout ce côté, & en même tems elle ſe plaignait de vertiges & d'un mal de tête dont elle ſentoit que le ſiege étoit dans le côté droit, ce qu'il faut remarquer; enfin elle tomba dans une ſuite de maux dont elle mourut; tous ces maux dépendoient d'un abcès dans le ventricule droit du cerveau (*p*). Les épanchemens dans le cerveau après des playes, des chutes, des contuſions mettent tous les jours ſous les yeux des Médecins les léſions les plus étonnantes dans toutes les parties, occaſionnées par la compreſſion ou l'irritation des nerfs dans telle ou telle partie du cerveau. Ces faits & beaucoup d'autres ſemblables prouvent que

(*o*) *Antropograph.* L. 2. ch. 25.
(*p*) *Hiſtor. apoplect.* hiſt. 14. p. 358.

tout le corps peut ſouffrir quand le cerveau eſt malade, & que le cerveau ſympathiſe à toutes les parties ; c'eſt la ſympathie la plus univerſelle ; mais les ſympathies particulieres, cette ſympathie qui fait vômir quand on a la pierre au rein, ou touſſer quand on a des acides dans l'eſtomac, ou quand on touche le fond de l'oreille, tiennent-elles à cette même ſympathie, ou dépendent-elles de l'union de différens rameaux de nerf au-deſſous du cerveau par les anaſtomoſes, les plexus & les ganglions ? L'un & l'autre de ces ſyſtêmes, ont eu leurs défenſeurs : le premier paroît avoir été celui de VILLIS (*q*), & le dernier eſt celui de VIEUSSENS, qui ayant beaucoup obſervé les unions différentes des nerfs, avoit aſſez naturellement pu penſer que ces unions particulieres qui, correſpondantes aux ſympa-

(*q*) Comme il n'a point traité la queſtion expreſſément, & que dans quelques endroits ſa façon de s'exprimer eſt un peu équivoque, on conjecture ce qu'il a penſé plutôt qu'on ne peut le décider. MORTON paroît avoir cru qu'elles ne ſe faiſoient que par le cerveau.

thies particulieres, paroiſſent arrangées pour les produire, en étoient les véritables cauſes (*r*); M. PERRAULT n'adopta cependant point ce ſyſtême, & il établit que toutes les ſympathies ſe faiſoient par l'intervention du cerveau; & en 1736. M. ASTRUC donna une bonne diſſertation pour prouver que les ſympathies n'avoient lieu que par le cerveau (*s*); mais M. BOERHAAVE, M. M. BERGHEN, WALTHER, VATER, BUCHNER (*t*), M. MECKEL même adopterent le ſyſtême de VIEUSSENS qui pendant longtems a été aſſez généralement reçu. On doit à M. *Van* SWIETEN la juſtice de dire que quoiqu'en général il fut très-attaché à la doctrine de ſon maitre, il a très-bien jugé,

(*r*) VIEUSSENS eſt poſitif, il croit que les mouvemens convulſifs viennent très-rarement du cerveau, mais qu'ils naiſſent des ganglions. p. 190. 191. 192. &c. Ce ſyſtême eſt inſoutenable.

(*s*) *An ſympathya a certa poſitione nervorum in ſenſorio communi.* Par. 1736.

(*t*) *De conſenſ. primar. viar. cum perimet. corpor.* § 5. où il admet les ramifications nerveuſes pour cauſes des ſympathies particulieres.

& vraiſemblablement ſans avoir connoiſſance de ce qu'en avoient écrit M. M. PERRAULT & ASTRUC, que ces ſympathies ſe faiſoient par le cerveau (*u*), puiſque les nerfs n'avoient point de communication de leur ſubſtance médullaire ailleurs; & M. KAAU nie auſſi abſolument qu'il puiſſe y avoir aucun conſenſus entre les différens nerfs, autrement que par le moyen du cerveau (*x*). M. HALLER l'a penſé de même (*y*), M. MONRO l'a établi comme une vérité (*z*); M.

(*u*) Aphor. 711. t. 2. p. 353.

(*x*) *Impet. faciens* § 197. 198. 199. 200. Cet ouvrage & le ſecond tome de celui M. Van SWIETEN ont paru en même tems, ainſi l'on ne peut pas dire que l'un ait inſtruit l'autre; mais ſans doute les auteurs vivoient & cauſoient beaucoup enſemble.

(*y*) *De vera origine nervi intercoſt.* coroll. 4. Elem. L. 10. Sect. 7. § 23. t. 4. p. 320. On peut remarquer que ce grand homme n'étoit pas extrêmement décidé ſur les ſympathies. v. L. 8. Sect. 4. §. 36. t. 3. p. 384.

(*z*) *Edinb. Eſſays.* t. 3 p. 326. & 363. M. WILSON trouve qu'il eſt difficile de décider la queſtion. *Short remarcks upon autumnal diſorders.*

MAHRER le penſe auſſi & M. WHYTT eſt entré dans le détail des raiſons qui démontrent qu'il eſt impoſſible qu'elles ſe faſſent autrement, (*a*), quoique l'autre explication paroiſſe, dit-il, d'abord très-plauſible.

§. 5. Les raiſons qu'il allégue ſont les ſuivantes : 1°. & cette raiſon eſt celle de M. *Van* SWIETEN, les plus petits filets nerveux ſont abſolument diſtincts les uns des autres, depuis leur ſortie du crâne ; non ſeulement leur partie médullaire ne ſe mêle pas, mais elle ne ſe touche même pas & ne doit pas ſe toucher, puiſque ſans cela il y auroit eu néceſſairement de la confuſion dans nos ſenſations & dans nos mouvemens.

2°. On trouve des ſympathies entre différentes parties du corps dont les nerfs n'ont aucune communication enſemble ; c'eſt ainſi, dit-il, que l'eſtomac chargé nuit à la vue, quoique il n'y ait aucune communication entre les nerfs de l'eſtomac & le nerf optique. Les nerfs de l'uvée qui ont

(*a*) §. 14. & 15. & il l'a auſſi établi appendix, &c. p. 258.

tant de ſympathie avec le nerf optique n'ont aucune communication ; & il n'y en a aucune entre les nerfs des deux yeux, dont les mouvemens ſont ſi étroitement enchainés, lors même qu'ils ne ſont pas expoſés à l'action de la même cauſe.

3°. " Si la ſympathie, continue » M. WHYTT, qui eſt entre les viſ- » ceres du bas ventre & les autres » parties du corps eſt l'effet de la com- » munication qu'ont entr'eux les » nerfs de ces parties, par le moyen » des nerfs intercoſtaux ou grands » ſympathiques, pourquoi n'y a-t-il » pas auſſi de la ſympathie entre tou- » tes ces parties dont les nerfs vien- » nent des intercoſtaux ou commu- » niquent avec eux? Pourquoi dans » l'inflammation des reins, l'eſtomac » ſouffre-t-il plus que les inteſtins? » & pourquoi les poumons & les au- » tres parties ne ſont-ils point du » tout affectés dans cette maladie? » pourquoi l'irritation qui ſe fait dans » le nez n'occaſionne-t-elle que l'é- » ternuement, & non pas la toux » ni le hoquet? n'excite-t-elle point

» à

„ à vômir & ne purge-t-elle pas par „ en bas". Il accumule pluſieurs exemples ſemblables; ainſi les trois premieres preuves ſont que nulle part la ſubſtance médullaire des nerfs ne communique, & qu'ils n'ont d'autre communication que le rapprochement de leurs enveloppes; la ſeconde c'eſt qu'il y a des ſympathies entre des parties dont les nerfs n'ont point ces rapprochemens; la troiſieme c'eſt que ſi les ſympathies étoient produites par ces rapprochemens de nerfs, il y en auroit pluſieurs que l'on n'a jamais obſervé, & ces trois preuves ſeroient bien ſuffiſantes; mais on en ajoute encore une plus forte, c'eſt que cette ſympathie ceſſe, dès que l'on coupe les troncs des nerfs dont les différens rameaux ſont en ſympathie auſſi longtems que ces troncs ſubſiſtent. Il me paroit qu'il faut auſſi remarquer que toute irritation d'une partie ne met pas en jeu les ſympathies qui en dépendent; ainſi l'inflammation de l'oreille ne produit pas la toux, comme le ſimple chatouillement de cette partie; ce qui prouve encore que ce n'eſt pas une ſimple irritation méchanique

de partie à partie, qui ne varieroit que du plus au moins, mais une certaine action ſur le cerveau & une réaction du cerveau ſur les nerfs en ſympathie.

§. 6. On peut d'après toutes ces preuves établir 1°. que les ſympathies dépendent toutes de la communication des nerfs dans le cerveau.

2°. Que la ſympathie générale vient de ce qu'une irritation très-forte peut irriter tout le cerveau, juſques dans ſes parties les plus éloignées de l'origine du nerf ſouffrant.

3°. Que les ſympathies particulieres ont lieu entre les parties dont les nerfs ont des communications plus étroites dans leurs origines.

4°. Que quoique ces ſympathies ne dépendent point des différentes unions qu'ont les nerfs hors du cerveau, cependant, comme elles ſont plus fréquentes entre les parties qui tirent leurs nerfs des rameaux où l'on trouve le plus de ces unions, on peut établir, comne une vérité de fait, que les anaſtomoſes & les ſympathies ſe trouvant plus ſouvent dans les mêmes nerfs, on a peut-être droit de conclure de là, que la Nature a voulu

unir par plus de moyens dans leurs routes les nerfs dont elle avoit voulu que les origines fuſſent rapprochées, & que ces anaſtomoſes, qui n'operent, ni ne peuvent operer les ſympathies, concourent peut-être, ſans que nous puiſſions déviner comment, à les favoriſer; & c'eſt ce qui m'a déterminé à placer à la fin de ce chapitre une table, dans laquelle, d'après l'expoſé anatomique de la premiere partie, j'indique les principales anaſtomoſes de chaque nerf & les ſympathies qu'on peut leur attribuer.

5°. Si l'on demande pourquoi il n'y a pas de ſympathies entre toutes les parties entre leſquelles il paroit, par l'origine de leurs nerfs, qu'il devroit y en avoir, je répondrai : *a* que nous ne connoiſſons point encore toutes les ſympathies, parce qu'il peut en exiſter beaucoup qui n'ont jamais eu d'obſervateurs : *b* que comme toutes les ſympathies ont ſans doute leur utilité, (*b*) &

(*b*) Voyez WHYTT § 19. où il indique quelques-unes de ces ſympathies utiles; la contraction de la prunelle a un trop grand jour, celles des paupiéres à l'approche d'un corps étranger, la ſécrétion abondante des

que si elles étoient trop multipliées sans avoir d'usages, ce seroit une source de maux en pure perte, la sagesse de la dispensation de la Nature, à laquelle l'observation ramene continuellement, quoiqu'en disent les détracteurs absolus des causes finales, la sagesse, dis-je, de l'auteur de la Nature a sans doute établi des unions plus étroites entre les filets entre lesquels elles pouvoient être utiles.

6°. Il est extrêmement vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que le principe qui forme les sympathies & qui se manifeste si évidemment dans beaucoup de cas de maladies, n'est pas sans utilité dans l'état de santé; il me pa-

larmes & de la salive, quand on applique des âcres dans l'œil ou dans la bouche, les vomissemens dans la pierre des reins, la toux quand on irrite le conduit de l'oreille, la contraction des muscles du bas ventre dans l'accouchement, les contractions des mêmes muscles dans l'éternuement, la toux & le hoquet, & le mouvement augmenté des muscles de la respiration dans l'asthme; il y en a encore beaucoup d'autres dont les usages sont sensibles & peut-être aucune qui n'en ait quelqu'un.

roit même que ce principe eſt bien dans la ſageſſe de la plus belle des conſtructions, & qu'il doit entrer pour beaucoup dans les forces de ce qu'on appelle la Nature.

7°. Toutes les irritations d'une partie ne paroiſſent pas pouvoir produire les ſympathies qui en dépendent, il n'y en a que quelques-unes, on l'a déjà remarqué plus haut, & il peut même y avoir des états du corps dans leſquels il eſt beaucoup plus ou beaucoup moins ſuſceptible de ſympathies. En général les ſympathies ſont plus marquées chez les perſonnes dont le genre nerveux eſt très-délicat.

8°. Il y a des ſympathies particulieres aſſez conſtantes & que dans les mêmes circonſtances on retrouve preſque chez tout le monde; mais il y en a d'autres plus rares & peut-être particulieres à certains ſujets, & l'on n'en ſera point ſurpris, ſi l'on ſe rapelle ce que j'ai dit ailleurs, que les nerfs varient beaucoup dans leurs diſtributions particulieres.

9°. Quoique ces ſympathies ayent leurs uſages, cependant il peut arriver que quand leur force eſt incapable

d'opérer completement l'effet qu'elles devroient produire, ce demi effet devienne nuisible, mais cela ne prouve rien contre la sagesse de leur institution, & c'est une remarque de M. WHYTT.

10°. Les sympathies particulieres dépendant des nerfs qui ont des connexions plus étroites, de légeres causes peuvent les mettre en mouvement; il en faut de plus puissantes pour décider des effets bien marqués de la sympathie générale.

11°. Tous les hommes ne sont pas également sujets aux sympathies, parce que le genre nerveux n'est pas également sensible chez tous; ainsi la même cause qui occasionnera les sympathies les plus marquées chez une personne, n'en produira aucune chez une autre, son action sera bornée à son siege, parce que ses nerfs sont moins sensibles.

12°. On remarque, quand on observe & quand on lit les observateurs, que les métastases sont plus fréquentes entre les parties entre lesquelles il y a beaucoup de sympathies, & il est résulté de là que plusieurs Médecins

ont placé des métaſtaſes parmi les ſympathies, ſans faire attention au caractere eſſentiel qui les diſtingue parfaitement.

13°. N'eſt-ce point au conſenſus général qu'il faut attribuer cette force imitative qui obligeoit MONRO à repeter tout ce qu'il voyoit faire. M. WHYTT lui attribue le baillement & le vomiſſement involontaires; mais je ne ſais cependant ſi le ſimple conſenſus phyſique ne peut pas operer ſeul ces phénomenes.

14°. On pourroit, pour plus de clarté, diviſer les ſympathies en actives & paſſives; on appelleroit active celle que l'organe où ſiege la cauſe du mal exerce ſur l'organe où les ſymptômes ſe manifeſtent, & paſſive celle qu'éprouve ce dernier organe; dans le vomiſſement produit par le calcul des reins, leur ſympathie eſt active, celle de l'eſtomac paſſive; j'adopterai cette diviſion qui eſt commode & ſert à prévenir bien des obſcurités.

15°. La connoiſſance des ſympathies ſert à ſe diriger dans le choix du lieu où il faut appliquer les irritans.

Après ces remarques générales, je

viens aux différens exemples de ſympathies, & quoique les unions ſenſibles des nerfs n'en ſoyent pas la cauſe, j'indiquerai cependant ſouvent celles auxquelles les anatomiſtes les ont attribuées, puiſqu'elles ſont comme les marques des unions qui ſe trouvent à l'origine des nerfs. J'indiquerai auſſi quelques phénomenes qui dépendent de la ſituation des nerfs, & qui quoiqu'ils n'appartiennent pas aux ſympathies, m'ont paru mieux placés ici que par tout ailleurs.

§. 7. Les ſympathies les plus marquées de la tête avec les autres parties ſont celles avec l'eſtomac & le foye.

Le mal de tête ôte d'abord l'appetit, & le vertige qui a ſon ſiege dans la tête donne des nauſées & ſouvent des vomiſſemens même; les premiers accidens des playes, des contuſions, des épanchemens qui attaquent le cerveau ſont auſſi très-ſouvent des vomiſſemens; tous ces faits prouvent l'extrême influence de l'état de la tête ſur l'eſtomac; elle eſt confirmée par les effets de la méditation & d'une attention longtems ſoutenue, qui détruit les fonctions de l'eſtomac; & j'ai dit ailleurs que ſi dans les premiers jours

d'une convaleſcence j'étois obligé de lire pendant quelques momens, j'éprouvois un léger mal de cœur qui tient à ce même conſenſus fondé ſans doute ſur ce que l'eſtomac recevant beaucoup de nerfs, ce qui prouve combien ils lui ſont néceſſaires, dès que le cerveau ſouffre, les fonctions de l'eſtomac doivent être plus altérées que celles des parties qui en ont moins beſoin. Ce conſenſus du cerveau avec l'eſtomac eſt ſur tout marqué dans tous les effets des paſſions, qui intéreſſent ſi ſingulierement l'eſtomac que, comme on l'a déjà vû, pluſieurs Médecins avoient cru devoir y placer le ſiege de l'ame; c'eſt dans ce cas où l'on voit évidemment que le conſenſus eſt d'autant plus marqué, que le cerveau eſt plus ſenſible, & l'on doit en conclure que ce qui eſt ſi évident dans ce cas, a lieu dans tous les autres, quoique d'une façon moins marquée.

Les altérations du mouvement du cœur, ſi ſenſibles auſſi dans les paſſions, ſont un effet du conſenſus du cerveau avec ce viſcere. C'eſt à ce même conſenſus qu'il faut raporter les effets des paſſions ſur les autres viſceres, &

celui qu'il a avec le foye pourroit auſſi ſe démontrer par les jauniſſes qui ſuccédent à la colere, au chagrin, à la frayeur; mais le phénomene de cette ſympathie auquel on a donné le plus d'attention, c'eſt les abcès au foye après les playes de la tête.

§. 8. L'exiſtence de ces abcès n'eſt pas douteuſe; il y a un très-grand nombre de Médecins & de Chirurgiens qui les ont obſervés, & l'on a cru mal-à-propos qu'ils étoient accidentels & exiſtoient indépendamment de l'état de la tête; il eſt bien démontré qu'ils en ſont la ſuite; PARÉ, BALLONIUS, PIGRAY, *P. de* MARCHETTIS, SLEGER, STADLENDER, JOBA MEECKREN, M. M. BERTRANDI, ANDOUILLÉ, & pluſieurs autres obſervateurs les atteſtent; je les ai vus moi-même; mais quelle en eſt la cauſe? MARCHETTIS les attribuoit au repompement du pus du cerveau dépoſé enſuite dans le foye, & il avoit aſſigné la route du pus, en diſant qu'il avoit ſouvent obſervé que quand dans les playes de la tête, la partie poſtérieure & laterale du cou commençoit à faire mal,

la matiere purulente paſſoit dans les parties inférieures; cette métaſtaſe eſt très-poſſible & eſt ſans doute arrivée plus d'une fois; mais quand il ſe forme des abcès dans le foye, ſans qu'il y ait eu d'abcès dans le cerveau, comme le remarque M. REGA, cette cauſe ne peut plus avoir lieu; celle qu'aſſigne M. BERTRANDI eſt bien peu ſatisfaiſante, & il me parait avec PIGRAY & M. REGA, que l'on ne peut pas ſe diſpenſer de reconnoître ici les effets du conſenſus. En ſe rapellant ce que j'ai dit plus haut de la putridité qui ſuccède ordinairement aux ligatures des nerfs, on comprendra aiſément comment ſi ceux qui vont au foye ſont léſés, ſon action languit, & la bile ſe corrompt; ſi à cette diſpoſition à la putridité, on joint les effets de la fievre, ceux de la frayeur ou de la colere qui peuvent ſouvent avoir accompagné les accidens qui ont occaſionné les playes de la tête, enfin les meurtriſſures locales que le foye peut avoir reçues par une ſuite du même accident, on jugera que cette ſuppuration n'a rien d'étonnant, qu'elle ne doit

point être si rare, & qu'elle doit être placée dans la classe des effets qui dépendent en grande partie du consensus; on peut aussi rapporter aux mêmes causes quelques exemples de gangrenes particulieres survenues aux playes du cerveau (*c*), & l'engourdissement de la cuisse & le froid de la main observés par JOB *Van Meeckren* (*d*). C'est encore à la même espece de consensus, la lésion des nerfs à leur origine, qu'il faut rapporter ce que dit VALSAVA d'une dame Bolonaise, que de violentes douleurs de tête rendoient totalement aveugle pendant qu'elles duroient, ordinairement trois jours, & qui recouvroit la vue dès que les douleurs finissoient; & il cite dans le même endroit une observation de CAMERARIUS, qui vit un homme que d'extrêmes douleurs de tête rendirent tout-à-coup aveugle, & qui recouvra aussi subitement la vue dès que le laudanum lui eut procuré du sommeil & ôté les douleurs (*e*).

(*c*) BOHN *de renuntiat. vulner.* p. 89.
(*d*) REGA p. 53.
(*e*) MORGAGNI *Epist. Anatom.* 18. §. 4. VALSAV. t. 2. p. 310.

Des yeux.

§. 9. Si l'on fait attention que les yeux reçoivent beaucoup de nerfs, & qu'ils en reçoivent d'un grand nombre de paires différentes, on comprendra aiſément qu'ils doivent être affectés & par le conſenſus général, & par pluſieurs conſenſus particuliers; auſſi pluſieurs obſervateurs depuis HIPPOCRATES juſques à nous, ont remarqué avec raiſon qu'ils ſont la partie la plus propre à manifeſter toutes les impreſſions que reçoit la machine; c'eſt pour cela que dans les maladies, quand l'œil eſt mal fermé, mal tourné, retiré, ou agité, on prévoit des convulſions, puiſque toutes ces ſituations annoncent qu'il y en a déjà dans l'œil. Le ſcintillement, les fauſſes couleurs, les fauſſes apparences qui toutes annoncent également de faux mouvemens dans l'œil, ſont au même titre regardés comme d'un mauvais augure (*f*).

Les yeux ſont de tous les ſens celui

(*f*) On peut voir ſur cet article MORGAGNI *Epiſtol. anatomicæ* ep. 18. §. 5. VALSAV. t. 2. p. 312.

dont l'état influe le plus sur le cerveau, puisque le simple travail des yeux peut donner des vertiges, des maux de cœur, des foiblesses, des convulsions même, & l'on a vu une très-légere blessure faite avec la pointe d'une épée sous la paupiere supérieure, occasionner d'abord une perte de voix, & au bout de quelques heures une épilepsie mortelle (*g*); fait qui dans le système de VIEUSSENS & de M. MECKEL s'explique très-aisément, aussi bien que tous ceux que j'exposerai encore, en se rappellant les nerfs qui se distribuent aux yeux, la composition & la distribution du ganglion lenticulaire, & les différentes connexions du nerf de la cinquieme paire avec les nerfs vitaux. Est-ce à ce même principe que l'on peut rapporter un tétanos mortel au bout de vingt heures, dont fut attaqué, vingt jours après l'opération de la cataracte très-bien faite, un homme septuagenaire, mais fort bien conservé, à qui il n'étoit survenu aucun accident, qui n'avoit commis aucune erreur

(*g*) *Sepulchret.* t. 1. p. 291.

de régime, qui l'avoit même obſervé très-rigidement, & qui eſt attaqué du tetanos au milieu du plus parfait bien être, ſans aucune douleur dans l'œil, ſans qu'il ſoit poſſible de lui trouver aucune cauſe? Le fait exiſte, je ne l'explique point, mais il peut être utile qu'il ſoit connu. BAGLIVI avoit vu une légere excoriation de la paupiere produire un friſſon général dans toute la moitié du corps; & M. SENAC établit que l'irritation des paupieres peut occaſionner des convulſions générales. Les yeux ont un conſenſus très-marqué l'un avec l'autre, & c'eſt ici un de ces conſenſus qui ne peuvent avoir leur origine que dans le cerveau; l'inflammation, la cataracte, la goutte ſereine même, dont l'un eſt affecté, affectent très-ſouvent l'autre, & cela eſt ſi démontré, que très-ſouvent il ſuffit d'ôter de bonne heure la cataracte de l'œil le premier attaqué, pour préſerver l'autre; & les mouvemens de l'œil perdu ſuivent dans pluſieurs cas & pendant longtems les mouvemens de l'œil ſain; à la fin cependant ce conſenſus ſe perd ou au moins s'affoiblit ſenſible-

ment chez les perſonnes qui ont perdu totalement un œil, & qui conſervent l'autre bon.

§. 10. Un autre conſenſus bien marqué eſt celui des différentes parties d'un œil entr'elles. Le principal, le plus ordinaire, le plus frappant (*h*), c'eſt le conſenſus de l'iris avec le nerf optique; la conſtriction de l'iris eſt toujours proportionnée au degré de lumiere qui frappe la rétine; à meſure que la lumiere augmente, l'iris ſe reſſerre; dans une très-grande lumiere la pupille ſe réduit au plus petit diametre poſſible; dans l'obſcurité elle eſt étonnamment dilatée, & il eſt bien démontré que c'eſt par une ſuite de l'action de la lumiere ſur le nerf optique, puiſque quand la vue eſt perdue, la plus grande différence de lumiere n'occaſionne plus aucun changement dans la dilatation de l'iris (*i*). Quand

(*h*) On a peine à comprendre comment il eſt poſſible qu'elle n'ait été obſervée que dans le ſeizieme ſiecle par ACHILLINI.

(*i*) Les phyſiologiſtes ne ſont point encore d'accord ſur la cauſe de la dilatation & de la conſtriction de l'iris, & elle offre des difficultés très-réelles; ils ne convien-

les convulsions empêchent les paupieres de se fermer, l'iris est absolument immobile.

§. 11. Le consensus de la cornée avec le nerf optique est aussi très-marqué; j'ai vu une dame qui éprouva un accident singulier qui ne pouvoit dépendre que de cette cause; il lui sauta assez fortement dans l'œil, une graine de gentiane qui en sortit

nent même pas parfaitement de la structure de cette partie. M. ALBINUS y établissoit des fibres musculaires, que M. HALLER n'a jamais pu ni trouver ni admettre; & les fibres musculaires paroissent bien peu propres à en expliquer les fonctions, puisque toutes les fibres musculaires se contractent par l'application du stimulus, & qu'au contraire l'iris s'étend. Ne pourroit-on pas comparer la cause de ses mouvemens à cette méchanique inconnue, & indépendante des muscles, qui fait enfler les corps caverneux, les mammelons, le sein même? le stimulus de la lumiere qui frappe les nerfs optiques est pour l'iris ce que les idées vénériennes ou le sperme abondant ou âcre sont pour ces parties; la privation totale de lumiere produit l'effet de l'épuisement, de la paralysie, du froid; & l'iris disparoît presqu'entiérement dans une profonde obscurité.

bientôt après ; elle n'en reſſentit qu'une très-foible incommodité, mais au bout de quelques momens, elle s'apperçut qu'elle ne voyoit preſque plus de cet œil ; elle fit chercher un Chirurgien très-bon oculiſte qui trouva toute l'iris ſi rapetiſſée qu'elle étoit évanouïe, on n'en appercevoit rien & la prunelle occupoit toute la cornée, on ne voyoit qu'un trou noir dans l'œil ; cet état dura vingt quatre heures, alors la vue ſe rétablit, & l'iris reprit ſon étendue naturelle ; mais il reſta une ſi grande ſenſibilité dans les yeux, pendant pluſieurs mois, qu'ils larmoyoient très-aiſément, & la malade ne pouvoit s'appliquer à rien ; au bout d'un an ils étoient encore très-foibles, c'eſt alors que je vis la malade pour d'autres maux ; tous les collyres ne l'avoient point ſoulagée ; je lui conſeillai de la ſimple eau fraiche qui lui fit un bien marqué : & ce fait rappelle ceux rapportés par MORGAGNI, dont deux obſervés par VALSAVA ſont abſolument ſemblables à celui-ci, l'autre obſervé par M. MORGAGNI en differe, en ce que la léſion ne portoit pas ſur la cor-

née. Un homme étant à la chaſſe reçut un grain de plomb réflechi qui n'occaſionna que la plus légere bleſſure à la conjonctive, & lui fit cependant d'abord perdre la vue ſans aucune léſion apparente dans l'intérieur de l'œil. Le ſecond fait eſt celui d'une femme qui ayant ſaiſi un coq d'inde malgré lui, en reçut un coup de patte dans un œil, il ſortit tant ſoit peu de ſang de la playe, & la vue de cet œil fut ſur le champ perdue; on fit pluſieurs remedes inutiles; le troiſieme jour, continuant à ne rien voir, elle alla conſulter VALSAVA, qui ne trouvant aucune altération dans l'œil, jugea que cet accident tenait uniquement au conſenſus des nerfs, & qu'il fallait ſe ſervir de ce même conſenſus pour le guérir; il frotta fortement le nerf ſupra-orbitaire, au deſſus du ſourcil, très-près de l'endroit où il ſort, & il n'eut pas plutôt fait cette friction que la vue fut entierement rétablie (*k*). Le troiſieme fait eſt celui d'une dame qui fit une chute en caroſſe, & à qui les éclats des glaces

(*k*) VALSAVA, *Diſſert. anatomica* §. 2.

occaſionnerent deux playes très-légeres dans le voiſinage de l'œil, l'une au petit angle, l'autre au deſſus du ſourcil vers le grand angle, tout le reſte du corps n'avoit aucun mal, tout l'œil paroiſſoit en très-bon état, & elle perdit cependant ſi complettement la vue de cet œil, qu'au bout de quarante jours elle appercevoit à peine une lueur, quand on approchoit un flambeau allumé (*l*). Quoique dans ces cas l'effet ſympathique de l'irritation ait été la perte de la vue, il peut en reſulter un effet abſolument oppoſé, & le fait ſuivant mérite bien d'être rapporté. Un théologien célebre, fati-

(*l*) L'effet du conſenſus eſt ſinguliérement marqué dans ces trois obſervations, & dans cette belle guériſon; mais l'explication qu'en donne VALSAVA n'eſt pas vérifiée par les faits. A la place de l'anneau nervin dont VILLIS ſe ſervoit pour ſerrer le nerf optique, & que VALSAVA comprit ne pouvoir pas ſerrer, il en avoit établi un muſculaire, qui ſeroit en effet plus propre à agir comme une ligature, dit M. MORGAGNI, mais il ajoute qu'il n'a jamais pu le trouver, & il eſt d'accord ſur cela avec tous les autres anatomiſtes.

gué de travail & ayant envie de se délasser par la musique, montoit dans cette vue un instrument à cordes; il s'en rompit une qui le blessa à l'œil droit; on calma d'abord la douleur par quelques applications, & on prévint par là l'inflammation; mais s'étant réveillé pendant la nuit, il vit tous les objets aussi distinctement qu'en plein jour, il distinguoit les traits les plus fins des tableaux & des tapisseries de sa chambre, & il lisait aisément. Frappé de cet état, il ferma l'œil blessé & cessa de voir; il ferma au contraire l'œil sain & tout devint lumineux. Ayant appellé son domestique pour avoir de la lumiere, il ne put la soutenir, & pendant quelques jours il fut obligé de tenir l'œil blessé fermé, mais peu à peu cette sensibilité se perdit, & il revint à son état naturel (*m*).

§. 12. Les consensus des yeux avec le nez, & du nez avec les yeux sont marqués, parce que l'on remarque qu'une violente lumiere fait éternuer;

(*m*) Ephemer. C. N. Dec. I. ann. I. obs. 77. par CUMMIUS.

parce qu'un ſtimulus dans les narines qui cauſe une irritation pour éternuer, ſans que cependant l'on éternue, donne une démangeaiſon au grand angle de l'œil ; parce qu'une compreſſion faite à ce grand angle arrête l'éternuement commencé ; on a vu une violente migraine preſque continuelle pendant un an, & un ſerrement ſpaſmodique de la paupiere, occaſionnés par un ver dans le ſinus frontal, ceſſer au moment où il fut ſorti (*n*). La diſtribution des différens rameaux de la cinquieme paire offre à ceux qui veulent ſe ſervir de ce moyen, des explications aiſées de tous ces faits & de pluſieurs autres analogues.

§. 13. La poſition de l'artere centrale, qui eſt ſituée au milieu du nerf optique, & qui ſe diviſe enſuite en un réſeau ſanguin qui tapiſſe intérieurement la rétine, produit pluſieurs phénomenes qui paroiſſent d'abord dépendre des nerfs, tels que les points volants, les toiles d'araignées, les étincelles.

(*n*) SALTZMAN *de verme e naribus excuſſo* §. 5.

Le battement même de cette artere explique un fait obſervé quelquefois dans la fievre, ou au moins quand les humeurs ſont un peu agitées, c'eſt que les objets paroiſſent plus lumineux à chaque battement de poulx que dans l'entre-deux (*o*).

Tant que l'on a cru qu'il n'alloit point de vaiſſeaux au chriſtallin, il étoit difficile d'expliquer comment une paſſion vive ou comment une attaque de convulſion pouvoient produire tout-à-coup une cataracte; mais depuis que ces vaiſſeaux ont été bien démontrés, ce fait n'a plus rien de difficile (*p*).

§. 14. Les ſympathies de l'œil s'étendent même à des parties plus éloignées, & M. POURFOUR DU PETIT

(*o*) EGGER §. 2.

(*p*) M. DUVERNEY avoit déjà injecté l'artere du chriſtallin dans le ſiecle paſſé, t. I. pag. 151: mais ſes manuſcripts n'ayant pas été publiés, on ignoroit cette belle découverte; en 1740, M. MORGAGNI ne paroiſſoit point croire l'exiſtence de ces vaiſſeaux; depuis lors les œuvres de M. DUVERNEY, M. ALBINUS & MM. les Médecins d'Edimbourg, n'ont plus laiſſé de doute.

cite une observation qui le démontre; c'est celle d'un Officier qui ayant été blessé avec un baton à la paupiere inférieure de l'œil gauche, devint d'abord paralytique du bras droit (*q*).

Des oreilles.

§. 15. Les nerfs des oreilles paroissent être extrêmement sensibles, & les premiers Médecins ont déjà vu que les violentes douleurs d'oreille étoient celles qui affectoient le plus promptement le cerveau; si elles sont très-fortes elles amenent le délire, les convulsions & la mort. BAGLIVI dit positivement que par leur consensus avec le cerveau, elles peuvent tuer en moins d'un jour; & l'on a quelques exemples de leur consensus moins fâcheux

(*q*) M. Pourfour du Petit, en cite d'autres, dans lesquelles il y eut aussi des paralysies des bras & même des jambes, après des lésions des paupieres, mais comme ces lésions avoient produit des engorgemens dans le cerveau, c'est à ces engorgemens, & non pas à la sympathie de l'œil qu'il faut rapporter ces paralysies.

fâcheux, mais plus frappans. FABRI de Hilden en rapporte un bien ſingulier, arrivé à Lauſanne en 1596, & il l'attribuoit déjà au conſenſus des nerfs, puiſqu'il fait précéder ſa deſcription de quelques remarques ſur l'anatomie de la ſeptieme paire. Une jeune fille de dix ans ſe mit en badinant, dans l'oreille gauche, une petite boule de verre; différens Chirurgiens employés d'abord pour la tirer n'ayant pas réuſſi, & leurs efforts irritant toujours davantage, la mere déſeſpérée abandonna le ſoin de la guériſon à la Nature. Les douleurs de l'oreille ſe calmerent, mais tout ce côté de la tête lui faiſoit continuellement mal, & ſur-tout dans les mauvais tems; il ſe joignit à cet état un engourdiſſement général, d'abord de tout le bras gauche juſques au bout des doigts, enſuite de la cuiſſe, de la jambe & du pied; ces engourdiſſemens ſe changerent en douleurs très-aiguës des mêmes parties; outre cela elle avoit habituellement une toux ſeche; elle éprouvoit de tems en tems des convulſions épileptiques, & le bras gauche s'atro-

phia. La mere étoit revenue de nouveau à consulter ; mais comme depuis les premiers tems l'oreille ne faisoit plus de douleurs, on ne pensoit plus à la premiere cause, & tous les remedes étoient inutiles ; enfin au bout de plus de six ans, elle s'adressa à FABRI, qui ignorant aussi ce premier accident, ne réussissoit pas mieux que les autres ; mais dès qu'il en eut été instruit, il comprit que c'étoit la cause du mal, & il parvint à sortir le globe de verre ; dès ce moment les douleurs de tête & toutes les autres finirent, la nuit fut meilleure, les convulsions cesserent, & sans autre remede que quelques frictions avec de l'huile de vers, le bras atrophié se rétablit, & cette jeune personne se porta à merveille. Il en vit aussi une autre à qui un pois dans chaque oreille occasionnoit de tems en tems de violentes douleurs dans la tête, les bras & les jambes, qui lui ôtoient tout sommeil, & qui cesserent dès que l'on eut sorti les pois (*r*). Le grincement des dents qui est la suite

(*r*) *Cent. I. obs.* 4. & 5. pag. 15.

de certains bruits, & qui peut être assez actif pour les faire tomber, comme on le voit dans les Ephemerides des C. d. l. N. (*s*). prouve le consensus entre l'oreille & les dents; on s'en est servi quelquefois avec succès pour soulager les maux de dents, en faisant des applications d'huiles émollientes chaudes dans l'oreille; & les effets de ces bruits chez quelques personnes sur toute la machine, effets si marqués qu'ils vont à leur donner des angoisses, du frisson, de légeres convulsions, prouvent le consensus de ces nerfs avec presque tous les autres.

C'est en observant la route des nerfs que l'on a imaginé, pour appaiser le mal de dents, de comprimer sur l'antitragus, près du meat auditif, le rameau de la cinquieme paire qui de là se rend aux dents (*t*).

§. 16. C'est à l'anastomose des rameaux de la cinquieme paire avec le nerf dur, qui régit la corde du tympan, que M. MECKEL attribue

(*s*) *Decur.* 3. *ann.* I. obs. 72.
(*t*) HALLER Phys. t. 4. pag. 296.

le conſenſus bien marqué entre l'ouïe & la langue, ſimpathie bien avérée & que VIEUSSENS avait déjà vu, mais qu'il expliquait par une branche du nerf dur qu'il faiſoit aller à la langue, & qui n'y va pas.

J'ai connu un homme fort ſourd, mais fort bon obſervateur, & encore vivant, qui ne pouvait pas ſe toucher le canal de l'oreille gauche, ſans éprouver une douleur aſſez marquée à la langue. M. MECKEL attribue à un vice, ou à la privation de cette corde le mutiſme de ceux qui ſont nés ſourds; & d'autres Phiſiologiſtes croyent que ſi quelques perſonnes rendent mieux que d'autres les ſons qu'elles ont entendu, c'eſt parce qu'il y a chez elles une plus grande ſympathie entre l'oreille & la langue. Mais j'avoüe que ni l'une ni l'autre de ces conjectures ne me paroiſſent vraies; les muets ont autant de facilité à remuer la langue que les autres; s'ils ne rendent pas des ſons articulés, c'eſt que la parole eſt une imitation des ſons que l'on entend, & n'en entendant point, ils ne peuvent point en imiter; d'ailleurs le tympan n'eſt point l'organe de

l'ouïe, & ce ne ſeroit point par ce conſenſus que naitroit la parole, mais par celui avec le véritable organe de l'ouïe. S'il y a des perſonnes qui après avoir entendu un air, le retiennent plus aiſément & le rendent plus exactement que d'autres, c'eſt qu'elles ont l'oreille plus muſicienne & les organes du chant plus ſouples, indépendamment de tout conſenſus; elles ſaiſiſſent & rendent mieux un air par la même raiſon qui fait qu'un peintre, dont l'œil voit mieux & dont la main ſe prête mieux à ce qu'il veut, rendroit mieux un tableau qu'on lui auroit fait voir, que ne le feroit une perſonne qui n'étant pas peintre, verroit moins bien & rendroit moins exactement tous les objets de la peinture. Il n'y a point ici de conſenſus entre l'œil & la main. La preuve évidente que la facilité & l'agrément du chant n'eſt point une ſuite du conſenſus avec l'ouïe, c'eſt qu'il y a une multitude de gens qui ont l'oreille la plus juſte & la plus ſenſible, & qui ne peuvent pas chanter le plus petit air, au lieu que quelquefois l'on trouve des voix très-flexibles & très-dou-

ces chez des gens qui n'ont point d'oreille, c'eſt-à-dire dont l'oreille ne diſtingue ni l'égalité des tems & des méſures, ni la juſteſſe des tons, ni l'exactitude des accords.

§. 17. M. SENAC a remarqué que le mal d'oreille donnoit de la difficulté à avaler, & il l'a attribué au conſenſus; cela peut être quelquefois; mais j'ai vu ſouvent que cette difficulté d'avaler tenoit à une légere phlogoſe dans quelques-uns des muſcles de la déglution, ſuite de celle de l'oreille, & il eſt important de ne pas s'y méprendre.

On a déjà vu dans l'obſervation de FABRI *de Hilden* que ſa malade avoit une toux ſeche continuelle, qui étoit produite par le conſenſus de l'oreille, puiſqu'elle ceſſa dès que le globe de verre fût ſorti; & ce conſenſus eſt généralement connu; ETMULLER dit qu'en ſe touchant le conduit de l'oreille avec un ſtilet, on produit une toux ſeche, & on a raiſon de dire, ajoute-t-il, que cette toux naît du conſenſus entre les nerfs de l'ouïe & ceux qui ſe diſtribuent à la trachée artère.

J'ai vu, & fait voir à M. TUR-

TON, l'un des premiers Médecins de Londres & excellent obſervateur, qui ſe trouvoit alors ici, un gentil-homme françois, qui étoit venu me conſulter pour une ſurdité totale, dont on ne pouvoit pas toucher le canal de l'oreille, ſans lui occaſionner une toux très-forte, qu'il ne pouvoit abſolument point moderer; & on lit dans les Ephemerides des C. d. l. N. qu'on ne put guerir une femme fort incommodée d'une toux opiniâtre, qu'en corrigeant l'âcreté du cerumen des oreilles qui en étoit la cauſe (*u*).

§. 18. PECHLIN regarde ce conſenſus de l'ouïe avec la poitrine comme très-ordinaire, mais il en indique un autre bien plus rare, c'eſt avec l'eſtomac, & il en donne un exemple bien marqué; c'eſt celui d'un officier général qui avoit ce canal ſi ſenſible que la plus légere irritation, même celle du doigt, lui occaſionnoit d'abord des vômiſſemens conſidérables (*x*). On trouve ailleurs l'hiſtoi-

(*u*) Cent. 3. obſ. 82. v. ROSEN de tuſſi.

(*x*) *Lib. 2. obſ.* 45.

re d'un homme que toute muſique faiſoit vômir, & celle de quelques perſonnes à qui certains inſtrumens donnoient un beſoin preſſant d'uriner (y).

Je crois devoir dire ici que BAGLIVI, quelques autres, & M. REGA lui-même, en parlant de la ſympathie des oreilles & de la poitrine, ont attribué à ce principe pluſieurs faits qui appartiennent aux métaſtaſes, & j'ai déjà indiqué & ſpécifié la différence entre les uns & les autres.

Le nez.

§. 19. Les nerfs ne ſont nulle part auſſi à nud que dans les narines, & s'ils n'étoient pas épanouis dans une membrane très-molle, & toujours ointe d'une mucoſité qui fait une eſpece d'enveloppe à leurs extrêmités, le ſentiment de cette membrane ſeroit trop vif. Cette facilité de porter des irritans ſur les nerfs des narines, & leur proximité du cerveau, dont on excite par là même plus aiſément l'ac-

(y) *Ephem. C. N. Dec.* 3. *ann.* 3. *obſ.* 182. *& Dec. ann. I. obſ.* 194.

tion, font que l'on applique tous les jours des ſtimulans au nez pour ranimer l'action de tout le genre nerveux; mais ce même conſenſus qui fait que l'action des nerfs du nez augmentée à propos, fait quelquefois tant de bien, eſt cauſe que certains ſtimulus portés involontairement au nez, affectent le cerveau & tout le genre nerveux déſagréablement, & peuvent produire des maux de tête, des vertiges, des vapeurs, des convulſions, des ſyncopes, & même la mort; on en a vu des exemples en parlant des exhalaiſons vénéneuſes. Tous ces faits démontrent évidemment le conſenſus des narines avec le cerveau, avec les nerfs vitaux & même avec tous les nerfs. On a vu plus haut leur liaiſon avec les yeux: mais une des plus frappantes eſt celle qu'ils ont avec les organes de la reſpiration, & qui eſt ſi marquée dans l'éternuement. On applique un ſtimulus aux narines; tout-à-coup le mouvement de la reſpiration eſt altéré, l'inſpiration eſt extrêmement prolongée, elle reſte comme ſuſpendue avec une dilatation très-conſidérable de la poitrine, la de-

preſſion du diaphragme, le gonflement de l'abdomen, & la tenſion de tous les vaiſſeaux, ſur-tout de la tête; l'expiration ſe fait tout-à-coup par la conſtriction convulſive de tous les muſcles qui ſervent à la faire, & qui entrainent le mouvement de tout le corps, & tout l'air accumulé dans le poumon eſt chaſſé avec la plus grande rapidité & un bruit ſouvent très-ſonore; quelquefois avant que de finir elle recommence inutilement pluſieurs fois, & enfin elle ne ſe fait point bruſquement, mais peu-à-peu, ce qui eſt pénible; ce phénomene eſt ſurement un de ceux qui marquent le mieux l'effet du conſenſus, que l'on explique bien aiſément anatomiquement par ce rameau de la cinquieme paire, auquel on a vu que M. MECKEL attribuoit l'odorat autant qu'à la premiere paire (z).

M. WHYTT dit que les émana-

(z) M. HALLER qui dans ſes derniers ouvrages attribuoit peu aux ſympathies des nerfs, attribuoit encore moins à celle-ci qu'aux autres (Liv. 8. Sect. 4. § 36.) mais quelque reſpectable que ſoit ſon autorité, les faits me paroiſſent la démontrer.

tions ſpiritueuſes font ſouvent venir beaucoup d'eau à la bouche, & appaiſent une toux qui s'annonçoit déjà par le chatouillement, & il rappelle un fait obſervé par BOILE & par d'autres, qui eſt que l'odeur d'une potion purgative purge ; mais je ne ſais ſi l'on doit l'attribuer au conſenſus, comme le fait M. WHITT fondé ſur ce que cet effet n'avoit plus lieu quand ces perſonnes avoient perdu l'odorat ; il me paroit que cet effet peut tenir à pluſieurs autres cauſes. Les nauſées que donne l'odeur de certains remedes paroiſſent cependant une ſuite conſenſuelle de ces odeurs, & d'autres odeurs les font ceſſer par une ſuite du même principe. Je connois un homme de beaucoup d'eſprit, & dont les nerfs ſont très-délicats, qui ne pouvoit pas toucher un vieux livre, ce qu'on appelle un bouquin, ni même entrer dans un cabinet où il y en avoit, ſans être purgé. Une charge qui l'obligea à avoir très-ſouvent d'anciens papiers ſous les yeux l'a un peu aguerri avec cette odeur, ſes effets ſont moins marqués actuellement, mais ils ſubſiſtent toujours.

Des dents & de la langue.

§. 20. Les dents & les gencives, car ces deux parties ayant tous leurs nerfs communs, doivent être enviſagées comme une ſeule, entrainent par leur irritation beaucoup d'accidens que l'on peut placer ici : les plus remarquables, les plus ſenſibles, les premiers qui ſe développent ſont les accidens de la dentition, qui commencent chez quelques enfans dès l'âge de trois mois, & qui durent juſques à ce que la dentition ſoit finie ; ils ſont très-violens chez les uns, très-légers chez les autres, & nuls chez un aſſez grand nombre. La ſalivation, l'engorgement des parotides, les douleurs d'oreilles, la démangeaiſon du nez, les enflures dans tout le viſage, les maux de yeux, un gonflement ſous la paupiere, un tremblement de la paupiere même, l'inſomnie, la fièvre, les ſurſauts, le hoquet, le vomiſſement, les convulſions les plus violentes, ſont la ſuite de cette petite irritation partielle, qui peut produire des accidens mortels. La dentition des huit derniers marteaux n'occa-

sionne pas ordinairement les mêmes accidens, elle en produit cependant quelquefois, & j'ai vu la seconde dentition en avoir d'assez graves, & plus d'une fois entrainer du bégayement ou de la surdité; & j'ai dit ailleurs que l'éruption de chaque dent de sagesse avoit occasionné une maladie cruelle à une femme qui succomba sous la troisieme, à l'âge de plus de trente ans.

§. 21. Mais les irritations accidentelles des dents peuvent avoir des suites aussi funestes: BARTHOLIN parle d'une religieuse de Padoue qui ayant une dent plus longue que les autres, voulut la faire scier; on alla jusques aux nerfs, elle prit une attaque de convulsions dans laquelle elle périt (*a*). On voit dans l'excellent ouvrage de FAUCHART, l'histoire d'une femme tourmentée d'une migraine cruelle qui résista à tous les remedes, & qui céda d'abord à l'extraction de deux dents cariées qui en étoient la seule cause; & l'on trouve dans les observations de FABRI de *Hilden* celle d'une dame qui avoit de très-violens maux

(*a*) *Sepulchret. Anat.* t. I. pag. 464.

de tête, qui dépendoient de quatre dents cariées du même côté (*b*). On a vu à Gex un enfant ſujet à des mouvements convulſifs très-forts de la mâchoire inférieure qui ne fut guéri que par l'extraction de deux dents cariées que lui arracha M. DUPUY, Chirurgien de Lyon; & il n'y a que quelques années qu'une dent artificielle, placée à pivot, occaſionna dans une ville voiſine, malgré les ſecours les plus efficaces, la mort la plus cruelle à une jeune perſonne, qui éprouva entr'autres ſymptômes nerveux cruels, un ſpaſme très-douloureux à la gorge qui ne finit point, elle ne put jamais avaler quoique ce ſoit, & mourut de faim; elle ne pouvoit même point parler, & ſon état fut un des plus violents que les nerfs puiſſent occaſionner.

Peut-on raporter ici un fait qui n'eſt pas conſtant, mais qui eſt aſſez ordinaire; c'eſt que les dents correſpondantes de chaque côté pouſſent, tombent & ſe gâtent en même tems?

Je ne connois qu'un exemple d'une

(*b*) *Cent. 2. obſ.* 10.

ſympathie active de la langue ; M. DUMONCEAU, médecin à Douai, a vu une ſuppreſſion d'urine de ſix mois, guérie par l'extraction d'une pierre ſous la langue (*c*).

Les lévres.

§. 22. Les lévres ſont extrêmement ſenſibles, en les chatouillant on produit une eſpece de frémiſſement dans tout le corps, & elles peuvent avoir, par là même, une force ſympathique, qui eſt ſur-tout marquée dans les affections des lévres inférieures ſur les glandes ſalivaires ; cette action a attiré l'attention de M. CAMPER, qui a obſervé que le cancer de la lévre inférieure n'attaque preſque jamais la lévre ſupérieure, mais oui bien la glande ſous-maxillaire & la partie inférieure de la parotide, ce qu'il attribue au rameau inférieur du nerf dur qui ſe diſtribue d'abord dans le bas de la parotide, enſuite à la glande ſous-maxillaire, enfin à la lévre inférieure.

(*c*) *Supplément à la Chirurgie* d'HEISTER tom. 2. pag. 98.

Cet habile Médecin demande si l'on ne peut pas en conclure que le virus cancereux se communique plus par les nerfs que par les vaisseaux sanguins & lymphatiques, & si l'on ne devroit pas, par là même, traiter les scirres & les cancers avec des remèdes qui agissent sur le genre nerveux? Les conjectures de M. CAMPER méritent toujours qu'au moins on les examine attentivement, il fortifie la sienne de quelques considérations qui doivent être lues dans l'ouvrage même (*d*).

Les nerfs du visage en général.

§. 23. Je traite actuellement une dame assez sourde, sur-tout d'une oreille, qui si elle se touche la tempe, le front, ou la joue de ce côté, éprouve tout de suite une sensation de bruit assez forte dans cette oreille; un vent fort, une personne qui passe très-près d'elle, la main d'une personne qui la coëffe, produisent le même effet, sur tout dans certains momens.

(*d*) MONRO *de nervis*, par M. COOPMANS pag. 112.

Pharinx & Larinx.

Les muſcles du pharinx irrités par quelque choſe qui les ſtimule doucement, communiquent leur irritation à l'eſtomac, & cette irritation ſuffit pour occaſionner les vômiſſemens les plus abondans; on avoit même voulu, il y a un ſiécle, accréditer les vômiſſemens que l'on ſe procuroit par ce moyen, comme une panacée infaillible pour tous les maux. L'irritation du larinx met en jeu tous les organes de la reſpiration, & occaſionne une toux convulſive très-forte. Mais la ſympathie la plus marquée des muſcles de ces deux parties, ſur-tout de ceux du larinx, auſſi bien que de ceux des muſcles de la mâchoire, eſt une ſympathie paſſive, qui fait qu'il y a peu de parties qui fortement irritées ne puiſſent communiquer leur irritation à ces muſcles, & les jetter dans ce ſpaſme violent qui ne permet, ni d'ouvrir la bouche, ni d'avaler, qui gêne très-ſouvent la reſpiration, & qui devenant ſouvent mortel en peu d'heures, eſt regardé comme d'un très-mauvais préſage toutes les fois

qu'il ſurvient, ou dans les maladies aigües, ou dans les chroniques, ou dans les cancers, & ſur-tout dans les playes des extrêmités; & ſi l'on ſe repréſente les origines des nerfs qui ſe diſtribuent aux muſcles de toutes ces parties, on verra qu'ils en tirent de preſque tous les nerfs de la tête, des premiers cervicaux, de la paire vague, de l'intercoſtale; ſi l'on fait auſſi attention à leur forme, à leur molleſſe, à leur grande irritabilité; ſi l'on remarque combien ils reçoivent de nerfs relativement à leur volume, on comprendra aiſément combien ils doivent être ſuſceptibles de recevoir toutes les affections nerveuſes d'où qu'elles viennent, & d'être très-aiſément jettés dans cet état funeſte de ſpaſme, qui ſera l'objet d'un article particulier, quand je traiterai du tétanos.

ARTICLE III.

Des ſympathies de la poitrine. Le poumon.

§. 24. La membrane extrêmement ſenſible qui revêt la trachée artere &

le poumon, & qui tire des rameaux du recurrent, étant irritée, communique ſon irritation au larinx ; c'eſt peut-être pour cela qu'une perte de voix caracteriſe ſouvent les maladies naiſſantes de la poitrine, & aux nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac; auſſi elle peut donner des vomiſſemens, on en voit des exemples tous les jours; & l'on a remarqué que ſi dans l'aſthme on pouvoit vômir, il finiſſoit ordinairement, mais que de grands & inutiles efforts pour vômir étoient une mauvaiſe marque, parce qu'ils prouvoient toute l'angoiſſe du malade & l'inſuffiſance des efforts de la nature pour l'en tirer. Eſt-ce à la ſympathie, comme le croit M. WHYTT, que l'on doit attribuer les efforts que font non ſeulement tous les muſcles deſtinés à la reſpiration, mais ceux de preſque tout le corps dans un accès d'aſthme? Je ſuis plus porté à croire que ces efforts dépendent de ce concours reciproque établi entre toutes les parties dans les cas de grandes irritations.

Il faut faire attention que le poumon étant un viſcère mou & peu ner-

veux, excepté dans cette membrane dont je viens de parler, il a peu à exercer une puiſſance qui tient uniquement aux nerfs; mais comme par ſa texture il eſt propre à former & à recevoir des dépôts purulens, qui ſont la matiere des métaſtaſes, il y a fréquemment des métaſtaſes du poumon ſur d'autres parties, & d'autres parties ſur le poumon. Les larmes qui coulent dans les pleurs, tiennent au conſenſus du poumon & des yeux.

Les affections du cœur influent ſingulierement ſur toute la machine, mais ce n'eſt point dans les loix de la ſympathie qu'il faut en chercher la raiſon; c'eſt un mobile qui s'altere & dont les effets ſont troublés.

M. MONRO a remarqué que le paſſage du phrénique gauche à la pointe du péricarde occaſionnoit cette vive douleur au creux de l'eſtomac que l'on éprouve ſouvent dans les palpitations.

§. 25. L'inflammation du diaphragme paroît avoir la plus grande influence ſur le cerveau, puiſqu'elle produit le délire plus qu'aucune autre maladie inflammatoire; elle produit auſſi

quelquefois le ris ſardonique que l'on attribue à l'anaſtomoſe du nerf dur, qui fournit à quelques muſcles du viſage, ſur-tout au zigomatique, avec la ſeconde paire des cervicaux qui fournit au nerf phrénique.

Il ne faut point perdre de vue qu'il ſe trouve dans la poitrine des troncs de nerfs conſidérables dont les bleſſures peuvent avoir des effets ſympathiques très-marqués. On a vu ailleurs une belle obſervation de M. SCHMIEDEL, & STALPART Van der VIEL en rapporte une très-intéreſſante; un jeune homme d'environ dix-huit ans fut bleſſé à la poitrine par un coup d'épée; l'hémorragie fut conſidérable, & on le crut d'abord mort; mais ces premiers accidens diſſipés, il ſe trouva muet & entiérement paralytique d'un côté du corps; après un tems fort long, il recouvra aſſez bien l'uſage de la parole, beaucoup moins celui de la jambe, & point du tout celui de la main (*e*). *Van der* VIEL ajoute en remarque, qu'un Chirurgien,

(*e*) *Cent. I. obſ.* 31.

nommé Du FOIX, lui avoit dit avoir vu un homme qu'une bleſſure à la poitrine rendit aveugle. En ſe rappellant la marche de la huitieme & de la ſixieme paire, & les expériences ſur les ligatures des nerfs, ces obſervations n'auront rien d'obſcur.

ARTICLE IV.

Sympathies du bas ventre.

De l'eſtomac & des inteſtins.

§. 26. Tapiſſé d'une multitude de nerfs, de nerfs fort à nud, & de nerfs expoſés à l'action de tous les alimens, des boiſſons de l'air, &c., on comprend que l'eſtomac doit naturellement avoir une forte action nerveuſe, & l'étendre ſur toutes les parties, puiſqu'il n'y en a point avec les nerfs deſquels il nait des communications. Les premiers inteſtins ſont preſque dans le même cas que l'eſtomac, ainſi leurs ſympathies doivent être fort étendues; ils ſont moins ſenſibles, elles ſeront moins marquées, mais elles exiſtent; & en général un Médecin doit être bien convaincu que le ſié-

ge d'un grand nombre de ſymptômes maladifs, qui attaquent les parties les plus éloignées, peut être dans l'eſtomac & dans les premieres voyes.

La plus légere irritation dans l'eſtomach peut donner un mal-aiſe, une inquiétude générale ; une glaire acide occaſionne à une femme délicate une angoiſſe inexprimable, des maux de tête, de la triſteſſe, des pleurs, des étouffemens, des douleurs depuis la racine des cheveux, juſques à la plante des pieds ; elle vômit une gorgée, & elle jouït du plus parfait bien être.

C'eſt à la même cauſe, au conſenſus de l'eſtomac avec les nerfs de tout le corps & de la peau, qu'il faut rapporter les effets ſinguliers de certains alimens que j'ai cité plus haut, & beaucoup de ſemblables. Je connois une Dame qui ne peut point manger de fraiſes qu'elle n'éprouve ſur le champ une grande angoiſſe, & des démangeaiſons inſupportables bientôt ſuivies d'une ébullition générale, ce qui prouve de nouveau ce conſenſus avec la peau déja établi par les faits précédents ;

WEPFER a vu une rougeur prodigieuse de tout le corps sans vômissemens, après avoir pris de l'arsenic.

J'ai reçu une consulte pour une Dame, qui après avoir fait un trop long usage de raffraichissans dans un rhume, eut les nerfs si dérangés qu'elle éprouvoit continuellement dans l'estomac le sentiment d'une araignée, dont les pattes se faisoient sentir douloureusement jusques au bout de ses doigts (*f*); & j'ai été consulté pour une femme attaquée d'un cancer à l'estomac, qui éprouve fréquemment des douleurs cruelles dans tout le corps, & en même tems une augmentation de douleur dans l'estomac, qu'elle appaise en avalant quelques cueillerées de lait chaud. L'irritation produite par l'ail, peut occasionner

(*f*) Il y a dans les rhumes un âcre qui doit subir une coction & être évacué; trop de raffraichissans simples peuvent empêcher la coction & l'évacuation; & en affoiblissant excessivement l'estomac, ils avoient pu y déterminer la direction de ce principe irritant; cet âcre mal évacué contribue à conduire si souvent du rhume à l'étisie.

occasionner les plus violentes démangeaisons, comme l'a vu M. BUCHNER; il remarque que les effets de ce consensus portent sur le sentiment & sur les excrétions; l'irritation de l'estomac, dit-il, entraine le spasme de la peau, qui est un des premiers effets des poisons. M. HOFMAN remarque la même chose des purgatifs violens; & c'est à la même cause qu'il faut attribuer ce frisson général qu'une boisson glacée donne à plusieurs personnes. Les spasmes des premieres voyes, sont une des causes qui troublent le plus ordinairement les maladies éruptives, & qui peuvent au milieu des apparences les plus favorables les rendre quelquefois mortelles en peu d'heures (*g*); enfin c'est à ce consensus de l'estomac & des intestins avec tous les nerfs des muscles des membres, & de la peau, qu'il faut rapporter ces paralysies qui sont une

(*g*) C'est ainsi que l'on a vu à Nanci il y a quelques années, une indigestion de poires tuer en très peu d'heures un jeune homme qui avoit la petite vérole la plus discrette & la plus bénigne.

ſuite ſi ordinaire des coliques convulſives, à l'article deſquelles j'en donnerai l'hiſtoire, & que les purgatifs trop âcres peuvent auſſi produire, comme cela arriva à la femme dont parle M. HOFMAN, à qui un purgatif compoſé de réſine de jalap donna d'extrêmes douleurs, & laiſſa une paralyſie de la langue & d'un côté du corps (*h*). Mais comme l'eſtomac a des ſympathies marquées avec preſque toutes les parties, il faut les ſuivre dans leur ordre, comme M. REGA l'a fait le premier, en commençant par la tête.

On a vu les influences de l'état du cerveau ſur l'eſtomac, celles de l'eſtomac ſur le cerveau ne ſont pas moins conſiderables, & c'eſt cette action ſi marquée qui a fait dire à *Van* HELMONT, que les facultés intellectuelles réſidoient dans l'eſtomac, & au chancelier BACON, avant lui, que le cerveau étoit ſous la tutele de l'eſtomac, & que tout ce qui agiſſoit ſur

(*h*) *Notæ ad Poterium.*

le cerveau agiſſoit par conſenſus ſur l'eſtomac (*i*).

Les douleurs de tête, les vertiges, toutes les maladies ſoporeuſes, l'apoplexie même, les convulſions & le délire ont très-fréquemment leur cauſe dans l'eſtomac; mais comme je reviendrai à ces objets dans les chapitres où je traiterai de ces différentes maladies, en traiter ici ce ſeroit ou partager la matiere ſans néceſſité, ou m'expoſer à des répétitions inutiles; ainſi je me bornerai à un très-petit nombre d'obſervations. CHESNEAU, ce ſage Médecin de *St. Severin*, dont les ouvrages ont été utiles à beaucoup de gens qui ne l'ont pas même nommé, vit une femme hypocondre qui avoit auprès de l'eſtomac une tumeur que l'on ne pouvoit pas toucher ſans lui cauſer une ſecouſſe dans la tête, comme celle que lui auroit occaſionné une violente peur (*k*).

Un ami de M. ROSA étant en campagne avec lui, ſe mit tout-à-coup

(*i*) *Van* HELMONT. pag. 307 BACON *hiſtor. vit. & mort.* pag. 323.

(*k*) *Obſerv. Medic.* t. 3 obſ. 3. p. 215.

à cauſer avec une vivacité étonnante, & à tenir les propos les plus extravagans; il ſouffroit des angoiſſes inexprimables, & ſe croyoit au milieu des enfers, où on l'avoit tranſporté pour eſſayer comment il s'y trouveroit dans la ſuite; après quelques heures de tourmens, il vômit des champignons & ſe trouva bien; mais l'impreſſion de ce qu'il avoit eu à ſouffrir en enfer étoit ſi forte, qu'au bout de quelques années elle n'étoit pas encore détruite (*l*). Je connois une femme qui toutes les fois qu'elle mange de la crême cuite ou crue, a une migraine très-forte qui va en augmentant juſques au moment où elle l'a rendue; & j'ai vu dans les fievres putrides, & preſque tous les obſervateurs d'épidémies doivent l'avoir vu comme moi, que les plus violens maux de tête ne ſont ſoulagés que par les vômiſſemens ou par la diarrhée; les autres remedes ſont preſque toujours tout-à-fait inutiles: mais l'influence de l'eſtomac ſur le cerveau,

(*l*) ROSA, *ſaggio di oſſervazioni ſopra alcuna malattie.* p. 182.

eſt demontrée par les changemens que l'état de ce viſcere opere ſur la façon de ſentir & de penſer, bien plus encore que par les maladies phyſiques. Mémoire, conception, imagination, toutes les facultés peuvent être alterées par les dérangements de l'eſtomac; & les qualités morales ne s'en reſſentent pas moins; la gayeté, l'affabilité, la bonté, l'équité même peuvent être détruites par des aliments dificiles à digérer, par trop d'alimens, par des alimens âcres. On vient de voir l'effet des champignons, on a déjà vu d'autres obſervations qui prouvent la même vérité, & on en retrouvera un ſi grand nombre dans différents chapitres, ſur-tout dans ceux qui traiteront de la mobilité, de l'hyſterie, de l'hypocondrie, que je ne crois pas devoir en préſenter ici de nouvelles.

§. 27. L'eſtomac a auſſi des influences bien marquées ſur les yeux. M. PUJATI a vu un homme qui, s'il mangeoit des choſes nuiſibles, avoit le lendemain une violente douleur à l'œil gauche, qui ne ceſſoit que par

un vômiſſement (*m*). GALIEN avoit déjà connu cette influence, & LOMMIUS a remarqué, comme lui, que les dérangemens de l'eſtomac peuvent produire même la cataracte. FORESTUS avoit vu un jeune homme à qui un excès dans le manger, ou des alimens indigeſtes occaſionnoient un aveuglement qui ſe diſſipoit avec les embarras de l'eſtomac (*n*); & il n'y a point de Médecin qui n'ait vu que les dérangemens de la vue tenoient ſouvent à l'eſtomac, & qu'alors elle alloit conſtamment beaucoup mieux ou plus mal, à meſure que les digeſtions ſe faiſoient plus ou moins bien. J'ai vu un malade affoibli par la conſomption dorſale dont les yeux étoient fort délicats & ne pouvoient pas s'occuper longtems de ſuite, quoiqu'il vit très-bien, mais qui, s'il mangeoit un peu trop, ou des choſes indigeſtes, voyoit à peine aſſez pour pouvoir ſe conduire, & cet aveuglement ſtomachique duroit deux, trois, quatre heures même, juſques à ce que l'eſtomac fut dé-

(*m*) *Diſſert.* A. p. 33.
(*n*) L. 11. obſ. 22.

barassé. On a plusieurs exemples de goutte sereine emportée par un émétique ; & il y a un exemple d'une personne chez qui le dérangement d'estomac produisoit souvent un obscurcissement d'une partie de la pupille, de façon que la vue étoit altérée pendant un quart-d'heure. Le même Médecin qui a fait cette observation, attribue au mauvais état des viscères l'aveuglement qui survient quelquefois dans l'étisie & la phthysie confirmée. PLATERUS & d'autres ont aussi vu perdre la vue après des coliques (*o*) ; & si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'effet des ligatures de la paire vague & de l'intercostale, on ne sera pas surpris de cette prodigieuse influence de l'estomac sur les yeux, influence bien sensible aussi dans les effets des poisons. BARTHOLIN cite deux femmes que du poison avalé rendit aveugles ; WEPFER vit un religieux Benedictin à qui une salade de racine de jusquiame, prise pour de la racine de chicorée, laissa une foiblesse extrême des yeux pour

(*o*) Observ. liv. I. *de visu læso.*

le reſte de ſa vie (*p*); & le premier effet de la *bella dona* eſt ſouvent l'aveuglement. En général dans les affoibliſſemens de la vue, dans ſes irrégularités, dans les longues affections des paupiéres, il faut faire la plus grande attention à l'état de l'eſtomac & des premieres voyes. M. WHYTT parle d'une femme, qui dès qu'elle a des acides dans l'eſtomac ne voit plus les objets qu'à travers un brouillard épais, qui ſe diſſipe par le vômiſſement ou par l'uſage de quelque abſorbant, & d'une autre dont les paupiéres & les yeux s'enflamment dès qu'elle a mal à l'eſtomac (*q*); & l'influence des vers qui ſont dans les inteſtins eſt extrêmement marquée ſur les yeux, qui ont alors une eſpece d'éclat vitré, différent de leur brillant naturel; la pupille eſt ſouvent plus dilatée, & il y a quelque choſe de gêné dans leur mouvement.

Les aſcarides mêmes peuvent produire cet effet (*r*).

(*p*) *De cicut. aquat.* pag. 232.
(*q*) §. 10. pag. 22.
(*r*) *Van* PHELSUM *hiſt. pathol. Aſcarid.*

§. 28. Le conſenſus de l'eſtomac & des inteſtins avec les *oreilles* eſt moins marqué; (car il ne faut point lui attribuer, comme on l'a fait mal-à-propos, le bon effet des diarrhées dans les ſurdités;) on en a cependant quelques exemples. Les bourdonnemens des hyſtériques & des hypocondres paroiſſent dépendre de l'état des viſceres du bas ventre plus que de la mobilité générale. M. *Van* BOSCH en a vu, de ſi forts que le malade comparoit le bruit qu'il entendoit aux vagues de la mer violemment agitée, ſe diſſiper après avoir rendu quelques vers; M. *Van* PHELSUM a obſervé une ſurdité qui revenoit périodiquement, & qui céda à la deſtruction des aſcarides, & l'on a l'obſervation d'un malade qui avoit un abcès dans l'eſtomac, & qui éprouvoit fréquemment des douleurs, comme ſi une flèche eut couru de l'oreille gauche au ſiége du mal (*s*).

L'influence de l'eſtomac ſur le *nez* eſt marquée par les fauſſes impreſſions d'odeurs qu'occaſionnent ſouvent des

(*s*) Voyés RAHN §. 20.

vices dans l'eſtomac & dans les premieres voyes, & dont je parlerai en traitant des erreurs des ſens; il l'eſt encore par ces démangeaiſons preſqu'inſupportables au nez qui tourmentent ſouvent les enfans attaqués des vers; j'ai été conſulté par un malade qui toutes les fois qu'il a pris de la manne eſt obligé d'éternuer très-ſouvent juſques-à-ce qu'elle ne ſoit plus dans l'eſtomac, & je trouve dans une très-bonne diſſertation ſur l'éternuement, par M. le D. PORTA, mon collégue & mon ami, l'exemple d'une femme qui étoit très-peu ſenſible à l'effet des ſternutatoires, mais qui dès qu'elle avoit avalé la plus petite quantité de vin d'Eſpagne éternuoit vingt ou trente fois (*t*). On rapporte à la ſympathie de l'eſtomac avec les narines pluſieurs autres faits qui ne me paroiſſent point en dépendre, mais qui tiennent à d'autres cauſes. Les fonctions de l'eſtomac viciées, les mauvaiſes humeurs dont il peut être tapiſſé peuvent altérer toute la machine,

(*t*) M. B. PORTA *diſſert. de ſternutat.* Basle 1755. pag. 15.

déranger toutes les fonctions, produire une multitude de maladies différentes dans preſque tous les organes; mais c'eſt par une marche abſolument différente de celle du conſenſus; & qu'il ne faut point confondre. Une douleur dans l'eſtomac change d'abord le viſage, maigrit, décolore, bat les yeux; une douleur dans les inteſtins produit le même effet; des digeſtions pénibles déterminent ſouvent beaucoup de ſang au viſage après le repas; à la longue elles y font éclorre des boutons; tous ces faits dépendent de l'eſtomac, mais ce ne ſont pas des faits qui tiennent uniquement à la ſympathie.

§. 29. Il y en a une bien marquée entre les premieres voyes & les levres, & HIPPOCRATES l'a indiquée; le tremblement des levres, dit-il, annonce des évacuations bilieuſes (*u*). HOLLIER confirme cette déciſion par une belle obſervation (*x*). JACO-

(*u*) *Coact. prænot.* Liv. 2. Sect. 2. 13. Edit. JACOTII. pag. 514.

(*x*) " Vidi cui in gravi morbo id contigerit; laborabat e febre hibernâ, ma-

TIUS l'explique dans le même endroit (*y*), & la confirme dans plusieurs autres. M. BOERHAAVE remarque que ce tremblement des levres, dans la crudité des fievres, annonce prochainement de violentes convulsions, mais que s'il survient après les signes de coction, il annonce qu'il arrivera dans une demi-heure un vômissement salutaire; & M. *Van* SWIETEN ayant vu un jeune homme épileptique, à qui la levre inférieure trembloit avant l'accès, & dont l'accès finissoit au moment où il avoit vômi, il en conclut que le siége du mal étoit dans l'estomac, & il le gué-

» lignâ, quales erant quæ eo anno grassabantur. Frigebant crura, delirium intercurrebat, labrum contrahebatur primum, deinde reliquæ partes, aphonia, vacillatio, mentis desperatio. Injecto clystere molli, quem ad tertiam horam retinuit, dejecit biliosa, omnia in melius.

(*y*) *Labri perversio vel tremor præter morem & vomitionis signum est, & acrium humorum in ventre contentorum, aut vermium & convulsionis atque affecti graviter cerebri.* *Voyés aussi pag.* 158. 506. 1108.

rit en lui donnant tous les mois, pendant ſix mois, un vomitif doux, le même ſoir un anodin, & dans l'entre-deux des fortifians (z).

Ce même conſenſus qui influe ſur les levres eſt très-marqué ſur tous les organes ſalivaires; au moment où une cauſe quelconque commence à irriter l'eſtomac, à occaſionner des commencemens de naufées, à produire une grande ſecrétion dans les glandes de l'eſtomac, celle de la ſalive devient auſſi plus abondante, la bouche s'en remplit, & l'on ſalive preſque toujours abondamment avant que de vomir.

M. *Van Den* BOSCH a vu les ſalivations les plus longues & les plus abondantes produites uniquement par les vers; & il eſt très-ordinaire de voir les enfans ſujets aux vers avoir preſque toujours la bouche pleine d'eau. M. *Van* PHELSUM a vu un payſan qui avoit une ſalivation abondante toutes les fois que les Aſcarides lui occaſionnoient des démangeaiſons importunes, & il ajoute que les

(z) *Ad aphor.* 1080. tom. 3. pag. 429.

enfans qui y ſont ſujets ont preſque toujours les glandes ſalivaires engorgées (*a*). Les crachemens des hyſtériques & des hypocondres tiennent en partie à ce même conſenſus, en partie à d'autres cauſes étrangeres à cet article.

§. 30. La langue eſt encore plus fréquemment que les levres affectée par l'état de l'eſtomac & des premieres voyes, & comme elle eſt liée au larinx par la communauté de leurs fonctions dans la parole, & au pharinx par celles de la déglutition, je ne ſéparerai point les effets du conſenſus de l'eſtomac ſur ces trois parties. HIPPOCRATES avoit déjà obſervé que le tremblement de la langue annonçoit, auſſi bien que celui des levres, la préſence des matieres bilieuſes dans l'eſtomac (*b*), & il a remarqué que dans les fievres le vômiſſement rendoit d'abord la parole à ceux qui l'avoient perdue. FORESTUS vit auſſi un malade muet pendant quinze jours, dans une fievre vermineuſe, qui recouvra la voix après avoir ren-

(*a*) V. RAHN §. 25.

(*b*) Ibid.

du beaucoup de vers; on trouve dans d'autres obſervateurs pluſieurs exemples de ces aphonies vermineuſes (c); j'en ai vu à différentes repriſes, & un très-frappant chez une petite fille de ſix ans, qui dans un an eut plus de vingt de ces attaques, elle perdoit tout-à la fois la parole & preſque la raiſon; elle étoit dans une déſolation qui s'irritoit par l'impoſſibilité de parler, qui tenoit du délire, & qui duroit deux ou trois heures; comme elle étoit fille d'un pere très-ivrogne & d'une mere très-brutale, je crus dans les premieres attaques qu'elles étoient la ſuite de mauvais traitemens, mais l'ayant ſuivie régulierement, je ne doutai pas que les vers n'en fuſſent la cauſe; la valeriane me parut le vermifuge le mieux indiqué dans ce cas, & il la guérit radicalement. PROSPER ALPIN avoit auſſi remarqué que les embarras d'eſtomac faiſoient perdre la voix, & BALLONIUS cite une perſonne chez qui un coup ſur l'eſtomac produiſit cet

(c) Voyez RAHN §. 27.

effet, qui s'explique aiſément anatomiquement, puiſque l'eſtomac & le larinx tirent leurs nerfs de la huitieme paire. M. *De* SAUVAGES cite une obſervation particuliere de M. *Du* SAULSAI, qui vit un enfant que les vers rendirent muet & qui le fut pendant quelque tems; il ne recouvra la parole qu'après avoir rendu trente ſix vers dans l'eſpace de vingt jours, il conſerva même de la difficulté à prononcer la lettre B. (*d*).

§. 31. La difficulté d'avaler eſt auſſi une ſuite très-ordinaire du conſenſus de l'eſtomac ſur le pharinx, & l'on voit ſouvent les perſonnes ſujettes aux aigreurs & qui ont le genre nerveux très-mobile, ſi elles ont mangé des graiſſes qui ſe ranciſſent, ou pris quelque boiſſon flatueuſe, on les voit, dis-je, éprouver un ſpaſme qui les empêche d'avaler, juſques à ce qu'elles ayent rendu quelques gorgées de ces matieres irritantes ou ſeulement quelques vents; & M. FERREIN rapporte un exemple bien

(*d*) *Claſſ. des mal.* Claſſ. 6. §. 14. t. 1. pag. 779.

frappant de cette ſympathie; une fille d'environ vingt à vingt cinq ans perdit totalement, tout-à-coup, & ſans aucun autre ſymptôme de maladie la faculté d'avaler quoique ce ſoit ou de liquide ou de ſolide; le troiſieme jour elle eut d'aſſez forts mouvemens convulſifs qui ſe réitererent enſuite tous les jours, & au bout de huit jours, la foibleſſe étoit au point de paroître dangereuſe. M. FERREIN apprenant alors qu'immédiatement avant l'accident elle avoit eu quelques légers maux de cœur, & que la veille elle avoit mangé beaucoup de ſucreries, il ſoubçonna que quelque mauvais levain dans l'eſtomac étoit la cauſe de cet accident, & il crut qu'elle ſeroit dégagée s'il pouvoit la faire vómir, mais ne pouvant rien lui faire avaler, il eut recours à la fumée de tabac qui opera cet effet, & la facilité d'avaler revint auſſi-tôt (*e*).

(*e*) Hiſtoire de l'Acad. R. des Scien- 1768. M. FERREIN parle auſſi de quatre femmes qui toutes à la fois perdirent la faculté d'avaler, mais il ne donne l'hiſtoire que d'une ſeule, & laiſſe celle des autres

§. 32. L'action de l'eſtomac ſur les nerfs de ces mêmes organes, en troublant la ſécretion qui s'y fait continuellement, & qui les entretient toujours humides, peut y produire une ſéchereſſe qui donnera le ſentiment de la ſoif; c'eſt cette ſoif dont M. RAHN a fait un article dans ſa bonne diſſertation, & qu'il appelle conſenſuelle (*f*); telle eſt celle que les hyſtériques & les hypocondres éprouvent ſouvent ſans aucune apparence de fievre, & qui céde aux antiſpaſmodiques & aux narcotiques bien mieux qu'aux boiſſons abondantes; telle eſt celle qu'éprouvent ſouvent les enfans qui ont des vers; & M. BROKLESBY a très-bien vu que la ſéchereſſe de la bouche qui dépendoit de l'embarras de l'eſtomac ſe diſſipoit après l'émétique (*g*). Cette chaleur brulante à la gorge qui

totalement incomplette & obſcure; ſi l'obſervation eut été publiée pendant ſa vie, elle ſeroit ſans doute plus achevée.

(*f*) §. 27.

(*g*) *Oeconomical and medical obſervations* pag. 218.

décéle ſi ſouvent les acides, eſt une ſuite de cette communication d'irritation.

On peut placer ici l'influence de l'eſtomac ſur les muſcles qui ſervent à fermer la machoire inférieure & dont le ſpaſme produit cette eſpece de tétanos que M. de FOURCROY prévint toujours ſi heureuſement chez les enfans nouveaux nés, dans les Iſles de l'Amérique, en les purgeant d'abord avec le ſirop de roſe; mais comme je dois traiter cette matiere ailleurs, je renvoye à cet article tout ce qu'il y a à en dire.

§. 33. Le conſenſus de l'eſtomac n'eſt pas moins marqué avec le poumon, le cœur & le diaphragme qu'avec les organes ſupérieurs. Une irritation dans l'eſtomac en produit une ſur les nerfs des bronches qui détermine la toux. VILLIS avoit remarqué il y a longtems que les alimens difficiles à digérer font touſſer les hypocondres, ſans qu'il y ait aucun vice dans le poumon, il y a même des perſonnes; dont le genre nerveux eſt très-délicat, que ſans être hypocondres touſſent d'abord après

chaque repas, quoique ces repas ſoient très-médiocres & compoſés des mets les moins irritans & les plus digeſtibles ; & cette obſervation importante doit ſervir de principe pour expliquer comment la conſomption pulmonaire eſt quelquefois une ſuite des dérangemens de l'eſtomac, & comment dans les commencemens elle peut ſe guerir par de légers vomitifs. On trouve dans les ouvrages de M. ALBINUS l'exemple d'un ſoldat qui ayant eu une playe dans le bas ventre, qui avoit ouvert les inteſtins, avoit un anus artificiel, & qui toutes les fois que la membrane interne de l'inteſtin ſe trouvoit expoſée à l'air, étoit ſur le champ attaqué d'une toux qui ne finiſſoit que quand l'inteſtin étoit réchauffé (*h*).

§. 34. On verra ailleurs que l'aſthme & la coqueluche ont quelquefois leur cauſe uniquement dans l'eſtomac, qui agit ſur le cœur d'une façon tout auſſi marquée que ſur les poumons ; & je ſuis perſuadé que tous les Médecins

(*h*) *Annotat. Academ.* Liv. 2. chap. 8. pag. 34.

observateurs ont vu que la plupart des irrégularités du poulx tiennent aux causes qui irritent l'estomac ou les intestins; aussi elles cédent très-ordinairement aux évacuants & aux stomachiques; M. FERREIN a bien vu que les intermittences sur-tout indiquoient presque toujours un besoin de purger; & M. SENAC établit que l'estomac est une des causes les plus ordinaires des palpitations dans les personnes mêmes dont les autres parties sont les mieux constituées, & il rappelle les exemples de MALPIGHI à qui les légumes, & de Simon PAULI à qui les pommes donnoient de fortes palpitations; il connoissoit lui-même un homme à qui les lentilles en donnoient d'abord (*i*); mais n'étoit-ce point en gonflant l'estomac & en occasionnant une gêne au mouvement du diaphragme & du cœur?

Les défaillances sont encore une suite assez ordinaire des embarras d'estomac, & presque toujours elles se terminent au moment où le mala-

(*i*) *Traité du cœur* Liv. 4. ch. 11. §. 5.

de a pu vômir; ſouvent quand elles tiennent à cette cauſe, tous les ſecours pour ranimer le malade ne le ranimment que pour quelques momens, & il retombe conſtamment juſques-à-ce que la Nature ou l'art ayent opéré l'évacuation de ces matieres, dont l'irritation ſur l'eſtomac produiſoit ces foibleſſes.

Le hoquet qui a preſque toujours ſa cauſe dans l'eſtomac & qui eſt une maladie du diaphragme, & l'aſthme convulſif qui eſt une maladie du diaphragme autant que du poumon dépendent auſſi très-ſouvent de l'eſtomac; j'ai vu pluſieurs perſonnes qui en étoient attaquées, à qui tous les alimens difficiles à digerer pour leur eſtomac, en donnoient d'abord une attaque très-forte.

§. 35. Le conſenſus de l'eſtomac & des inteſtins ſur le *foye* eſt trop ſouvent marqué par les effets des émétiques & des purgatifs, ou ordonnés mal-à-propos, ou trop forts, qui produiſent un ſpaſme dans tous les conduits excrétoires de la bile, & en empêchant ſon cours, produi-

ſent une jauniſſe, & quelquefois même laiſſent un germe d'obſtruction, qui détermine à employer de nouveaux évacuans, dont l'effet conſtant, au bout d'un certain tems, eſt de jetter le malade dans un état incurable.

§. 36. Les reins ſont auſſi très-affectés par l'état de l'eſtomac, & l'on remarque tous les jours, chez les perſonnes qui ont le genre nerveux délicat, que ſi quelque choſe moleſte l'eſtomac, elles rendent une quantité prodigieuſe de cette urine limpide qui caractériſe les maladies nerveuſes, & qui ſert très-ſouvent à juger ſi les maladies ſont ſympathiques ou ne le ſont pas. Les inteſtins ont le même genre d'action ſur les reins, & les violentes coliques les ſerrent quelquefois au point qu'il ne paſſe pas une goute d'urine auſſi longtems que l'on ſouffre. J'ai vu ici en 1764 un malade preſque ſeptuagenaire qui avoit un diabête très-fort depuis pluſieurs années; tout-à-coup ſans chute, ſans toux, ſans effort, il ſe forma une hernie du côté gauche, & depuis ce moment le diabête ceſſa entierement, ce qui

ne tenoit certainement qu'à un changement dans l'action des nerfs.

§ 37. La sympathie active de l'estomac sur l'uterus ne se manifeste que trop souvent par les effets fâcheux des erreurs de régime que les femmes délicates commettent à l'époque des régles, & par celui des remedes émétiques ou purgatifs administrés inconsidérément à la même époque; une boisson trop froide ou trop rafraichissante, un aliment aigre ou trop pesant, un peu trop de fruits, suffisent pour arrêter tout-à-coup les régles, pour donner des coliques, pour laisser le germe d'une longue suppression & des langueurs les plus fâcheuses; il en est de même de plusieurs remedes donnés dans ce tems là & qui ont des effets fâcheux.

§. 38. Le consensus reciproque entre l'estomac & les intestins est démontré tous les jours par la cessation des douleurs d'intestins, dès que l'on a avalé quelque adouciſſant; par la cessation prompte d'une diarrhée opiniâtre, en buvant quelque chose de très-froid; par le dégout, les nausées,

les

les vomiſſemens qu'occaſionnent des coliques un peu fortes.

§. 39. L'eſtomac & les inteſtins exercent auſſi un conſenſus très-marqué ſur les muſcles qui ſervent au mouvement des différens membres. Le tetanos avec toutes ſes eſpeces, produit par différentes cauſes d'irritation dans ces parties, en eſt une preuve ; ces paralyſies ſi fréquentes après les coliques de Poitou n'ont pas d'autre cauſe. Un marchand ſe plaignit à M. CAMPER d'une immobilité dans le carpe qui le gênoit extrêmement en écrivant, & l'obligeoit à pouſſer ſa main droite avec l'index de la gauche ; on avoit employé inutilement différens remedes ; M. CAMPER ayant jugé que le mal dépendoit d'une âcreté dans les premieres voyes, entretenue par les mauvaiſes digeſtions, le traita en conſéquence & le guérit (*k*) ; & cette obſervation rappelle celle que j'ai donnée ailleurs ſur l'effet du caffé, dont l'uſage occaſionnoit un ſpaſme dans les doigts, qui empêchoit d'écrire : M. CAMPER a auſſi

(*k*) *Demonſt.* tom. I. ch. 2.

très-bien remarqué que la cacochilie dans les premieres voyes occaſionnoit des ſpaſmes dans les extrêmités inférieures, & que les aſcarides occaſionnoient chez les enfans des convulſions dans les cuiſſes & dans les jambes (*l*). Avant que de finir l'article du conſenſus de l'eſtomac, je dois remarquer que ſi ce conſenſus a des effets ſi ſouvent fâcheux, il en a quelquefois de favorables ; c'eſt ainſi qu'un grand nombre de médicamens étendent leurs bons effets ſur les parties les plus éloignées, quoiqu'ils n'agiſſent que ſur l'eſtomac ou ſur les inteſtins. M. HOFMAN le prouve par les faits pour les anodins, les calmants, les lavemens adouciſſans, le kina, les martiaux (*m*); mais ces obſervations ne ſont pas néceſſaires ici, & il n'y a point de Médecin qui n'ait pu les faire très-ſouvent.

(*l*) *Ibid.* l. 2. ch. 3.

(*m*) *De conſenſu partium præcipuo pathologiæ & praxeos fundamento.* Halæ 1717. §. 36.

Du Meſentère.

§. 40. Le meſentere eſt le ſiege de pluſieurs des plexus nerveux qui ſe diſtribuent à tous les viſceres du bas ventre, mais il n'y a pas un grand nombre de nerfs qui s'y épanouiſſent, & il n'a pas, par là-même, une extrême ſenſibilité; cependant il peut quelquefois être le ſiege de douleurs aſſez fortes, qui peuvent occaſionner, en communiquant leur irritation au genre nerveux, des jauniſſes & des vômiſſemens. On a très-bien remarqué que la cacochilie du meſentere affoiblit les muſcles qui ſervent au mouvement des extrêmités inférieures (*n*), & qu'elle donne des douleurs & des peſanteurs de genou; j'ai vu un homme, d'ailleurs très-bien portant, mais ſujet de tems en tems à des diarrhées, qui ſont toujours préſagées quelques heures à l'avance, par tant d'engourdiſſement & de peſanteur dans les jambes qu'il les croit enflés; dès qu'il a eu quelques ſelles, le mal paſſe; mais ce ne

(*n*) GORTER Med. hipp. §. 130.

ſont pas proprement des effets ſympathiques : un rameau nerveux conſiderable bleſſé dans le méſentere occaſionne des accidens mortels.

Du foye.

§. 41. On a attribué à la ſympathie qu'exerce le foye pluſieurs phénomenes qui ne dépendent point des nerfs, tels que ſon influence ſur la rate, la gêne que ſes maladies apportent à la reſpiration, le dérangement des digeſtions, mais elle en opére cependant de réels, & telle eſt cette douleur à l'épaule, aſſez ſouvent très-ſenſible, que l'on remarque chez le plus grand nombre des malades qui ont quelque vice dans le foye ; douleur qui m'a quelquefois ſervi à découvrir ces vices qui s'annonçoient à peine par d'autres ſymptômes ; elle eſt aſſez conſtante, quelquefois cependant elle ceſſe pendant quelques temps ; l'anatomie montre la route de cette communication par l'union de la quatrieme paire des nerfs du cou (*o*),

(*o*) Voyés tom. I. §. 66.

qui envoye des rameaux à l'épaule, & qui en fournit auſſi par ſes anaſtomoſes, pour le diaphragme & pour le foye. M. WHYTT a vu dans deux cas la ſuppuration du foye produire la foibleſſe & l'inſenſibilité du bras, de la cuiſſe & de la jambe, du côté droit (*p*). Les gonflemens, les obſtructions, l'inflammation, les abcès du foye gênent l'eſtomac, le font ſouffrir, altérent ſes fonctions, tout cela eſt méchanique, c'eſt l'effet d'une ſimple preſſion; mais indépendamment de toute preſſion, il eſt poſſible que les vices du foye occaſionnent des douleurs d'eſtomac par la ſimple irritation des nerfs.

Les calculs biliaires, en irritant la véſicule & le canal choledoque, entrainent des convulſions qui produiſent des naufées, ſouvent même des vômiſſemens conſidérables & ſur-tout une douleur fixe préciſément au creux de l'eſtomac, qui ſe reproduiſant conſtamment à chaque accès avec une nouvelle force, & ne ceſſant même jamais entierement dans l'entre-deux,

(*p*) §. 11. N°. K. pag. 25.

fournit un caractere preſque ſûr pour diſtinguer cette cauſe, & qui devient immanquable, s'il eſt joint à la teinte jaune de la peau, à la teinte brune des urines, & à la couleur griſe des ſelles. On a vu cette douleur fixe au haut de l'eſtomac, durer ſi long-tems & être ſi forte, qu'elle devenoit une vraye cardialgie : elle occaſionne quelquefois une gêne habituelle dans la reſpiration, ſur-tout chez les vieillards, & RAIGER a vu un aſthme très-cruel qui parut ne pouvoir avoir d'autre cauſe qu'une très-groſſe pierre dans la véſicule du fiel. VILLIS attribue auſſi un aſthme, qui enfin devint mortel, à l'irritation de la véſicule qui renfermoit pluſieurs calculs (*q*); & j'ai ſoigné, pendant les derniers tems de ſa vie, un homme âgé d'environ ſoixante ans, chez qui quatre calculs dans la véſicule du fiel, ont occaſionné pendant plus de huit mois des attaques réiterées des ſpaſmes les plus violens dans preſque toutes les parties du corps, excepté dans les reins & dans la veſſie; quand ils attaquoient la nuque ou les muſcles de

(*q*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 545. & 552.

la poitrine, les douleurs étoient atroces, & le malade n'a jamais eu de ſoulagement marqué que par l'effet de l'opium, qui le perdoit même ſi l'on y revenoit pluſieurs fois de ſuite; il n'a jamais eu de jauniſſe, ni même de teinte jaune.

Des reins, des ureteres & de la veſſie.

§. 42. M. SENAC paroît s'être trompé en établiſſant qu'il n'y a pas de parties qui cauſe plus de dérangemens ſympathiques que les reins; l'eſtomac & l'uterus en produiſent ſurement davantage; mais il eſt cependant vrai que leur état a des influences bien étendues: elles ſont très-marquées ſur la tête; BARTHOLIN a vu le calcul des reins produire la migraine du même côté, & FORESTUS a vu des maux de tête opiniâtres naître de la même cauſe (*r*). ADOLPH cite le cas d'un homme de quarante & quelques années, à qui des douleurs de reins atroces, produites par le calcul, avoient fait perdre totalement la vue; les yeux étoient très-

(*r*) REGA, pag. 214.

beaux, & le mal étoit une goute ſereine occaſionnée par le conſenſus entre les nerfs des reins ſi violemment tourmentés par le calcul, & ceux des yeux (*s*). BAGLIVI avoit déjà remarqué que ceux qui meurent du calcul des reins, meurent en convulſion & en délire. Ils n'exercent pas une action moins ſenſible ſur la poitrine; BALLONIUS, ce ſage obſervateur pariſien, vit un malade attaqué d'une difficulté de reſpirer très-conſidérable, qui ne cédoit à aucun remede, qui ne paroiſſoit pas dépendre de l'état du poumon, & que l'on conjectura enfin, après l'examen le plus attentif, dépendre d'un calcul dans les reins; on quitta les remedes pectoraux, on traita le malade pour les reins, il rendit le calcul, & la liberté de la reſpiration fut entierement rétablie (*t*). LISTER a vu la même cauſe produire une palpitation habituelle, une douleur dans la veſſie, avec un fréquent beſoin d'uriner, une urine fort claire & un

(*s*) *Act. Cur. Nat.* tom. 2. obſ. 87.
(*t*) *Conſil.* Liv. I. Conſ. 46.

grand dégoût. BAGLIVI avoit remarqué que le poulx du côté du rein affecté, étoit plus petit & plus foible que l'autre.

§. 43. La ſympathie des reins & des uretères avec l'eſtomac eſt une des plus fréquentes; la pierre dans les reins, & ſur-tout le paſſage des graviers conſiderables dans les uretères, occaſionnent des nauſées continuelles & quelquefois même des vômiſſemens très-forts, & en général une pierre dans les reins dérange toutes les fonctions de l'eſtomac & des inteſtins; il y a habituellement dégoût, mal-aiſe, gonflement, flatuoſités; & l'on a vu une fille ſujette à des douleurs continuelles de reins produites par la gravelle, être tourmentée par une diarrhée habituelle, qu'on ne pouvoit modérer qu'en lui faiſant prendre quelques cueillerées d'huile d'amandes douces (*u*). PISON lui-même éprouva les vômiſſemens les plus forts pendant le paſſage d'une pierre par l'un des uretères; mais les efforts aiderent le paſſage & le vômiſ-

(*u*) *A. C. N. Cent.* 5. obſ. 98.

ſement ceſſa au moment où le calcul fut tombé dans la veſſie (*x*).

§. 44. La contraction du teſticule du même côté, eſt encore un effet fort ordinaire du calcul des reins, qui ont auſſi une ſympathie très-marquée l'un avec l'autre, comme on a déjà vu qu'il y en avoit entre les deux yeux, & entre les dents correſpondantes des deux côtés; elle eſt telle que l'irritation des nerfs dans l'un des reins, produite par l'inflammation, la ſuppuration, ou plus ordinairement par un calcul, occaſionne un ſpaſme dans l'autre rein, & produit une ſuppreſſion d'urine; FORESTUS cite un cas de cette eſpece (*y*), & RIOLAN dit qu'il a vu pluſieurs fois que l'obſtruction d'un rein rend l'autre tout-à-fait inutile; ETTMULLER, MARCHETTIS, HOFMAN ont réitéré la même obſervation, & il y a peu de Médecins employés qui n'ayent eu occaſion de le voir par eux-mêmes, ainſi je me contenterai

(*x*) Obſerv. Sect. 4. ch. 2. pag. 317. obſ. 102.

(*y*) Liv. 24. obſ. 26.

d'une ſeule obſervation de BAGLIVI qu'il eſt très-important de connoître. Une femme âgée d'environ quarante ans, fut attaquée d'une douleur du rein gauche avec vômiſſement, ſuppreſſion d'urine, & tous les ſymptômes qui caracteriſent le calcul des reins; rien ne la ſoulageoit, la douleur devenoit tous les jours plus vive, elle avoit le même ſentiment que ſi on l'eût ſerrée très-fortement autour des hypocondres avec une ceinture; la reſpiration étoit convulſive; elle avoit de fréquentes convulſions internes, mais ſans fievre; le ſeptieme jour tous les ſymptômes empirerent; elle éprouvoit entre l'eſtomac & l'ombilic des douleurs auſſi vives que ſi un chien l'eut rongée, enfin elle périt le onzieme jour, dans les plus fortes convulſions. Le cadavre n'offrit d'autre vice qu'un calcul de la groſſeur du pouce, partie dans le rein, partie dans l'uretere gauche; & la malade n'avoit jamais éprouvé de douleur qu'au rein droit qui étoit en bon état. Cette obſervation ſuffiroit ſeule pour prouver, comme je l'ai établi plus haut, que la partie qui eſt le

ſiege de la cauſe maladive, n'éprouve ſouvent aucune douleur, pendant qu'elle en occaſionne de très-vives ailleurs.

§. 45. La veſſie extrêmement ſenſible peut communiquer ſon irritation à tout le genre nerveux, & quand le calcul eſt venu à l'irriter conſiderablement, il eſt très-ordinaire qu'il en réſulte des convulſions générales ; mais le conſenſus le plus marqué eſt avec l'extrêmité du gland ; le calcul de la veſſie y produit preſque habituellement une douleur & une démangeaiſon pénible, qui ſont un des caracteres les moins équivoques de cette maladie ; & M. WHYTT parle d'un malade attaqué d'un ulcere à la veſſie, qui pendant que l'urine couloit, reſſentoit non ſeulement une douleur vive au bout de la verge, comme ceux qui ont la pierre, mais de plus cette douleur deſcendoit le long des cuiſſes & des jambes, & lui faiſoit ſentir à la plante des pieds la même douleur que s'il les avoit eues ſur des charbons ardens (z). Un effet que je ne puis

(z) §. 11. N°. 112. pag. 26.

expliquer que par ce conſenſus, c'eſt ce que j'ai obſervé chez une femme qui ſouffrit longtems d'une pierre dans la veſſie; elle avoit preſqu'habituellement une ſueur très-abondante, tout autour du bas ventre & des hanches, ſur une hauteur de ſix ou ſept doigts, comme une ceinture, & quelquefois les douleurs les plus vives de la veſſie ſe diſſipoient tout-à-coup par la formation d'une tumeur très-douloureuſe au haut d'une cuiſſe; ſi après avoir ſouffert beaucoup pendant quelques heures, elle pouvoit s'endormir, à ſon réveil la tumeur & la douleur avoient diſparu, & elle étoit très-bien.

Je vois actuellement un malade qui a en général les nerfs fort délicats; mais ſur-tout l'orifice ſupérieur de l'eſtomac extrêmement affecté, & qui toutes les fois qu'il urine ou qu'il va à ſelle, éprouve au moment du paſſage des excrémens, un mal-aiſe très-marqué dans cette partie, qui de là ſe fait quelquefois ſentir dans tout le corps.

De l'uterus & des parties génitales.

§. 46. Le conſenſus de la matrice avec la plupart des autres parties eſt

après celui de l'eſtomac, le premier qui ait frappé les obſervateurs; HIPPOCRATES avoit déjà vu ſon influence ſur la tête, GALIEN s'en eſt auſſi occupé (*a*), & a voulu expliquer méchaniquement par l'anaſtomoſe des vaiſſeaux, & ſurtout des veines, celui qu'il y a entre les ſeins & l'uterus; depuis lui on l'attribua à l'anaſtomoſe des arteres (*b*),

(*a*) *De uſu partium* l. 14. ch. 8. CHART. l. 4. pag. 643. & *de different. venarum & arter. ch.* 8.

(*b*) On a voulu, il n'y a pas vingt ans, faire un très-grand honneur à un célebre Anatomiſte de cette découverte qui avoit été vue par GALIEN, & qui a été admiſe preſque généralement par tous les anatomiſtes; EUSTACHE, CASSERIUS, BAUHIN, BARTHOLIN, NUCK, VERHEYEN, WINSLOW, &c. l'admettent généralement; M. WINSLOW eſt poſitif ſur l'anaſtomoſe non ſeulement des arteres, mais des veines; VESALE, LAURENT, JUNKER ont nié ces anaſtomoſes; KULM reſte indécis; comment expliquer ces contrarietés? On ne le peut que par la varieté qu'il y a dans la diſtribution de ces anaſtomoſes dans différens cadavres. Celles des arteres manquent quelquefois, celles des veines ſouvent, & en

mais cette anaſtomoſe des artères manque très-ſouvent, & ne paroît point propre à rendre raiſon de tous les phénomenes de cette ſympathie, qui ſont extrêmement marqués, ſoit dans les momens de déſirs, (*c*) ſoit à l'époque des regles, ſoit dans les ſuppreſſions maladives, ſoit dans le tems de la groſſeſſe, dont le gonflement des ſeins eſt un des ſignes les plus certains; & HIPPOCRATE savoit déjà très-bien vu ces rapports (*d*).

§. 47. Un autre conſenſus tout auſſi marqué, c'eſt celui avec l'eſto-

général elles ſe font par de très-petits vaiſſeaux. Ce conſenſus ne peut donc pas dépendre, au moins en entier, des vaiſſeaux, malgré tout ce que l'on a dit pour le prouver; & M. MARHERR détaille très-exactement les raiſons qui démontrent qu'il ne dépend point de ces anaſtomoſes, mais que les phénomenes que l'on attribue à ce conſenſus tiennent, dans certains cas, à l'augmentation générale de la pléthore; dans d'autres à la ſimilitude de l'humeur ſéparée, & ſurtout aux nerfs plus qu'aux vaiſſeaux. §. 687.

(*c*) *Tanta eſt ſympathia utero cum mammis ut contrectatæ libidinem excitent.* Gaſp. BAUHIN *theat. anat.* l. 2. ch. 4.

(*d*) *Obſervantur fœminæ, quæ ſimul at-*

mac ; c'eſt ce conſenſus qui fait que très-ſouvent dès les premiers jours de la conception les femmes éprouvent un dégoût, des nauſées, des vômiſſemens qui durent ſouvent pluſieurs mois (*e*), & qui paſſent quand l'uterus a acquis un autre état & produit des ſymptômes différens ; la même cauſe produit auſſi quelquefois ces goûts dépravés que l'on remarque chez quelques femmes, qui ſont cependant en général foibles & rares par eux-mêmes, mais qui deviennent vifs & monſtrueux chez les femmes qui les écoutent.

Les coliques menſtruelles occaſionnent ſouvent des vômiſſemens, & les nauſées continuelles ſont quelquefois un des premiers ſymptômes que produit l'inflammation commençante de la matrice après les couches ; ſi l'on s'y méprend, & ſi l'on attribue ces

que gravidæ factæ fuerint, imprimis vomitu affliguntur, rejiciendo per os copioſa aquoſa & limpida. ETMULLER *oper. med. theor. pract.* Liv. 4. Sect. 5. pag. 1074.

(*e*) *Mulieri in utero gerenti ſi mammæ ex improviſo graciles fiant abortit.* Liv. 5. aph. 37. Voyés auſſi ib. aph. 39. 50. 52. 53.

nauſées à la foibleſſe de l'eſtomac, la malade eſt perdue. (*f*).

M. STAHL vit une perſonne à qui une frayeur ſupprima tout-à-coup les regles; elle tomba d'abord dans une cardialgie accompagnée d'un ſentiment d'étouffement; cet état ſe changea en vômiſſemens, qui diminuoient toujours un peu quand les regles paroiſſoient & qui revenoient dès qu'elles avoient ceſſé (*g*), ſoit dans celui des couches.

§. 48. L'approche des regles chez quelques femmes, chez d'autres le tems de leur écoulement, chez de troiſiemes leur ſuite, produiſent ſouvent des maux de tête très-violens, & qui ne paroiſſent dépendre ni de la pléthore augmentée ni de l'épuiſement, mais uniquement de l'irritation que l'état de l'uterus procure aux nerfs de la tête, & l'on doit remarquer ici que quand la mobilité d'une partie eſt augmentée, elle reſſent &

(*f*) *Diſſertat. de motu tonico vitali.*

(*g*) M. BUCHNER, après avoir diſcuté la queſtion avec le plus grand ſoin, conclut que le conſenſus entre l'uterus & l'eſtomac ne peut dépendre que des nerfs. *De uteri cum ventriculô conſenſu.* §. 29.

exerce plus aiſément les effets du conſenſus ; voilà pourquoi à l'époque des regles les femmes éprouvent beaucoup plus les influences des cauſes qui peuvent agir ſur l'uterus, & les effets de ſon influence ſur les autres parties; voilà encore pourquoi l'on entend dire à pluſieurs femmes que tout ce qui peut leur faire du mal, leur arrive à cette époque ; puiſqu'un événement qui ne les auroit point affecté dans un autre moment, les affecte beaucoup dans celui-là ; dans d'autres temps elles l'auroient à peine apperçu; à cette époque il les bouleverſe.

CRATON, LANGIUS, ETMULLER s'accordent à reconnoître que les affections de l'uterus ont une influence marquée ſur la tête, & occaſionnent ſur-tout cette douleur au ſommet de la tête, accompagnée d'un ſentiment de froid qui eſt extrêmement incommode aux femmes hiſtériques. On a vu à Chemnitz une jeune femme à qui ſes regles manquoient, & qui à l'époque où elles devoient revenir, étoit attaquée pendant trois jours d'un éternuement ſi

fréquent, qu'elle ne pouvoit preſque ni manger ni boire, ni dormir. (*h*).

§. 49. L'état de l'uterus a auſſi une influence marquée ſur la poitrine, & beaucoup de femmes, ſur-tout de très-jeunes perſonnes, ont pendant les regles une légere gêne dans la reſpiration & touſſent fréquemment.

Mais ſans détailler davantage l'influence de cet organe, on peut dire qu'elle eſt très-grande ſur tout le genre nerveux; les anciens qui le regardoient comme la cauſe des vapeurs, imputoient à ce conſenſus tous les accidens que l'on remarque dans un violent accès hyſtérique; ils ſe trompoient en le regardant comme la ſeule cauſe des vapeurs, elles dépendent bien plus ſouvent d'une cauſe différente, mais il eſt cependant très-vrai que la ſeule irritation de l'uterus peut produire tous ces accidens, & même de plus fâcheux, puiſque l'on verra dans le chapitre de l'épilepſie qu'il y en a de véritablement uterines, & en général ſi l'uterus eſt cauſe de *ſix cent maux*,

(*h*) *Ephem. C. N. Dec. 2. ann. 8. obſ.* 152.

pour me ſervir de l'expreſſion D'HIPPOCRATES, c'eſt en grande partie par la ſympathie qu'il exerce ſur les autres organes, qui ſont diverſement affectés par les différens états dans leſquels il ſe trouve, ou par ſes différentes maladies organiques.

On a vu dans un des chapitres précédens, qu'il y avoit des femmes à qui la groſſeſſe donnoit de fréquentes attaques de convulſions pendant toute ſa durée, ſans que l'uterus en éprouvât lui-même aucune, & cet effet du conſenſus eſt fâcheux; mais c'eſt par un effet plus favorable de ce même conſenſus que M. PETIT explique très-ingénieuſement un phénomene de la fin de la groſſeſſe; on remarque, dit-il, à cet époque que le ventre s'affaiſſe, & qu'en même tems la femme ſe ſent plus de bien être, la raiſon en eſt que l'accouchement, comme toutes les operations de la nature, ſe prépare quelque tems avant que d'être ſenſible pour nous; cette premiere & inſenſible contraction de la matrice paſſe d'abord aux muſcles du bas ventre, & s'étendant à tous les muſcles du corps, augmente leur action

& par-là même le bien être de la malade (*i*).

§. 50. Les parties génitales chez l'homme exercent auſſi leur action ſur tout le genre nerveux, on en verra des exemples dans le chapitre de l'épilepſie & dans quelques autres. AMATUS (*k*) & *Van der* WIELL (*l*) parlent de deux hommes que le déſir faiſoit éternuer, & Th. BARTHOLIN de pluſieurs autres qui éternuoient après l'avoir ſatisfait (*m*). Leur influence ſur les organes de la voix eſt extrêmement marquée; j'en ai parlé en détail dans un autre ouvrage (*n*); elle s'exerce évidemment ſur la poitrine, puiſque, comme le remarque M. REGA, on a vu ſouvent qu'en appliquant des linges trempés dans le vinaigre ſur les teſticules, on arrêtoit promptement une hémoptiſie. Le gonflement des teſticules produit celui de toutes les glandes inguinales.

(*i*) *Mémoire ſur la cauſe & le méchan. de l'accouch.* pag. 78.

(*k*) *Cent.* 4. *obſ.* 4.

(*l*) *Cent.* 2. *obſ.* 6. pag. 45.

(*m*) *Cent.* 5. *obſ.* 99.

(*n*) *Lettre ſur la mue de la voix, à la fin de l'Inoculation juſtifiée.*

ARTICLE V.

Du consensus de la peau.

§. 51. L'irritation d'une partie de la peau s'étend aisément à toute la peau, & se communique à toutes les parties dont les nerfs viennent des mêmes troncs, & même à tout le genre nerveux; c'est ainsi que le froid de pied donne une frisson général, & que l'application de l'eau froide sur quelque partie peut, en occasionnant le serrement spasmodique de la peau, produire celui des vaisseaux & arrêter les hémorrhagies (*o*); c'est à ce même principe qu'il faut rapporter en grande partie les effets des vésicatoires; mais son effet le plus marqué est sur les glande; c'est à l'action des nerfs cutanés

(*o*) Comme le consensus n'est point égal chez tous les hommes, il y en a chez lesquels cet effet peut très-bien manquer, & alors l'application de l'eau froide ne faisant que resserrer la partie sur laquelle elle se fait, au lieu de diminuer l'hémorragie elle la rend plus abondante; ainsi ce remede est très-équivoque & peut quelquefois nuire.

ſur les nerfs des glandes qu'il faut attribuer leurs gonflements ſi fréquents dans les irritations de la peau; chez les enfans qui ont la râche, toutes les glandes du col, de la nuque des oreilles ſont conſidérablement engorgées; dans quelques endroits on les appelle des abreuvoirs, parce que communément on les regarde comme le foyer du mal, le reſervoir d'où partent les humeurs qui s'écoulent par les pores cutanés, au lieu que cet engorgement eſt l'effet de l'irritation de la peau ou des autres membranes cutanées; c'eſt ainſi qu'en injectant des liqueurs âcres dans les narines on produit une morve artificielle, qui fait enfler les glandes ſublinguales tout comme la vraye morve (*p*).

J'ai vu une forte galle des mains produire des engorgemens ſous l'aiſſelle & dans les muſcles fléchiſſeurs de l'avant bras, & un furoncle ſur le tibia occaſionner un engorgement très-fort dans les glandes des aînes; c'eſt par la même raiſon que l'inoculation aux bras ou aux jambes produit

(*p*) Mem. de l'Acad. R. 1761. pag. 46.

quelquefois un léger engorgement aux glandes des aiſſelles ou des aînes, & qu'un léger chancre au gland occaſionne des bubons; on voit tous les jours en pratique d'autres faits qui dépendent de ce principe, & qui mal expliqués font commettre une multitude de fautes dans le traitement; mais ſi l'irritation de la peau peut ſe communiquer aux autres organes, il eſt vrai auſſi que l'on ſe ſert utilement de ce conſenſus pour diminuer l'irritation des autres organes en amolliſſant la peau: c'eſt ainſi, je l'ai déja dit, que les fomentations partielles & que les bains tiedes exercent une partie conſidérable des bons effets que l'on en remarque dans preſque toutes les maladies ſpaſmodiques internes.

§. 52. L'engorgement des glandes peut, par l'irritation qu'il produit dans les nerfs, occaſionner des accidens, mais qui ne ſont jamais une ulceration. M. MONRO explique, par la diſtribution de la ſeconde paire cervicale au ſternomaſtoïdien, à la parotide, aux tégumens du cou, au releveur de l'épaule, aux extenſeurs du cou & de la tête, pourquoi dans

dans l'engorgement de la parotide la nuque ſouffre juſques à l'épaule, & la tête eſt tirée ſur l'épaule du même côté (*q*); je connois un homme aſſez bien portant qui, quand il s'eſt fait raſer la tête, éprouve une ſi grande irritation dans toute la peau, qu'il craint à chaque inſtant de prendre des convulſions, & il a eu quelquefois de très-légers mouvemens convulſifs dans les bras.

§. 53. Les douleurs de la joue ou de la paupiere occaſionnent ordinairement un écoulement continu de larmes du même côté, parce que le rameau temporal ſuperficiel du maxillaire ſupérieur, après avoir fourni à la glande lachrymale, va ſe perdre dans les paupieres & dans la joue.

On a vu une très-légere playe faite à la région des tempes par un inſtrument pointu, occaſionner une peſanteur inſupportable de l'œil (*r*); j'ai parlé plus haut des accidens ſympathiques que cet organe éprouvoit par la léſion du nerf ſurorbitaire,

(*q*) *On nerves* pag. 391.
(*r*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 432.

& c'eſt ſur le même principe qu'étoit fondée l'opération que TAILOR, cet adroit oculiſte, avoit imaginé pour guérir la goute ſereine, & qui conſiſtoit à ouvrir les paupieres autant qu'il eſt poſſible avec le ſpeculum oculi, à faire des frictions très-fortes, ſur l'œil ainſi fixé, avec un inſtrument qui eut la forme d'une cueiller & dont la ſurface fut travaillée en lime; opération que M. HEISTER a vu rendre le mouvement à l'iris, & que M. MAUCHART, ſi bon juge dans ces matieres, ne croit point devoir être négligée. M. EGGER parle d'une ſurdité produite par une playe du maſſeter, mais les léſions des nerfs cutanés peuvent avoir des effets plus étendus; M. LE DRAN vit un homme qui reçut un coup d'épée au deſſus du ſourcil, la pointe entra à peine de trois lignes, parce que l'os l'arrêta, mais en même tems il ſentit un engourdiſſement général qui lui ôta les forces, de maniere qu'il tomba à la renverſe. Cet état dégénera dans les vingt-quatre heures en une paralyſie parfaite de tout le corps; il ajoute, en 1744. on a vu un homme qui avoit été aſſez

légérement écorché au viſage par une branche d'arbre qu'il tailloit, auquel il arriva à peu près la même choſe: deux heures après ce côté du viſage enfla, & la machoire inférieure devint paralytique. Le lendemain la paralyſie gagna le larinx & les muſcles voiſins, de maniere que le malade mourut au bout de quelques jours ſans pouvoir rien avaler (*s*). Un petit rameau de nerf bleſſé en ſaignant la jugulaire occaſionne ſouvent une eſpece de torticolis.

Les mamelles pleines & douloureuſes donnent fréquemment des douleurs de yeux, & j'ai vû une femme âgée qui portoit un cancer au ſein, & qui avoit le tic douloureux, être exceſſivement tourmentée de ce dernier accident quand les douleurs du ſein étoient plus fortes.

(*s*) LE DRAN conſult. pag. 83. SCHENCK rapporte déja le cas d'un homme qu'une playe faite au ſourcil avec un couteau peu pointu, jetta dans des convulſions, des tremblemens & enſuite une paralyſie preſque générale, qui dura pluſieurs mois; la langue étoit auſſi très-paralyſée: obſerv. Liv. I. *de paraliſ.* pag. 99.

Un témoin digne de foi m'a communiqué un cas de ſympathie rare & qui mérite d'être connu; un homme gouteux, après avoir beaucoup ſouffert du bras eut une tumeur dure ſituée ſur le rayon, un peu au deſſus du carpe, dès lors ſes jambes ſe trouverent ſi foibles qu'il ne put plus marcher, & il éprouvoit ſouvent de violentes convulſions dans la machoire inférieure; on emporta la tumeur; depuis ce moment les convulſions ne revinrent jamais, & il recouvra la faculté de marcher.

Des frictions graiſſeuſes ſur le nombril ont ſoulagé une ſtrangurie qui réſiſtoit à tous les autres remedes.

§. 54. Le conſenſus des extrêmités inférieures avec les inteſtins eſt bien démontré par les coliques, & ſouvent la diarrhée, que le froid de pied donne aux perſonnes délicates qui s'en reſſentent ſouvent dans l'inſtant même, ſur-tout ſi l'humidité eſt jointe au froid; elles éprouvent quelques tranchées, & la diarrhée ſurvient, à moins qu'on ne puiſſe la prévenir en réchauffant les pieds à tems; effet bien facile à expliquer dit M. CAM-

PER (*t*), puiſque la plante des pieds tire ſes nerfs de l'iſchiatique, qui communique par ſix rameaux avec l'intercoſtal dont les inteſtins tirent les leurs, & qui a des communications avec ceux de tout le corps. La Médecine a ſu ſe ſervir de ce conſenſus avec ſuccès. SAVANAROLI, pour remédier à une conſtipation opiniâtre du *Duc* de FERRARE, lui conſeilla de marcher à pied nud ſur un pavé de marbre que l'on avoit un peu arroſé d'eau fraiche, & le *Duc* n'eut pas fait cinquante pas que le remede agit (*u*); on a depuis employé ſouvent le même remede, & l'on trouve ſurtout une obſervation très-détaillée dans les mémoires d'Edinbourg.

Il ſeroit inutile de réunir un plus grand nombre de faits analogues; ceux que j'ai préſenté ſuffiſent pour tenir les yeux de tous les Médecins ouverts ſur les effets du conſenſus, qui ſont beaucoup plus fréquens que quelques Médecins n'ont paru le croire,

(*t*) Liv. 2. ch. 3.

(*u*) REGA pag. 258. rapporte ce fait, mais de BRASSAVOLI.

& qui par là même doivent être extrêmement bien connus. Je finirai cet article par quelques faits qui paroiſſent liés à cette matiere, & dont il eſt bon d'être inſtruit afin de ne pas ſe livrer à de fauſſes idées ſur la cauſe, & à de fauſſes vues dans le traitement, quand des cas analogues ſe préſenteront. VIRIDET qui me les fournit, avoit déjà bien vu qu'ils dépendoient de l'irritation des nerfs dans un lieu éloigné de celui où la douleur ſe fait ſentir (x); " ſa premiere obſervation eſt ſur une femme ſcorbutique qui avoit de l'embonpoint, laquelle ne pouvoit rien avaler ſans avoir de grandes douleurs aux flancs; la ſeconde eſt d'une jeune dame que la fievre hectique avoit réduit dans le maraſme, laquelle ſe plaignait d'une douleur aiguë dans l'aine, toutes les fois qu'elle mangeoit ou qu'elle buvoit: la troiſieme celle d'une fille de qualité qui à ſix heures du ſoir étoit attaquée d'une toux aſſez preſſante, laquelle étoit accompagnée d'une douleur à la partie ſupérieure des pieds, ſans en avoir

(x) *Des vapeurs.* pag. 129.

„ ailleurs : j'ai vu, continue-t-il, un
„ gentil-homme qui avoit beaucoup
„ d'appétit, mais qui éprouvoit une
„ douleur fort vive au côté, toutes
„ les fois que le diné étoit différé, &
„ j'ai traité une autre femme ſcorbu-
„ tique, qui avoit eu de grands fré-
„ miſſemens à l'épaule gauche, leſ-
„ quels ſe renouvelloient dès qu'elle
„ s'appuyoit ſur le talon de ce côté ".

J'ai été conſulté il y a quelques années par une Dame Allemande, qui toutes les fois qu'elle étoit réveillée, avoit des envies de vômir & ſouvent même vómiſſoit beaucoup, ce qui n'arrivoit jamais quand elle s'éveilloit naturellement. Cet accident ne tient-il pas au conſenſus de la tête & de l'eſtomac.

Après avoir préſenté ce tableau des maladies ſympathiques, on peut naturellement faire trois queſtions : comment s'exercent-elles ? A quoi peut-on les reconnoître ? Et quel traitement exigent-elles ?

§. 55. Dans les réflexions générales ſur les ſympathies, j'ai déjà établi qu'elles paroiſſoient toutes ſe faire par le cerveau ; mais il eſt impoſſible de ſavoir comment elles s'y font ; tout

ce que l'on peut ſe permettre d'hazarder là-deſſus, c'eſt que comme j'ai établi plus haut, d'après les faits & l'analogie, que dans pluſieurs ſenſations, il y avoit une réaction méchanique du ſenſorium, indépendante de l'aperçue & de la réaction de l'ame, (*y*), il eſt très-vraiſemblable que les ſymptômes ſympathiques ſont l'effet de cette réaction du ſenſorium, qui agit ſur les nerfs les plus voiſins de ceux qui lui tranſmettent l'impreſſion; ainſi quand il y a une pierre dans la véſicule biliaire, les nerfs qui la tapiſſent étant irrités, portent une impreſſion à la partie du ſenſorium qui leur ſert d'origine; elle réagit ſur les nerfs voiſins, & cette action portant ſur les nerfs qui ſe diſtribuent à l'eſtomac, y fait naitre de la douleur, de légeres convulſions qui ſont les nauſées, de très-fortes qui donnent les vômiſſemens.

Les ſympathies que le cerveau exer-

(*y*) Cette réaction du ſenſorium eſt, comme j'eſpere le développer ailleurs, une des forces qui concourent à former cette ſomme de forces, dont l'aſſemblage & l'action harmonique s'appellent la Nature.

ce different des autres, en ce que l'action du ſenſorium, n'eſt pas déterminée par l'action des autres parties, mais par la léſion immédiate de ſa propre ſubſtance ; & il faut remarquer ici que ſi le ſymptôme qui eſt la ſuite de la ſympathie eſt plus douloureux, plus grand, que celui qui réſulte de ſa cauſe, cela tient à des circonſtances tirées de la nature des parties agiſſantes & ſouffrantes, de celle des nerfs qui ſe diſtribuent dans les deux parties, de la différence dans l'impreſſion reçue par le ſenſorium & dans ſa réaction. C'eſt par des circonſtances ſemblables que l'on peut expliquer pourquoi l'effet ſympathique eſt quelquefois une douleur, ou une convulſion, ou un écoulement augmenté, d'autres fois une perte de ſentiment, une paralyſie, ou une ſuppreſſion. En conjecturant d'après ces principes, j'ai cru, dans pluſieurs cas, m'expliquer aſſez clairement ſur pluſieurs phénomenes ſympathiques, mais je me garderai bien d'entrer dans des détails auſſi hypothétiques; ceux qui adopteront les mêmes principes s'expliqueront à eux-mêmes, & plus heu-

reuſement peut-être que je ne l'ai fait, les phénomenes de cette eſpece qu'ils pourront obſerver.

§. 56. Les maladies ſympathiques n'ont pas de caracteres évidents qui leurs ſoyent propres, & les vômiſſemens produits par la pierre dans la veſſie reſſemblent à ceux que cauſe l'émétique; il eſt cependant bien important de les diſtinguer; on peut pour cela s'aider de quelques remarques qui ſerviront à les faire reconnoître; & d'abord on les obſerve plus généralement chez les perſonnes dont le genre nerveux eſt délicat que chez celles qui l'ont peu mobile.

En ſecond lieu, s'il ſurvient tout-à-coup, ſans cauſe aſſignable, quelque léſion à une partie qui avoit toujours paru en très-bon état, & ſi en même tems on connoît ou l'on découvre quelque autre vice dans une autre partie, il faut examiner ſi ce n'eſt point la léſion de cette derniere partie qui produit le premier ſymptôme. J'ai vu deux hommes qui ne s'étant preſque jamais plaint de rien & très-accoutumés aux voyages, éprouverent que les cahos de la voiture leur don-

noient des vômiſſemens; l'examen le plus attentif me perſuada, & d'autres ſymptômes le prouverent bientôt, qu'ils avoient une pierre dans les reins. On voit très-ſouvent des douleurs fixes à l'épaule qui ont réſiſté aux traitemens ordinaires, en examinant attentivement le malade, j'en ai trouvé la cauſe dans le foye, comme celle de pluſieurs extinctions de voix dans l'eſtomac; chez une femme qui avoit la poitrine très-bonne, & qui n'étoit point vaporeuſe, je jugeai aiſément que quelques accès d'aſthme convulſif dont elle s'inquiétoit, dépendoient d'une ulcération de la matrice dont elle ne s'occupoit pas, & que l'on n'enviſageoit que comme une perte blanche; dans tous ces cas, & il ſeroit inutile d'en citer un plus grand nombre, il eut été très-dangereux de ſe méprendre ſur la cauſe.

En troiſieme lieu, l'examen attentif des cauſes accidentelles qui occaſionnent le mal, peut éclairer ſur la cauſe; ainſi des ébullitions, de quelque eſpece qu'elles ſoyent, qui reviendront ſouvent après de certains alimens ou de

certaines boissons, indiqueront que la cause en est dans l'irritation de l'estomac, & non point dans l'acreté de la masse du sang; on remédiera au vice de l'estomac, & on ne l'abimera point par des bouillons adouciſſans, comme on ne l'a fait que trop souvent.

Les symptômes qui succèdent peuvent encore éclairer, c'est ainsi que si après de violens vômissemens, un malade devient constamment jaune, on peut présumer que le mal dépend d'une pierre dans la vésicule.

Enfin il y a bien peu de cas dans lesquels un examen soigneux de l'état de la santé avant l'attaque du mal, des symptômes dont elle a été accompagnée, de ceux qui l'ont suivie & des secours qui ont nui ou soulagé, ne puisse faire distinguer une maladie sympathique d'une maladie idiopathique.

§. 57. Quand une maladie paroit bien évidemment sympathique, il n'y a alors que deux choses à faire, travailler à déraciner la cause, & diminuer les accidens, s'ils sont trop violens; le moyen le plus certain pour parvenir à ce dernier but, c'est l'usa-

ge de l'opium, qui en affoibliſſant l'action des nerfs, arrête les effets qui ne dépendent que de cette action; mais comme j'ai dit plus haut, que ces mouvemens ſympathiques étoient utiles, il y a pluſieurs cas dans leſquels il faut bien ſe garder de les arrêter : d'ailleurs, lors même que l'on pourroit les arrêter ſans danger, comme lors que l'inflammation de l'uterus produit des vômiſſemens, qui ſont plus nuiſibles qu'utiles, la cauſe du mal ne permet pas toujours d'employer l'opium, & c'eſt le cas dans cet exemple; ainſi il faut alors recourir à d'autres moyens de diminuer l'action nerveuſe, & chercher autant que poſſible qu'ils ſoyent utiles contre la cauſe; c'eſt ainſi que dans les vômiſſemens occaſionnés par le calcul des reins ou de la veſſie, les bains tiedes & les boiſſons émollientes chaudes diminuent l'accident & peuvent agir ſur la cauſe.

Quelquefois le même remede emporte l'accident ſympathique & la cauſe; comme quand une priſe d'ypecacuana fait ceſſer des vertiges & emporte la bile putride qui les occaſionnoit.

Mais lors que l'on ne peut pas ſoulager par les calmans, il faut quelquefois recourir aux contr'irritans, parce que de tout tems l'on a vu qu'une irritation placée dans quelque partie, faiſoit ceſſer une irritation moindre ailleurs.

§. 58. Ces eſpeces d'antipathies pour certaines odeurs, certaines boiſſons, certains alimens, certains animaux dont on a des exemples frappans, tiennent toutes à l'action du genre nerveux, qui eſt ſingulierement léſée ou par ces corps ou par leurs exhalaiſons : un de mes amis, très-habile Médecin, ne peut pas ſoutenir la plus petite quantité de ſucre dans le caffé à l'eau, ſa langue ne l'apperçoit point, mais ſon eſtomac ſe ſoulève, & il vômit tout ce qu'il renferme. J'ai vu un gentil homme Piémontais chez qui les truffes, qu'il aime beaucoup, produiſent conſtamment le même effet, & M. KAAU a donné l'hiſtoire bien détaillée & bien fidelle d'un de ſes amis qui, s'il ſe trouvoit dans le même appartement qu'un chat dont il n'avoit aucune idée, éprouvoit un mal-aiſe, une angoiſſe, une ſueur qui lui étoient inſupportables & l'aſſuroient

qu'il y avoit un chat; il dit, dans le même endroit, avoir connu un homme à qui l'odeur du fromage donnoit conſtamment une hémorhagie des narines (z); & c'eſt ici qu'il faut auſſi avec raiſon rapporter ce même principe d'animoſité qu'il y a entre certains animaux, qui fait que le chien pourſuit le lievre & quelques autres animaux, le chat la ſouris, principe qui paroit très-différent de celui par lequel les animaux de proye pourſuivent ceux qui peuvent leur ſervir de pâture.

§. 59. J'ai parlé dans un chapitre précédent, d'un homme qui éprouvoit une antipathie marquée contre un autre; j'en avois déjà cité un autre exemple dans l'eſſay *ſur la ſanté des gens du monde*, ils ne ſont pas rares, & l'on voit auſſi de vraies ſympathies entre des perſonnes qui, au premier moment, ſe plaiſent reciproquement, & ſentent qu'elles ſont faites l'une pour l'autre; ce ſont là des ſympathies & des antipathies morales, mais qui dépendent cependant des nerfs; c'eſt l'impreſſion d'un être qui

(z) *Impet. faciens.* §. 408. pag. 358.

plait ou qui déplait ſingulierement ; & plaire ou déplaire, c'eſt faire paſſer à notre ame des ſenſations qui lui ſont agréables ou déſagréables, qui lui perſuadent que l'objet a des qualités qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas. Mais comment ſe fait cette impreſſion ? eſt-ce par ces exhalaiſons inviſibles auxquelles, dans un ouvrage ingénieux, mais purement plaiſant, on a voulu attribuer l'amour & toutes les paſſions ?

Il ne ſeroit peut-être pas abſolument impoſſible qu'il y eut quelque dégré de réalité dans cette idée ; pourquoi ſi cette cauſe agit ſi évidemment ſur les animaux, ne pourroit-elle pas agir ſur nous ? cependant il paroit que la plus vraie cauſe de cette détermination prompte, pour ou contre quelqu'un, eſt dans la phyſionomie que j'appellerois volontiers l'expreſſion ou la voix du viſage, dont les différentes parties contractent une forme différente, ſuivant les différentes idées qui occupent l'ame, ou les différentes paſſions qui l'agitent ; il en reſulte néceſſairement un enſemble différent, ſuivant le genre d'idées ou le caractere des paſſions ; cet enſemble

décele par là-même, la façon de penſer & de ſentir des différens individus, & cet enſemble plait & déplait à la premiere aperçue & ſans aucune analyſe; comme un tableau très-chargé ou une muſique très-compoſée, plaiſent ou déplaiſent au premier moment avant qu'on ait examiné aucune des figures, ou cherché à demêler le rapport de quelqu'une des parties; ſans même qu'on ſoit le moins du monde connoiſſeur en peinture ou en muſique.

On voit que je place la phyſionomie dans les parties mobiles du viſage, & quand on a obſervé attentivement les changemens de phyſionomie que la plus légere varieté dans les idées produit chez les perſonnes qui ont une façon de penſer & de ſentir forte & vive, quand on obſerve que les perſonnes qui penſent lentement & ſentent froidement en ont très-peu (*a*), quand on ſe rappelle que chaque paſſion a ſon viſage, qui ne reſſemble

(*a*) Il ne faut pas confondre la phyſionomie avec les mines, il y a beaucoup de ſots qui en font continuellement.

point à celui d'une autre paſſion, quand on réflechit que ſi la phyſionomie a dû être l'interprête des idées & des ſentimens, il falloit pour cela qu'elle put ſuivre leurs mouvemens, on jugera ſans doute qu'elle a dû dépendre des parties mobiles; & comme il eſt impoſſible que des muſcles répétent ſouvent le même mouvement, ſans que leur conformation & celle des parties voiſines change à un certain point, ce ſont ces changemens qui impriment au viſage ces caracteres qui déſignent que telle ou telle paſſion eſt la paſſion dominante, ce caractère qui fit deviner que Socrate étoit colere. Cependant un homme infiniment reſpectable par ſon génie, ſes connoiſſances, ſon caractere & ſes intentions, un homme dont la phyſionomie, quoiqu'elle varie beaucoup, dit toujours aimez-moi ſans crainte, a placé la phyſionomie dans les parties ſolides, & croit qu'elles ſeules peuvent donner les caracteres particuliers & nationaux; je crains de me tromper en penſant autrement que M. LAVATER ſur une matiere dont il s'eſt autant occupé, & j'ai un vrai regret à ne pouvoir pas lire ſon ouvra-

ge, mais j'avoue qu'en admettant avec lui qu'il y a des coupes osseuses, des physionomies de squelette, si l'on veut me passer cette expression, qui appartiennent à de certains caracteres plus qu'à d'autres, & sur-tout en accordant que peut-être chaque nation a la sienne, & que par là-même on pourroit en déduire certains caracteres nationaux & peut-être quelques caracteres particuliers bien marqués, je continue à penser que c'est dans la physionomie mobile, dans cette physionomie, qui variant avec l'idée & le sentiment, doit prendre l'empreinte de l'idée & du sentiment dominant dont elle est l'expression, qu'il faut placer la physionomie des individus; & il n'y a personne qui n'ait pu faire une observation bien démonstrative, c'est que si l'on trouve une différence assez frappante dans la charpente des différentes nations, pour faire distinguer la nation au premier coup d'œil, on trouve cependant des physionomies absolument semblables, quoiqu'avec des traits & des visages différens; & s'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent parfaitement dans la mê-

me nation, il y a dans les nations différentes des physionomies exactement semblables, c'est-à-dire des physionomies, qui, si on les lisoit, diroient précisément la même chose (*b*); mais je le répéte, il ne faut pas croire que l'on parvienne jamais à avoir l'art de cette lecture au point de lire couramment & sans se méprendre; si la Providence a permis que nous vissions les cœurs, ce n'est qu'à travers un voile plus ou moins épais sur les uns que sur les autres, & qui s'amincit à mesure que l'œil de l'observateur est meilleur & plus exercé; mais elle n'a pas voulu nous en donner la clé, & elle s'en est reservée les secrets.

Avant que de finir ce chapitre, je dois placer ici la table des principa-

(*b*) M. LAVATER est occupé d'une traduction françoise de son ouvrage, que l'on doit attendre avec une vraie impatience; quand cet ouvrage, & celui de M. CAMPER, l'un des plus grands observateurs, des plus habiles naturalistes & des plus célebres Médecins de nos jours, sur les formes différentes des têtes auront paru, on aura un magazin de nouvelles connoissances sur l'homme, qui contribueront beaucoup à en perfectionner l'histoire.

les anaſtomoſes nerveuſes, & des ſympathies que l'on peut leur attribuer, que j'ai annoncée en le commençant, & qui rappellant d'un coup d'œil aux Médecins praticiens, les principales diſtributions nerveuſes, pourra leur être agréable & quelquefois utile.

Table des principales anaſtomoſes, avec l'indication de quelques-unes des ſympathies qu'on leur a attribué, tirée de la deſcription des nerfs dans la premiere partie de cet ouvrage, depuis le §. 30 juſques au 123.

1. §. 30. (*) L'anaſtomoſe d'un rameau de la cinquieme paire avec la troiſieme, dans le ganglion lenticulaire, ſert à expliquer pluſieurs phénomenes, & M. MONRO dit qu'il a ſouvent vu dans les convulſions les paupieres extrêmement ouvertes, la cornée tournée en haut & fort ſaillante, & le globe de l'œil déprimé dans l'orbite; ſymptômes, dit-il, qui font connoître l'action de ce nerf ſur tous

(*) Ces § numerotés 30, &c. ſont les paragraphes du premier volume, dans leſquels les anaſtomoſes que j'indique ici ſont décrites.

ces muſcles. Le gonflement de ce rameau de la carotide, près de laquelle ces nerfs paſſent peut, en les comprimant, lors qu'elle eſt gonflée dans l'yvreſſe, dit le même anatomiſte, occaſionner cette peſanteur des paupieres & des yeux qu'on éprouve dans cet état (*c*).

2. §. 31. La quatrieme paire, ou paire pathétique, a auſſi une communication avec la cinquieme paire.

3. La cinquieme paire a un grand nombre de communications, outre celles qui viennent d'être indiquées, avec la troiſieme & la quatrieme. §. 32. La premiere eſt celle qu'il y a entre le rameau ſourcilier & le nerf dur.

4. §. 33. Le rameau naſal fournit le rameau qui va au ganglion lenticulaire, & il faut remarquer cette origine, parce qu'on s'en ſert pour expliquer l'union entre le nez & l'œil. La diſtribution du rameau lachrymal §. 34. rend auſſi raiſon de pluſieurs phénomenes qui ſe rencontrent tous les jours.

5. M. WINSLOW décrit un pe-

(*c*) *Anatomia nervorum.* pag. 99.

tit filet du maxillaire ſupérieur qui va percer l'os de la pomette, & communique avec un rameau voiſin de la portion dure de la ſeptieme paire (*d*); il remarque auſſi qu'il envoye des filets ſe perdre au deſſous de l'œil, & comme cette partie éprouve d'une façon marquée tous les changemens qui arrivent dans le genre nerveux, il eſt utile de ſavoir d'où elle tire ſes nerfs.

6. §. 36. Le rameau ſous-orbitaire communique par un plexus aſſez conſiderable avec le nerf dur. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le rameau palatin, envoye pluſieurs filets aux pharinx, ce qui ſert peut-être à expliquer ce que j'ai vu deux fois, que dans des playes du viſage, par des armes à feu chargées de dragées, le malade ne pouvoit pas avaler, quoiqu'il n'y eut point de ſpaſme dans la machoire, & ſans que le pharinx même, ou la baſe de la langue euſſent été bleſſés.

7. §. 38. Une autre communication bien importante de la cinquie-

(*d*) *Traité des nerfs.* §. 45.

me paire, c'eſt celle de cette branche du troiſieme rameau du maxillaire ſupérieur, qui va s'unir à un rameau de la ſixieme paire, pour former le nerf intercoſtal. Un autre filet du même rameau va, par l'aqueduc de Fallope, s'unir au nerf dur.

8. §. 39. 40. 41. 42. On trouve dans ces §, qui renferment l'hiſtoire du maxillaire inférieur, une union du rameau *lingual* avec la neuvieme paire & avec un rameau de la ſeptieme, celle de l'auriculaire avec un rameau du dur & un rameau de la ſeconde paire cervicale, en arriere du condile de la mâchoire, & celle du mentonier avec quelques rameaux du dur. Il eſt auſſi utile de rappeller que le rameau buccinateur forme, avec un petit rameau du nerf dur, un réſeau nerveux autour de la veine, quelquefois même de l'artere faciale.

9. §. 47. Le nerf dur communique avec les rameaux de l'intercoſtal qui accompagnent l'artere des tempes, & les autres rameaux de la carotide interne, & avec les rameaux

larin-

laringiens & gloſſopharingiens de la paire vague.

10. §. 48. Ce même nerf dur a, par ſon rameau auriculaire, une communication avec le rameau du même nom de la troiſieme paire cervicale.

11. §. 52. La huitieme paire a une communication avec l'acceſſoire, & une autre §. 54. avec la neuvieme.

12. §. 54. Celle-ci communique avec la premiere, la ſeconde, quelquefois la troiſieme & même la quatrieme cervicale, & elle fournit des filets pour le nerf phrénique.

13. §. 61. L'acceſſoire donne un petit filet au gloſſopharingien qui eſt un rameau de la huitieme paire.

14. §. 63. De la premiere paire cervicale il va des rameaux à l'acceſſoire, à la ſeconde paire, à la neuvieme, à l'intercoſtale & à la paire vague.

15. §. 65. Indépendamment des filets ordinaires pour le ganglion de l'intercoſtal, & pour les communications avec la paire ſupérieure & inférieure, la troiſieme paire communique avec l'intercoſtal, la ſeptieme, la huitieme & la neuvieme paire; elle fournit

à une grande partie des tégumens voiſins, à la partie chevelue de la tête & aux glandes ; & c'eſt vraiſemblablement à ces unions qu'il faut rapporter l'engorgement des glandes dans les ulcérations de la tête.

16. La quatrieme paire, §. 66. a des communications avec l'acceſſoire, l'intercoſtal, la neuvieme paire ; elle fournit conſtamment une racine au nerf phrénique, & elle envoye un petit rameau à l'articulation de l'épaule, qui eſt irrité quand le nerf phrénique ſouffre, ce qui explique pourquoi dans les maladies du foye, dans celles de la rate, dans quelques abcès du poumon qui irritent le diaphragme, on ſouffre à l'articulation de l'épaule ; j'ai déja dit que cette douleur ſert beaucoup à faire diſtinguer les coliques qui ont leur ſiege dans les organes de la bile, de toutes les autres.

17. §. 71. 77. Le nerf muſculo cutané eſt celui qui paſſe ſous la veine médiane ; mais il ne fait que la traverſer, au lieu que le médian qui accompagne l'artere brachiale en eſt très-difficilement détaché ; j'ai été conſulté pour un ſpaſme de la machoire

ſurvenu après une opération de l'anevriſme, qui d'après l'expoſé de l'opération me parut dépendre de ce que l'on n'avoit pas fait cette ſéparation.

Des anaſtomoſes qu'il y a entre le muſculo cutané, le médian, le cubital, & le cutané interne, il réſulte de très-grands accidens dans les maux de doigt, & il faut faire attention que le muſculo cutané envoye deux rameaux, un pour le grand & un pour le petit pectoral. Sur quoi M. CAMPER remarque que tous les muſcles qui concourrent à la même action tirent leurs nerfs de la même origine; & il explique pourquoi dans les violentes coliques de Poitou les muſcles du pouce ſouffrent plus que les autres; c'eſt parce que le nerf radial a plus de liaiſon avec l'intercoſtal que les autres nerfs brachiaux (*e*).

18. §. 78. De la diſtribution du nerf dorſal, le même Médecin, que l'on ne peut trop citer ſur toutes les les matieres dont il s'eſt occupé, tire l'explication de ces phénomenes qui

(*e*) *Demonst. anat. pathol.* Liv. I. ch. 2. §. 9.

s'offrent tous les jours; pourquoi dans les maux de sein les glandes axillaires & pectorales se durcissent & se gonflent; pourquoi le durcissement gagne le bras; pourquoi quand les mammelons sont ulcerés, tout le côté, l'épaule, le bras souffrent de vives douleurs dès que l'enfant commence à teter.

19. §. 81. La distribution des paires dorsales aux muscles du dos, & leur communication avec l'intercostal expliquent comment les irritations des parties internes, & sur-tout de l'estomac & des intestins, peuvent produire le tétanos.

20. §. 83. La premiere paire lombaire a une double anastomose avec le grand sympathique.

21 §. 84. La distribution de l'inguinal qui fournit à l'aine, au cremaster, à l'urethre, explique (*f*) le consensus, entre l'urethre & les testicules, & ce symptôme observé par SYDENHAM dans les gonorrhées, qu'il appelle la rotation des testicules; elle explique encore comment dans le farcocele cancereux, le virus se commu-

(*f*) CAMPER Liv. 2. ch. 3.

nique aux glandes iliaques, & peut-être pourquoi l'amputation des teſticules devient quelquefois mortelle. La diſtribution du nerf honteux explique cette démangeaiſon que la pierre dans les reins occaſionne au bout du gland, & la douleur que l'on éprouve ſouvent dans la même partie après l'opération de la taille.

22. §. 88. On déduit de la compreſſion de l'obturateur par le fœtus, l'engourdiſſement, ou quelquefois les douleurs aux cuiſſes, dont quelques femmes ſe plaignent ſur la fin de leur groſſeſſe.

23. §. 96. 105. Il eſt très-important de ſe repréſenter la compoſition & la diſtribution des ganglions, des plexus & des anaſtomoſes de l'intercoſtal; j'en rappellerai ici les principaux objets, & j'indiquerai les principaux effets que MM. MONRO, CAMPER, COOPMANS leur attribuent.

Le ganglion cervical ſupérieur communique avec les quatre premieres paires cervicales, la huitieme & la neuvieme cérébrales, il fournit au larinx & au pharinx; il s'anaſtomoſe avec le recurrent & avec le maxillaire in-

férieur, il fournit le premier cardiaque, qui par là-même communique avec toutes les paires qui forment le ganglion.

Le ganglion moyen fournit auſſi aux nerfs cardiaques, aux arteres vertebrales, thyroïdes, ſouclavieres.

Le ganglion inférieur tire ſouvent des nerfs des brachiaux.

Il eſt important d'avoir préſente la formation & la diſtribution du ganglion ſemilunaire; & les Médecins, appellés à voir ſi ſouvent des coliques occaſionnées par les calculs biliaires, ſe rendront raiſon des principaux phénomenes qu'elles occaſionnent, de ce mal-aiſe continuel au creux de l'eſtomac, d'où les malades voudroient qu'on leur enlevât ce qui les gêne, de cette chaleur dans le même endroit qui les incommode ſi ſouvent, de cette peſanteur d'abord après le repas, de ces légers maux de cœur qui les fatiguent, on ſe rendra raiſon, dis-je, de tous ces phenomenes, en faiſant attention que le plexus cœliaque quifournit à l'eſtomac même & aux parties voiſines, contribue à la formation du plexus hepatique qui fournit à la vé-

ſicule, au canal choledoque, au duodenum, & dont la communication avec le phrenique explique peut-être pourquoi ces mêmes malades ſe ſentent ſi ſouvent une gêne dans la reſpiration qui les ſaiſit tout-à-coup & les quitte de même. J'ai vu un malade, dont j'ai déja parlé, tourmenté pendant près d'un an par des accès de douleurs atroces, de convulſions violentes, de vomiſſemens, d'oppreſſions, qui ſe ſuccédoient quelquefois avec une rapidité étonnante, qui d'autres fois duroient très-longtems, & que je ne pus attribuer à aucune autre cauſe qu'à des pierres dans la véſicule, où j'en trouvai en effet quatre groſſes comme des muſcades, mais d'une dureté & d'une peſanteur que je n'ai vues que dans ce ſeul cas. C'eſt le ſpaſme occaſionné par les rameaux du plexus hépatique qui occaſionne ces jauniſſes qui ſurviennent après un chagrin, une frayeur, une violente colique calculeuſe.

La formation du plexus cœliaque, compoſé de rameaux de l'intercoſtal & de la paire vague, ſert aux anatomiſtes à expliquer comment les affections de l'eſtomac, des inteſtins, des

viceres abdominaux ont une influence ſi marquée ſur ceux de la poitrine & ſur toutes les parties qui tirent leurs nerfs de la huitieme paire.

24. Le nerf recurrent §. 113. fournit des rameaux pour le plexus cardiaque, pour l'œſophage & pour les bronches, auxquelles il donne leur ſenſibilité; ce qui explique peut-être pourquoi la perte de la voix indique quelquefois les commencemens d'une affection de poitrine.

25. L'origine du plexus ſpermatique qui naît du renal, §. 107. ſert à expliquer pourquoi les maladies des teſticules occaſionnent ſi ſouvent des maux de reins; & les anaſtomoſes entre le plexus-renal & le plexus ſtomachique expliquent pourquoi l'eſtomac ſouffre ſi ſouvent dans les maladies des reins, & pourquoi les coliques nephrétiques occaſionnent preſque toujours des vômiſſemens.

26. De l'union du phrénique §. 121. avec la quatrieme paire cervicale, & avec le premier nerf brachial qui fournit le ſcapulaire, M. CAMPER tire l'explication des douleurs d'omoplate ſi fréquentes dans certains abcès du

poulmon ; & de ſon union avec la paire vague & l'intercoſtale, il déduit le hoquet qui arrive ſouvent quand l'eſtomac eſt en mauvais état.

CHAPITRE XI.

Des métaſtaſes nerveuſes, de la coction, & des criſes, dans les maux de nerfs.

§. 60. JE ne dois point expoſer ici toute la doctrine des criſes & des métaſtaſes, mais il eſt néceſſaire d'en dire aſſez pour faire ſaiſir le rapport qu'il y a entre la marche des maux de nerfs, & celle des autres maladies, & pour prouver que l'on retrouve par tout les mêmes loix générales.

Les maladies qui ne dépendent que de la trop grande tenſion, ou du trop grand relâchement des fibres, ſont rares ; dans la plupart il y a un vice dans les liquides, une matiere maladive qu'il faut évacuer pour operer le rétabliſſement ; mais l'art n'a point imaginé les évacuations, il a vu celles

qu'opéroit la Nature, & il l'a imitée dans ſa marche, afin de l'aider quand elle ne ſe ſuffit pas à elle-même.

S'il y a trop de ſang, la Nature produit une hémorragie; s'il y a des matieres irritantes dans l'eſtomac, elle fait vômir; ſi elles ſont dans les inteſtins elle donne la diarrhée; l'art ſaigne, donne un émétique & purge. Mais dans tous les cas, il n'eſt pas auſſi facile d'évacuer la matiere; elle n'eſt pas toujours prête à ſortir, & on doit la préparer, ſouvent même il faut qu'elle ſubiſſe de grands changemens. La nature opere tous ces changemens, & ces changemens s'appellent la coction; auſſi longtems que la matiere n'eſt pas prête à être évacuée, & qu'elle conſerve ſes premiers caracteres, on l'appelle crue; quand elle a perdu ſes premiers caracteres, & qu'elle eſt prête à être évacuée, on l'appelle cuite.

Les évacuations ſont utiles dans les maladies, quand la matiere de la maladie eſt cuite, & quand c'eſt cette matiere que l'on évacue. Si elle eſt mobile dès les commencemens on peut évacuer d'abord, ſinon il faut attendre la coction; ſi l'on n'évacue

pas la matiere qui cauſe la maladie, on nuit ordinairement plus que l'on ne fait de bien; ainſi ſi l'on tire du ſang dans les maladies ſimplement bilieuſes, ou ſi l'on évacue des féroſités dans les maladies inflammatoires, on fait un mal réel. Si les évacuations ſont du genre dont elles devroient être, mais ne ſe font pas par les organes convenables, elles ſont beaucoup moins utiles qu'elles ne le ſeroient ſans cela; ce ſont ces évacuations que l'on appelle ſuccédanées. Dans toutes ces circonſtances, c'eſt en obſervant la Nature que les Médecins ſe ſont inſtruits, & cette marche de la Nature a été obſervée dès les premiers tems & principalement ſur les maladies aiguës; on les a bien moins obſervées ſur les maladies chroniques, où pluſieurs Médecins n'ont même jamais ſoubçonné qu'elles exiſtaſſent, & il y a quelques raiſons qui rendoient cette obſervation plus difficile. La premiere c'eſt que les mouvemens étant moins forts dans les maladies chroniques, leurs différences ſont moins marquées; la ſeconde, qui eſt une ſuite de la premiere, c'eſt que ſouvent on n'en

obſerve point le commencement ; la troiſieme, c'eſt qu'on les obſerve beaucoup moins réguliérement, on n'en a pas l'enſemble ſous les yeux comme dans les maladies aiguës ; la quatrieme c'eſt que leur marche étant quelquefois ralentie, au point de la croire ceſſée, on ſuppoſe pluſieurs maladies là où il n'y en a qu'une ; la cinquieme, c'eſt que ſouvent les tems de la maladie ſe développent mal, ſoit à cauſe du dérangement que peuvent produire un grand nombre de circonſtances auxquelles reſte expoſé le malade qui n'eſt point confiné dans ſa chambre & dans ſon lit, ſouſtrait, autant qu'il eſt poſſible, à toutes les circonſtances étrangeres à ſon état ; la ſixieme c'eſt l'uſage des remedes mal placés, qui troublent ſans ceſſe la marche de la Nature, & la rendent toujours plus obſcure ; mais elle n'en eſt pas moins réelle, j'eſpere de la développer & de la démontrer dans un autre ouvrage, & j'invite tous les Médecins à y faire attention & à s'en occuper, parce que je ſuis perſuadé qu'il y auroit beaucoup moins de maladies chroniques incurables, ſi l'on

étoit perſuadé qu'elles ont, tout comme les maladies aiguës, leur crudité, leur coction, leurs criſes, en un mot leur marche réguliere; mais plus lente, moins ſenſible, moins forte, plus expoſée par là-même à être troublée.

L'accès d'une fievre tierce, ou quarte, que l'on peut regarder comme la plus courte des maladies aiguës, préſente l'exemple le plus fréquent des trois tems de toutes les maladies régulieres & non mortelles, crudité, coction, évacuation; dans les fievres véritablement inflammatoires ces trois tems ſont auſſi très marqués; ils le ſont encore dans toutes les maladies exanthématiques aiguës, & dans toutes les maladies aigues en général, mais d'autant moins qu'elles ſont plus longues & plus dérangées par les remedes.

§. 61. Dans toutes les maladies, l'évacuation amenée par la Nature pour le ſoulagement de la maladie, s'appelle criſe, & l'on donne auſſi ſouvent ce nom aux efforts qui précédent cette évacuation, qui ſont quelquefois très-violens & dont le ſuccès décide du ſort du malade. La criſe, dans toutes les maladies tant aiguës que chro-

niques doit donc 1°. ne ſe faire qu'après la coction; 2°. emporter les matieres maladives, 3°. ſe faire par les organes les plus convenables; 4°. être complette & laiſſer le malade entierement guéri. Ce ſont les premiers Médecins qui ont le mieux obſervé tout ce qui a rapport aux criſes.

Si la matiere qui occaſionne une maladie ſe tranſporte d'une partie à une autre, on appelle ce tranſport *métaſtaſe*; ſi elle ſe fait au commencement, pendant que la matiere eſt encore crue, on a une maladie au lieu d'une autre, comme cela arrive quand l'inflammation, après avoir attaqué la gorge, quitte cette partie & va enflammer le poumon; ſi elle ſe fait quand la premiere maladie a fini ſon cours, quand la matiere cuite, au lieu de s'évacuer, va ſe dépoſer ſur une autre partie, c'eſt une maladie qui ſuccède à une autre, comme quand un abcès à la gorge va produire un vomique dans le poumon; c'eſt encore aux anciens que nous devons tout ce que nous ſavons de mieux ſur les métaſtaſes, comme ſur la coction

& les criſes dans les maladies aiguës.

Les metaſtaſes ont lieu, quand la reſorption de la matiere ſe fait, & que quelques circonſtances, telles que la foibleſſe du malade, des obſtructions ou du ſpaſme dans les couloirs par leſquels elle devroit ſe faire, ou dans les vaiſſeaux excrétoires par leſquels elle devroit paſſer, quelque paſſion, en empêchent l'évacuation; ou quand quelqu'autre circonſtance en détermine le dépôt ſur quelqu'organe; elles ſont d'autant plus fâcheuſes qu'elles ſe font ſur une partie plus importante, & naturellement elles ſe font toujours ſur la partie la plus foible.

Il y a des parties qui ſont plus foibles de naiſſance, il y en a qui le ſont par une diſpoſition acquiſe; la peau l'eſt parce que l'Auteur de la Nature l'a ainſi voulu, afin qu'elle fut toujours diſpoſée à recevoir les matieres nuiſibles au corps, auſſi elle eſt la partie ſur laquelle il ſe fait le plus de dépôts; & cette vérité a été vue & développée par GALIEN, avec une netteté, une préciſion & une force qui rendent ce paſſage de ſes ouvrages

très-intéreſſant (*g*). Si la métaſtaſe ſe fait d'une partie peu importante ſur une plus importante, comme j'ai vu un abcès ſe porter du bras au cerveau, elle eſt très-fâcheuſe; ſi elle ſe fait d'une partie importante ſur une qui l'eſt moins, elle eſt utile; quand elle ſe fait ſur la peau on la regarde comme une eſpece de criſe.

§. 62. Les métaſtaſes ont lieu dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës; & tout ce que j'ai dit de la crudité, de la coction, des criſes, & des métaſtaſes, eſt vrai des maux de nerfs comme des maladies aiguës & des maladies chroniques; & quoique l'on n'y ait preſque fait aucune attention, il ſuffit de remarquer pour s'en convaincre, que les fievres d'accès ne ſont qu'une maladie de nerfs, occaſionnée peut-être par un miaſme particulier, & que c'eſt les fievres d'accès qui fourniſſent l'hiſtoire la plus marquée des tems des maladies, des criſes, & des metaſtaſes.

On trouvera dans la ſuite de cet

(*g*) *Liber de morborum cauſis.* Chap. 6. Chart. tom. 7. pag. 24.

ouvrage, dans l'hiſtoire particuliere des maladies, pluſieurs exemples de maux de nerfs guéris par des criſes; & des traitemens dirigés d'après la marche naturelle des maladies; & je ne me propoſe point d'entrer ici dans de grands détails ſur la coction & les criſes dans les maladies chroniques, ils ſeront mieux placés dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé; je me bornerai à quelques remarques générales, qui mettront les Médecins ſur la voye des obſervations; mais j'entrerai dans de plus grands détails ſur les metaſtaſes nerveuſes.

§. 63. Le mot coction eſt un de ceux qui ſont devenus une ſource d'erreurs pour quelques perſonnes, qui ont borné l'idée de coction au changement d'une matiere ténace, viſqueuſe, dure, en une matiere fluide, mobile, coulante; ce mot a une acception bien plus générale, ſur-tout dans les maux de nerfs, dans leſquels j'appelle crudité la réunion de toutes les conditions qui s'oppoſent à la ceſſation de la cauſe, & comme ces conditions peuvent être la trop grande ténuité

& la trop grande acreté des humeurs, autant que leur épaiſſiſſement, la trop grande plénitude des vaiſſeaux, un foyer de putridité dans quelques parties, l'obſtruction de quelques vaiſſeaux, la ſéchereſſe de la peau qui met obſtacle aux criſes, &c. on voit que la coction ſuppoſe le changement de toutes ces conditions, que les criſes ne peuvent ſe faire que quand ce changement eſt operé, & que par là-même toutes les évacuations, excepté la ſaignée, ſi elles ſont néceſſaires, ne peuvent s'employer, & les ſpécifiques ſe placer qu'après cette coction. Dans un grand nombre de paralyſies, les purgatifs, les ſudorifiques, les véſicatoires ſont néceſſaires, & gueriſſent entierement; mais ſi l'on précipite ces remedes, ſi l'on purge avant que d'avoir délayé & briſé la viſcoſité des humeurs, ſi l'on repurge trop vite, ſi l'on donne des ſudorifiques pendant qu'il reſte des embarras dans les premieres voyes, ou des obſtructions dans les viſceres, avant que les vaiſſeaux ſoyent aſſez déſemplis par la ſaignée, ou par la diette, pendant que la peau eſt encore dure, ſéche, ſale, obſtruée, ſi l'on applique les véſica-

toires dans les mêmes circonſtances, on occaſionne immanquablement des accidens affreux, on s'ôte toute reſſource, on rend le mal incurable pour avoir voulu faire dans ſix ſemaines, ce qu'il auroit fallu faire dans ſix mois ou un an. Dans les convulſions, dans l'épilepſie, ſi l'on veut appliquer la valeriane, cet admirable remede, qui paroit le vrai ſpécifique des faux mouvemens du cerveau, avant que d'avoir déſempli les vaiſſeaux, avant que d'avoir ôté toute tenſion dans les ſolides, avant que d'avoir débaraſſé les premieres voyes, avant que d'avoir rendu le ſang doux & coulant, avant que d'avoir rendu toutes les ſécrétions aiſées, avant que d'avoir ſurtout bien établi l'inſenſible tranſpiration, elle fera plus de mal que de bien; la même choſe a lieu dans toutes les maladies ſpaſmodiques; & quiconque voudra y faire attention, verra conſtamment, qu'auſſi longtems que les maladies de nerfs reſtent dans un état de crudité, les meilleurs ſpecifiques peuvent faire le plus grand mal; cette obſervation bien ſaiſie & appliquée aux différentes maladies ſera, j'eſpere, de la plus grande utilité, & elle ſer-

vira à faire comprendre tous les riſques que l'on court en prenant les ſpécifiques les plus vantés, ſans les préparations convenables, & à prouver combien ſont dangereux ceux qui les débitent ſans aucune connoiſſance, ſans aucune attention à la cauſe, au tems, à l'état de la maladie, & ſans aucune autre vue que celle du lucre qu'ils en retirent.

§. 64. On comprend par ce que j'ai dit des cauſes de crudité, que quelquefois la coction ſe fait par les incraſſants quand il faut envelopper une matiere trop acre, qui par l'irritation qu'elle produit, jette tous les organes & tous les couloirs dans le ſpaſme, & ſe ferme par là-même toute iſſue; que d'autres fois elle ſe fait par les inciſifs & les ſtimulans. En marquant plus haut ce que l'on devoit faire avant que de donner la valériane, j'ai donné les moyens de juger ſi la coction eſt faite, puiſqu'on ſera ſûr qu'elle l'eſt quand on trouvera toutes ces conditions réunies; l'égalité, la lenteur, & la molleſſe du poulx en ſont les indices les plus certains. Si l'on fait attention que même dans les maladies aiguës, le plus grand obſtacle aux éva-

cuations ſollicitées trop tôt, c'eſt le ſpaſme que les matieres crues produiſent par-tout, on jugera aiſément combien dans les maladies nerveuſes, où le ſpaſme eſt ſi facile, il eſt plus important encore de ne pas négliger la coction. Mais je paſſe actuellement aux metaſtaſes nerveuſes, déjà bien connues des Anciens, qu'HIPPOCRATES a appellé *abcès ſur les nerfs*, & qu'il a indiqué poſitivement dans pluſieurs endroits; l'aveuglement, dit-il, la douleur des anches, la douleur des teſticules, le gonflement des mammelles guériſſent l'épilepſie (*h*); une toux ſeche ſe guérit par la paralyſie de la main droite & de la jambe gauche (*i*).

(*h*) Epid. 2. Sect. 5. FOES. pag. 1046.

(*i*) Ep. Sect. 2. FOESIUS 1012. On peut trouver preſque tous les autres paſſages d'HIPPOCRATES relatifs à cette matiere, tirés des *coac.* des *prorrh.* *des aphor.* des *epidem.* &c. dans RODERIC A CASTRO *Quod ex quibus* lib. 2. chap. 6. *ex arteriis & venis ad nervos & ex nervis ad arterias & venas affectus transferri.* Chap. 8. *a corpore ad animam & ab anima ad corpus fit metaſtaſis*; dans GIANELLA, & dans la diſſertation de M. BRENDEL *de abceſſibus cum materia & ad nervos.*

On a oppoſé ces *abcès ſur les nerfs* aux abcès avec matiere, mais cette diviſion préſente une idée peu juſte; en perſuadant que les metaſtaſes dans le genre nerveux ſont ſans matiere, ce qui n'eſt point exact. Il eſt bien vrai que comme il y a des maladies ſpaſmodiques qui ne dépendent que d'un faux mouvement ſpontané dans le cerveau, ſi ce ſpaſme abandonne les origines de quelques nerfs pour ſe porter ſur d'autres, la maladie ceſſe dans une partie & ſe fait ſentir dans une autre, & l'on peut mettre ce changement dans la claſſe des métaſtaſes, quoiqu'à la rigueur ce n'en ſoit pas une, & ce ſeroit alors abcès ſans matiere; mais les vrayes métaſtaſes, dans les maux de nerfs, comme dans les autres, ſuppoſent de la matiere, un abcès, en donnant ce nom, dans ſon ſens le plus général chez les anciens, à tout dépôt de matiere qui forme une cauſe de maladie. Dans les maux de nerfs, il eſt aſſez peu conſidérable pour être imperceptible, ou au moins pour n'être apperçu qu'avec des recherches très-ſoigneuſes; ſouvent même cette matiere peut être

démontrée à la raiſon & imperceptible aux ſens. Une obſervation que tous les Médecins peuvent avoir occaſion de faire, & à laquelle M. CAMPER eſt le ſeul qui paroiſſe avoir fait attention, c'eſt que chez les perſonnes ſujettes aux convulſions & à qui différentes cauſes peuvent en occaſionner, ſi quelqu'une de ces cauſes a agi ſur elles & les a dérangées conſidérablement, elles ne peuvent ordinairement ſe remettre qu'après avoir eu des convulſions; c'eſt l'état, dit M. CAMPER, d'un ciel nébuleux qui ne peut pas s'épurer ſans orage. J'ai vu pluſieurs fois cet état de mal-aiſe, d'angoiſſe, de douleur, de mobilité, d'inſomnie, durer pluſieurs jours; de légers commencemens de convulſions paroiſſoient & ceſſoient, & tous les ſymptômes continuoient juſqu'à ce que les convulſions euſſent paru, ou ſi le malade paroiſſoit ſe trouver tout-à-fait bien ce n'étoit qu'un bien très-paſſager. Cet état reſſemble à celui d'une perſonne chez qui il exiſte une cauſe de fievre, elle eſt dans un état de langueur juſqu'à-ce que la fievre ait paru & ſe ſoit terminée par une criſe. Dans les nerfs ce dérangement qui a

été produit par une frayeur, une vivacité, une ſurpriſe agréable, ne peut pas ſe rétablir ſans une ſécouſſe violente qui change cet état, & les femmes qui ont éprouvé ſouvent cette ſituation déſirent les convulſions comme le ſeul moyen d'être bien. Ce malaiſe eſt quelquefois très-cruel dans les fievres d'accès, quand quelque circonſtance a empêché l'arrivée de l'accès. Tous ces faits paroiſſent prouver une matiere maladive.

§. 65. Après ces remarques ſur les métaſtaſes nerveuſes en général, je paſſe aux obſervations même qui les atteſtent, & qui ſe préſentant tous les jours dans les maux de nerfs, méritent d'occuper une place dans leur hiſtoire. Elles ſont très-communes dans les fievres d'accès, & comme j'en citerai pluſieurs exemples en traitant de ces maladies, je me bornerai ici à un très-petit nombre de cette eſpece. M. HOFMAN a vu une fievre tierce, mal-à-propos arrêtée, dégénerer en une hyſtérie atroce; & une fievre quotidienne, laiſſer des ſpaſmes périodiques dans le larinx & le pharinx. TORTI, cet excellent obſervateur, tomba lui-même dans

dans une ſurdité periodique, & il vit une autre perſonne à qui une de ces fievres laiſſa un engourdiſſement dans les jambes; ces douleurs qui ſe portent ſouvent ſur ces parties, & qui terminent entierement la fievre, mais qui ſont elles-mêmes très-difficiles à détruire, ne ſont qu'une métaſtaſe du miaſme fébrile, qui ſe porte ſur les nerfs de ces parties & qui y forme un dépôt; & l'on a remarqué, peut-être avec juſteſſe, que c'eſt ce miaſme ſur lequel le kina agit ſpécifiquement, & que c'eſt ſans doute pour cela qu'il guérit les maladies qui ſont la ſuite de ces métaſtaſes (*k*). MORTON a vu ce dépôt ſe faire ſur les nerfs de l'eſtomac, & le malade tomber dans un vômiſſement continuel, qui au bout de quelques jours finit par une lypothimie mortelle; & M. MEDICUS, célebre praticien à Manheim, a vu la fievre tierce alterner avec des parotides (*l*).

§. 66. L'hyſtérie & l'hypocondrie offrent auſſi les exemples les plus fré-

(*k*) VOGEL *de febr. interm. metaſtas.* §. 16.

(*l*) Ib. §. 11. 12. 16.

quens de métaſtaſes nerveuſes, & quand ces métaſtaſes ſe font ſur la peau, elles deviennent de véritables criſes, qui en délivrant les nerfs du ſtimulus qui les irritoit, leur rendent toute leur tranquillité. J'ai vu une femme qui étoit d'une ſi grande mobilité, qu'elle devoit vivre ſeule dans un appartement obſcur & iſolé, au moins les trois quarts de ſa vie, & qui perdoit cette extrême ſenſibilité dès qu'elle avoit des ébullitions; & j'en connois une autre, qui avoit le genre nerveux extrêmement délicat & qui étoit fort ſujette à des coliques, mais qui ne ſentit ni ſes nerfs, ni ſes inteſtins pendant pluſieurs années pendant leſquelles elle fut tourmentée par une éruption habituelle, qui avoit ſuccédé à une petite vérole mal terminée; on lui conſeilla un long uſage d'une tiſanne alcaline & purgative, l'éruption paſſa, mais les maux de nerfs & les coliques revinrent. PLATERUS a vu une paralyſie ſe changer en convulſions (*m*), & M. BRENDEL a vu ſouvent, que quand les douleurs de tête hyſtériques ou

(*m*) Obſerv. pag. 10.

hypocondriaques finiſſoient, il ſurvenoit un gonflement dans les veines cutanées des mains & des pieds, & il cite l'exemple d'un homme ſujet à la ſciatique qui, quand la douleur le quittoit, éprouvoit un léger circocelle & des varices dans les métatarſes & quelquefois dans les métacarpes (*n*).

§. 67. M. MALOUIN rapporte, dans un ouvrage trop peu connu des Médecins, un exemple ſingulier des ſucceſſions nerveuſes. Les maladies épidemiques, dit-il; ont toutes été catharreuſes en février comme en janvier; elles avoient pour cauſe la même humeur qui produiſoit différentes maladies, ſelon les différentes parties du corps, ſur leſquelles elle fluoit; c'eſt ce qui a produit quelques apoplexies ſuivies de la paralyſie d'un côté du corps : elle a fait auſſi des paralyſies qui n'attaquoient que les extrêmités, & qui n'étoient point précédées d'apoplexies. " Ces paralyſies " avoient encore ceci de particulier, " c'eſt que les parties qui en étoient af- " fectées revenoient quelquefois dans

(*n*) Ibid. §. 13.

„ leur état naturel, lorſqu'en même
„ tems une autre partie tomboit pa-
„ ralytique (*o*)". On trouve auſſi dans l'hiſtoire de l'Académie une très-belle obſervation de M. de LASONE, dans laquelle il donne l'hiſtoire d'une paralyſie qui offre pluſieurs exemples de métaſtaſes & qui doit être lue en entier (*p*). J'ai vu une femme d'une mobilité extraordinaire, dont l'hiſtoire offre pluſieurs ſucceſſions de maux, qui font que je la placerai ici plutôt qu'au chapitre de la mobilité : de longs chagrins & de fréquentes émotions avoient produit chez elle cette exceſſive mobilité, & une grande altération dans la bile; elle ne mangeoit ni ne dormoit, &

(*o*) *Hiſtoire des maladies obſervées à Paris, Mem. de l'Ac. R. des Sc.* 1747. pag. 553. Il ſeroit à ſouhaiter que l'on tirât toutes les hiſtoires de ces épidémies, il y en a huit, des mémoires de l'Académie dont le recueil n'eſt pas aſſez répandu, & qu'on les réimprimât à part avec celles faites à Denainvillers par M. M. DUHAMEL & MULCAILLE, & à *Quebec* par M. GAUTIER, & publiées auſſi par M. DUHAMEL.

(*p*) Hiſt. 1742. pag. 38.

ſoufroit beaucoup du foye ; les émotions lui occaſionnoient toujours des accidens violens ; elle perdoit tout-à-coup la parole, ſes yeux ſe fermoient comme un reſſort, elle ne pouvoit operer aucun mouvement, quoiqu'elle entendit tout ; à cet état de ſpaſme ſuccédoit un état de convulſion, & celui-ci étoit remplacé par une paralyſie de tout le côté droit, même du viſage, mais non pas de la langue, qui reprenoit ſon mouvement dès que le ſpaſme finiſſoit : toute cette ſcene ſe paſſoit dans l'eſpace de ſept ou huit heures, & étoit déjà revenue quatre ou cinq fois, depuis trois ou quatre ans. Une autre fois elle eut une paralyſie du côté droit qui dura douze jours ; elle revint & dura moins: pendant que la paralyſie duroit, il y avoit ſouvent des convulſions du côté oppoſé, & les convulſions ſe terminoient par des rêveries. La cuiſſe droite eſt reſtée foible ; les yeux ont une ſi grande ſenſibilité qu'au bout de quelques pages les lettres paroiſſent diminuer, elles s'effacent, les lignes diſparoiſſent, & la malade ne voit plus rien. Pendant que j'é-

cris ce chapitre, j'ai été consulté par une Dame âgée tout au plus de quarante ans, qui depuis huit ans a été désolée par les vapeurs les plus cruelles, excepté pendant qu'elle a eu des tumeurs à une jambe, où il s'en forme un grand nombre, très-petites d'abord, mais qui grossissent successivement au point d'être très-à charge à la malade, & de l'empêcher de marcher; dès qu'elles commencent à se former la malade est mieux; quand elles sont très-fortes elle est à merveille; dès que les tumeurs diminuent, elle recommence à se trouver mal. PISON vit une Religieuse attaquée pendant plusieurs années de maux hystériques, qui en fut délivrée une premiere fois par la paralysie du bras & de la jambe gauche, & une seconde fois par la paralysie du seul bras (*q*). VILLIS vit un homme dont l'imagination & la mémoire avoient été fort altérés, & qui les recouvra en devenant aveugle, parce, sans doute, dit-il, que la matiere qui avoit d'abord affecté le

(*q*) *De morb. a colluv. serosâ.* Sect. 2. pag. 2. ch. 7. pag. 156.

cerveau, fut portée sur les nerfs optiques (*r*), & dans un autre endroit il parle d'un enfant qui avoit alternativement des attaques de toux convulsive ou d'épilepsie (*s*), & d'une personne qui avoit aussi alternativement ou de violentes maladies à la tête, ou de forts accès d'asthme convulsif. BOILE avoit vû une toux convulsive dégénerer en perte de mémoire & de raison, & celle-ci en paralysie des mains (*t*). RIOLAN vit l'Abbé d'Antrague, après avoir eu des tremblemens continuels dans les pieds pendant deux mois, tomber dans une paralysie générale qui le tua (*u*). J. REUTINGER eut d'abord un très-violent mal de tête, ensuite il devint aveugle, après cela il eut une paralysie de la vessie, puis du pied droit, ensuite du gauche, & enfin une apoplexie mortelle (*x*); il est bien vrai

(*r*) *Patholog. cerebr.* ch. 12.
(*s*) *De anim. brut. part. I.* ch. 4. pag. 39.
(*t*) BAGLIVI pag. 115.
(*u*) *Antropograph.* Liv. 2. ch. 24.
(*x*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 369.

que l'on trouve dans cette obſervation une progreſſion de la même maladie plutôt que de vrayes métaſtaſes, mais ces deux états tiennent à la même cauſe.

§. 68. M. de SAUVAGES avoit vu l'aſthme alterner avec la diſurie, & en général l'aſthme paroit une des maladies les plus ſujettes aux metaſtaſes. Longtems avant lui, VIEUSSENS avoit vu Me. *de Manſe* attaquée d'un aſthme ſi cruel, que dans la violence des mouvemens convulſifs, la malade jettoit les hauts cris, tant la palpitation étoit douloureuſe, il lui ſembloit qu'on lui arrachoit le cœur. Les remedes furent inutiles, & le mal ne ceſſa que quand il eut paru des dartres farineuſes aux oreilles & ſur d'autres parties (*y*). M. BAKER parle d'une femme qui ayant eu pluſieurs attaques de maux hyſtériques, pendant pluſieurs mois, tomba dans un violent aſthme convulſif, qui ne la quittoit que pour de violentes crampes d'eſtomac (*z*), & d'une autre que la frayeur jetta

(*y*) *Oeuvres* tom. 2. pag. 84.
(*z*) *Medical. tranſact.* tom. I. pag. 449.

dans des convulsions qui se terminerent par une difficulté d'avaler qu'elle porta treize ou quatorze ans, sans qu'aucun remede y apportât du changement ; au bout de ce tems elle eut une attaque d'hémiplégie, mais après quelques heures, le côté hémiplégique fut attaqué de convulsions qui dissiperent la paralysie, & depuis lors elle avoit rarement manqué, (deux ans après), d'avoir tous les mois une attaque de paralysie, toujours emportée par un accès de convulsion (*a*). VIRIDET a vu une douleur de dents très-vive cesser & être suivie d'un mouvement convulsif de la levre inférieure, qui fit place à un serrement convulsif de la poitrine ; & une autre personne perdit aussi, tout-à-coup, une vive douleur de dents, mais quelques momens après, elle fut saisie d'un violent étouffement (*b*). BARTHOLIN, HELVIG, M. BUCHNER, rapportent aussi des exemples de métastases nerveuses bien singuliers. Le premier

(*a*) Ibid. 449.

(*b*) *Traité du bon chile.* tom. 2, pag. 387. " Les maux de dents sont quelque» fois produits par des spasmes".

vit un vieillard qui avoit la vue très-foible & qui tout-à-coup, enſuite d'un cathare, devint ſi ſourd qu'il n'entendoit aucun ſon & qu'il falloit écrire tout ce qu'on vouloit lui faire connoître ; pendant tout le tems qu'il fut ſourd, il eut la vue excellente, mais elle redevint mauvaiſe dès qu'il fut guéri de la ſurdité (*c*). Le ſecond a vu une ſurdité qui exiſtoit depuis plus de trente ans, ſe diſſiper ſucceſſivement, mais complettement, pendant que le côté droit ſe paralyſoit auſſi ſucceſſivement ; la paralyſie fut complette quand l'ouïe fut redevenue très-fine (*d*). On trouve dans les mêlanges de M. BUCHNER l'exemple d'une femme ſexagenaire, ſourde depuis longtems, qui recouvra l'ouïe par une attaque d'apoplexie, jointe à une paralyſie du côté droit & à la perte de la voix ; mais dès qu'elle fut mieux de la paralyſie & qu'elle recouvra la voix, elle redevint ſourde ; trois ans après une ſeconde attaque d'apoplexie eut

(*c*) Epiſt. medic. centur. 4. ep. 4.

(*d*) A. C. N. Dec. 3. ann. 7. & 8. obſ. 203.

les mêmes effets (*e*). M. ANDRÉE a traité un enfant de huit ans ſujet à des accès d'épilepſie très-fréquens, qui n'en avoit point tout le tems qu'il avoit une éruption à la tête, & il obſerva chez un paralytique qui avoit l'entendement, la vue & l'ouïe très-affectés, qu'il ſe trouva beaucoup mieux, à tous ces égards, quand il ſurvint une douleur au bas des reins avec un peu de difficulté à uriner; ce qui dépendoit évidemment, dit-il, du tranſport de la matiere maladive des nerfs aux vaiſſeaux urinaires„ ce que j'ai „ vu ſouvent arriver, quand les ma„ lades attaqués de maladies de nerfs „ commencent à ſe trouver mieux (*f*)".

§. 69. M. HOFMAN a vu une jeune fille, qui pendant un aſſez long-tems, paſſa alternativement d'un état

(*e*) TRNKA hiſtor. Cophoſeos. pag. 98.

(*f*) Pag. 47. & 129. Ne pourroit-on pas ſoubçonner que ce n'étoit pas une métaſtaſe, mais une criſe par les urines, & que la douleur & la difficulté d'uriner venoient de l'âcreté des urines, chargée de la matiere maladive. J'ai rapporté ailleurs un exemple plus caractériſé d'une alternative entre la toux & l'ardeur d'urine.

de douleurs & de ſpaſmes extérieurs à un état de ſpaſme internes ; dès que les uns finiſſoient, les autres commençoient ; pendant tout le tems que les derniers duroient, elle étoit conſtamment conſtipée, & dès qu'ils finiſſoient les ſelles ſe rétabliſſoient (*g*). On comprend combien les purgatifs auroient fait de ravage, ordonnés dans une conſtipation de cette eſpece, & il n'eſt que trop ordinaire d'en voir ordonner. J'ai été conſulté il y a quelques années pour une Religieuſe, âgée de vingt cinq ans, attaquée d'une colique qui me parut dépendre d'une humeur âcre qui ſe portoit ſur les nerfs des inteſtins ; j'indiquai un traitement fondé ſur cette idée & il l'a rétablit ; au bout de deux ans, après quelques légeres douleurs, " elle ſentit, (me „ marquoit-t-on), *deſcendre comme* „ *tout-à-coup une humeur qui for-* „ *ma un dépôt ou loupe kiſteuſe au* „ *genou* (*h*), on l'a ouvert deux fois

(*g*) *Med. Rat.* tom. 4. pag. 3. obſ. 7.

(*h*) Ce ſont les termes de la Dame Abbeſſe de ſa maiſon, dans un endroit où il n'y avoit ni Médecin ni Chirurgien ſur les lumiéres de qui l'on put compter.

„ & à la ſeconde ouverture on a en-
„ levé le kiſte ; le genou eſt bien gue-
„ ri à préſent & la playe ſur le point
„ d'être fermée, mais elle ſent un en-
„ gourdiſſement & un affoibliſſement
„ dans tout ſon corps, qui ne lui
„ permet pas de pouvoir ſe ſoutenir
„ ſur ſes pieds, elle ne peut pas même
„ porter la main ſur ſa tête, pour plan-
„ ter une épingle à ſon voile, l'en-
„ gourdiſſement eſt plus conſidérable
„ du côté droit qui n'eſt pas celui de
„ l'opération ". On voit évidemment ici les différentes marches de l'humeur de la maladie, mais j'en ai ignoré la ſuite. Les métaſtaſes ſont très-fréquentes dans les coliques de Poitou ; l'on en trouve des exemples dans tous les auteurs qui ont donné des obſervations ſur cette maladie, j'en citerai dans le chapitre où j'en traite, & VIRIDET en rapporte pluſieurs qui ſont frapans : " j'ai vu en ce lieu,
„ dit-il, un jeune notaire qui, après
„ de longs & de grands déplaiſirs, fut
„ attaqué d'une cruelle colique, qui ſe
„ changeoit en des maux d'eſtomac
„ & des ſerremens de goſier qui le
„ ſuffoquoient ; quelques heures après

„ ces maux diſparoiſſoient, & il lui
„ ſurvenoit tout-à-coup une douleur
„ ſi violente aux reins, que le ſang
„ ſortoit des veines, lequel ne ſe diſ-
„ ſipoit de pluſieurs jours; en d'au-
„ tres heures, la contraction de l'an-
„ neau de la veſſie ſe faiſoit tout-à-
„ coup & cauſoit une ſuppreſſion d'u-
„ rine. Sa conduite n'étant pas régu-
„ liere, le ſpaſme ayant ſaiſi le cœur
„ & le goſier, il mourut ſubitement,
„ & nous avons vu un jeune homme
„ qui étant attaqué de la même ma-
„ ladie, & n'ayant pas pris les reme-
„ des convenables, fut ſuffoqué par
„ un tranſport de la colique à la poi-
„ trine. Ce ſpaſme ſaiſit quelquefois
„ premierement le cœur, comme je
„ l'ai vu en une dame qui mourut
„ par un déplaiſir (*i*).

§. 70. Je terminerai cet article par une belle obſervation de feu M. SWENCKE (*k*). Un ulcere au rein gauche, la triſteſſe après la mort de ſon mari, & une couche pénible jet-

(*i*) Pag. 190.

(*k*) *Ægid. Van* LIMBOURG *de corpore conſentiente*, 4°. Leide 1739.

terent une femme de 25 ans dans des convulsions violentes, qui revenoient sans ordre, pendant plusieurs heures, tous les jours; les nuits étoient bonnes : les convulsions cesserent après quelques années, mais la mobilité fut si grande que toute lumiere, toute odeur, tout bruit, tout goût désagréable, même l'attouchement les rappelloient, jusqu'à-ce que la jambe gauche se dessécha, se contracta, & devint presque impotente ; à cet état succéda une douleur atroce du front, revenant périodiquement depuis quatre heures jusques à cinq ; quand cette douleur cessa, elle eut des tremblemens dans les pieds, qui se dissiperent, & elle éprouvoit une si grande roideur dans la jambe droite, périodiquement aussi depuis quatre heures jusques à huit, qu'il falloit qu'elle fût debout sur cette jambe ; alors la roideur cessoit, mais tout son imprévu la rappelloit; à cet état succéda la paralysie du bras & de la main, sur-tout du côté gauche, puis une forte constriction des deux mains qui cessoit aussi à sept heures, mais qui revenoit également au moindre bruit : le mal se porta

aux muſcles de la langue & de la machoire, la malade ne pouvoit ni ouvrir la bouche, ni avaler; enfin la derniere ſcene obſervée fut un violent tremblement des mains, depuis neuf heures juſqu'à onze. La malade en étoit là quand on écrivit l'obſervation. Les fonctions vitales naturelles & animales ſe faiſoient toujours très-bien.

L'examen des cauſes des métaſtaſes appartient à la pathologie générale, & je parlerai du traitement qu'elles exigent, dans le chapitre ſuivant, qui traitera des caractères, du prognoſtic & du traitement des maux de nerfs en général.

CHAPITRE XII.

Des caracteres des maux de nerfs, du prognoſtic & du traitement général.

§. 71. IL n'eſt pas difficile de s'appercevoir ſi les nerfs ſouffrent dans une maladie; mais il eſt ſou-

vent très-difficile de décider s'ils ſont attaqués eſſentiellement, ſi la maladie eſt proprement nerveuſe, ou s'ils ne ſont qu'irrités par une cauſe qui leur eſt étrangere. Il n'y a que les premieres maladies qui puiſſent exactement s'appeller maux de nerfs; mais comme je l'ai déjà dit, il y auroit eu des inconvéniens à adopter cette préciſion; ainſi en conſervant le nom de maladies des nerfs à toutes celles dans leſquelles l'altération des nerfs eſt la plus conſidérable, il reſte à examiner quand ils ſont malades par eux-mêmes ou ſécondairement; dans ce dernier cas, il faut encore diſtinguer ſi l'on doit uniquement porter ſon attention ſur la cauſe, ou ſi les nerfs ſont aſſez irrités pour que l'on doive tenir compte de cet état d'irritation dans le traitement.

Je vais donner quelques obſervations générales ſur les moyens de diſtinguer ces différens cas.

§. 72. Un des premiers moyens dont on doit s'aider dans cet examen, c'eſt la recherche des cauſes éloignées; ſi l'on trouve que la perſonne malade eſt d'une conſtitution diſpoſée aux

maux de nerfs, s'ils ſont héréditaires dans ſa famille, ſi elle a en général une grande ſenſibilité, ſi elle a été expoſée aux différentes cauſes qui peuvent produire les maux de ce genre, c'eſt une premiere préſomption, & dans quelques cas elle eſt preſque déciſive.

§. 73. Un ſecond moyen, c'eſt d'examiner s'il exiſte quelqu'autre cauſe de maladie, qui puiſſe produire des ſymptômes ſemblables à ceux des maux de nerfs, & les principales ſont quelque vice dans quelqu'organe, ſur-tout s'il a beaucoup de nerfs; l'exiſtence de quelque humeur âcre bien démontrée; une diſpoſition à des petites fievres, ſouvent recurrentes; quelqu'évacuation naturelle ou habituelle ſupprimée; toutes ces cauſes peuvent ſouvent devenir des principes d'irritation, qui produiſent des dérangemens dans l'action des nerfs, elles ne ſont cependant point desmaux de nerfs, & ne veulent point être traitées comme telles.

§.74. On trouve un troiſieme moyen dans les cauſes qui ont déterminé la maladie; ſi elle a ſuccédé à une forte affection de l'ame, ſi elle a été pro-

duite par quelqu'odeur trop forte ou par quelqu'odeur aromatique, on peut ſoubçonner que ce n'eſt qu'affection de nerf. J'ai vu une malade que l'on crut tombée en apoplexie, qu'on alloit ſaigner, & pour qui l'on préparoit un émétique; je ſoubçonnai qu'elle n'avoit qu'un accès de vapeurs, parce qu'en entrant dans la chambre, je la trouvai infectée d'une odeur de muſc qui me donnoit à moi-même mal à la tête; le changement de chambre, le courant d'un air frais, & l'odeur du vinaigre la ranimerent dans le moment.

§. 75. Le quatrieme moyen, & c'eſt le plus ſûr, ſe tire des caracteres même des maux de nerfs, & ces caracteres ſont les ſuivants.

1°. De commencer ordinairement bruſquement (*l*), & ſans ces ſymptômes précurſeurs qui annoncent les autres maladies, ſouvent des jours, quelquefois des ſemaines & des mois à l'avance. Il ne faut cependant pas croire que cette regle ne ſouffre aucune exception, il y a bien des perſonnes chez qui les maux de nerfs arrivent peu à peu, & ſi imperceptible-

(*l*) LORRY tom. I. pag. 114.

ment que la maladie a fait d'assez grands progrès avant qu'elles se soyent déclarées malades; elles ne savent même à quelle époque fixer le commencement de leurs maladies; mais ces cas sont rares, & plus généralement les maladies de nerfs commencent plus promptement.

2°. De se reproduire & de finir non pas sans cause, mais souvent sans cause assignable. Ce dernier caractere, de finir souvent sans qu'on puisse en assigner la cause, mérite beaucoup d'attention de la part du Médecin, qui sans cela pourroit souvent se méprendre; & attribuer la guerison à des remedes qui n'y ont, ni ne peuvent y avoir aucune part.

3°. De se terminer souvent sans aucune crise apparente.

4°. D'être très-irréguliers dans leur durée & dans leur marche; de façon que des attaques que l'on voit évidemment être de même espece, sont quelquefois très-longues, très-fortes, très-uniformes, d'autres fois très-courtes, très-foibles, très-irrégulieres.

5°. D'attaquer successivement différens organes, & de faire éprouver à la même personne, en peu de tems

des ſymptômes de maladie ſi différents, ſouvent ſi oppoſés, qu'il eſt impoſſible qu'ils dépendent des vrayes cauſes de ces maladies; c'eſt ce que j'ai déjà dit dans *l'avis au peuple*; & c'eſt cette *proteiformité* qui forme leur caractere le plus marqué.

6°. L'extrême ſenſibilité des malades à toutes les impreſſions morales & phyſiques.

7°. Une très-grande facilité à paſſer de l'extrême gayeté à l'extrême triſteſſe; en général cependant plus de facilité à s'attriſter.

8°. Un ſentiment fréquent d'effroi ſans aucun ſujet.

9°. Une abondance étonnante d'urine claire, inſipide, inodore, avec de fréquentes envies de la rendre, ordinairement un peu de mal-aiſe au creux de l'eſtomac & aux reins, & un ſi grand abbatement que M. BOERHAAVE étoit perſuadé qu'il ſe diſſipoit des eſprits animaux avec ces urines (*m*); mais cette extrême foibleſſe tient au dérangement

(*m*) *Iis certè ægris ſpiritus cum aquis effunduntur. Prælect.* ad §. 364. tom. 3. pag. 248.

de toutes les fonctions, pendant que tous les organes ſont dans cet état de ſpaſme qui gêne tout, & à la quantité de l'évacuation; dès que le mieux revient, les urines ſe colorent. Je n'ai vu que deux fois les urines de cette eſpece accompagnées de la même fœtidité que des urines qui auroient été gardées pendant pluſieurs jours; mais dans l'un & l'autre cas, les malades avoient d'autres maux que les maux de nerfs. Il ne faut pas croire que ces urines aqueuſes ſoyent les ſeules qu'on rende dans ces maladies; il arrive fréquemment qu'elles ſont auſſi colorées, quelquefois même plus colorées qu'en ſanté; ainſi ſi les urines aqueuſes prouvent ſouvent des maux de nerfs, leur abſence ne prouve pas qu'il n'y en ait point, & il eſt important d'en être averti; il faut même faire attention que dans les maux de nerfs ſécondaires, c'eſt-à-dire, quand les ſymptômes nerveux dépendent de quelque autre cauſe, les urines ne ſont ſouvent ni claires ni abondantes; ainſi j'ai vu ſouvent tous les accidens nerveux, occaſionnés par le

ver ſolitaire, ſans que jamais les urines ceſſaſſent d'être colorées.

Si l'on fait attention que les différentes arteres rénales ont beaucoup de nerfs, on comprendra qu'elles doivent être très-expoſées aux effets des changemens qui peuvent arriver dans le genre nerveux; mais cette ſimple obſervation ne rend pas raiſon de ce phénomene ſingulier, & qui a été pendant longtems mal expliqué; SYDENHAM, le premier qui l'ait préſenté comme le ſymptôme patognomonique des urines, ne l'explique point. M. HOFMAN l'a attribué, diſtrait ſans doute dans ce moment, au ſpaſme du ſphincter de la veſſie, qui produiroit au contraire une plus grande coloration de l'urine, parce qu'en croupiſſant dans la veſſie, elle ſe dépouille de la partie la plus aqueuſe, & reſte colorée & épaiſſe. M. CHEINE a mieux vu en les attribuant à la ſuppreſſion de la tranſpiration; & il eſt certain premierement que l'on n'obſerve jamais ces urines quand on a de la ſueur, ni même quand la peau eſt chaude, douce, moite, mais preſque toujours avec une peau ſeche & froide, auſſi

elles ſont ſouvent très-incommodes dans le friſſon des fievres d'accès ; en ſecond lieu que les mêmes cauſes qui produiſent ces urines donnent preſque toujours ce ſpaſme cutané, comme l'émotion, la frayeur,&c. mais cependant de ce que ces deux phénomenes ſe rencontrent ſouvent enſemble, il ne s'enſuit point que l'un ſoit la ſuite de l'autre ; & la ſuppreſſion de la tranſpiration, à moins qu'elle ne ſoit accompagnée de ſpaſmes, produit bien très-ſouvent une diarrhée très-prompte, mais non pas des urines abondantes ; il arrive même quelquefois que quand la tranſpiration diminue par d'autres cauſes qu'un ſpaſme cutané, les urines diminuent en même tems ; il faut donc chercher une autre cauſe, & M. WHYTT eſt celui qui l'a le mieux aſſignée (*n*), c'eſt l'augmentation du mouvement, & un peu de reſſerrement dans les vaiſſeaux ſécrétoires des reins ; l'augmentation du mouvement produit la décoloration, quoiqu'il faille convenir,

(*n*) *Obſervat. on nerv. diſorders.* p. 247.

nir, ajoute-t-il, que cette couleur eſt principalement due à la viteſſe de la ſécrétion & au manque de ſéjour dans les réſervoirs; & j'avoue que je croirois que cette derniere raiſon eſt peut-être la ſeule, puiſqu'il eſt bien certain que toutes les fois que les ſécrétions ſont plus promptes, elles ſont plus aqueuſes & moins colorées. Un ſtimulant appliqué à l'œil, aux glandes ſalivaires, à l'eſtomac, aux inteſtins, y produit d'abord une abondante ſécrétion d'humeur très-ténue & un beſoin de l'évacuer; le phénomene dont il s'agit eſt de même nature; auſſi l'on voit ſouvent des évacuations très-abondantes de ſalive très-claire, & une ſéparation abondante d'eau claire & inſipide dans l'eſtomac, chez les hyſtériques & les hypocondres; & M. WHYTT a bien remarqué que ſi les inteſtins ſont très-foibles, les malades éprouvent ſouvent une diarrhée aqueuſe, au lieu de ces urines limpides, dont les cauſes les plus ordinaires ſont en premier lieu, toutes les violentes paſſions de l'ame; en ſecond lieu la ſym-

pathie, & j'en ai donné des exemples dans le pénultieme chapitre.

J'ai vu, comme M. WHYTT, la dentition occaſionner cette urine pâle & abondante; & cet habile Médecin demande ſi l'humeur âcre qui irrite le genre nerveux, & qui ſe porte alternativement ſur différens organes, ne peut pas ſtimuler les vaiſſeaux ſécrétoires rénaux? Rien ne paroît plus vraiſemblable. Il ajoute qu'il a vu chez les perſonnes affoiblies par quelque longue maladie, dont les ſolides étoient relâchés & le ſang appauvri, des urines pâles, aqueuſes & abondantes toutes les nuits, avec un ſentiment de chaleur, de ſoif, de ſéchereſſe & d'abatement le matin; & il obſerve que ces urines dépendent d'une petite fievre colliquative, & tiennent lieu des ſueurs abondantes que l'on obſerve chez d'autres malades dans cette ſituation (*o*). J'ai obſervé ſouvent en

(*o*) M. LORRY a très-bien remarqué que ſouvent les urines aqueuſes manquent & ſont remplacées par ces excrétions fréquentes d'humeur aqueuſe & limpide, ou par une abondance de larmes, qui accompagnent ſouvent les légeres attaques ſpaſmodiques. Tom. I. pag. 166.

effet de telles urines dans ces petits mouvemens fébriles qui ſont la ſuite de la foibleſſe & de l'apauvriſſement, & dans ces cas là les eaux chalibées & les bains froids ſont les vrais remedes; mais j'ai vu auſſi qu'elles ne dépendoient quelquefois que du travail de la digeſtion ſans aucune fievre; les malades ont une légere inquiétude au creu de l'eſtomac qui les empêche de s'endormir, ils s'agitent beaucoup dans leur lit, ont beſoin d'uriner toutes les demi-heures & urinent de l'eau; enfin au bout d'une heure & demie, deux heures, quelquefois trois, l'inquiétude paſſe tout-à-coup, les envies d'uriner ceſſent, on s'endort promptement & ſouvent très-longtems. L'uſage du thé dans la ſoirée produit ſouvent cet accident, qui ne demande que des ſtomachiques, & une grande attention ſur ce que l'on prend à ſouper. J'ai dû donner à cet article une étendue proportionnée à l'importance de ce caractere. Je reviens aux autres.

11°. Ordinairement la peau eſt plutôt ſeche que douce.

12°. Quelque ſpaſme, ou quelque

légere convulsion que l'on n'apperçoit souvent qu'avec la plus grande attention dans quelque partie, M. LORRY dit que les surfauts dans les tendons lui ont quelquefois fait connoître qu'une maladie étoit hystérique (*p*).

13°. BLANCARD a très-bien remarqué, & je crois, le premier, que ce sentiment d'une humeur qui coule le long d'une partie, & que plusieurs malades éprouvent, dépend de très-légeres convulsions dans ces parties; ainsi on peut aussi le placer parmi les symptômes caractéristiques des maux de nerfs (*q*).

14°. M. CHEYNE a assigné le gonflement de la caroncule lachrimale, comme un caractere des maux de nerfs, mais en général il faut faire attention que tous les caracteres des maux de nerfs assignés par cet habile Médecin (*r*) sont plutôt les caracteres de la fibre lâche que ceux des vrais maux de nerfs, & j'en avertis pour qu'on ne s'y laisse pas tromper; ce

(*p*) Tom. I. pag. 114.
(*q*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 842.
(*r*) *English malady.* part. I. ch. 9. pag. 99. &c.

gonflement dont il parle eſt en effet aſſez fréquent chez les perſonnes foibles ; & quand il ſe trouve avec les maux de nerfs, comme M. ZIMMERMAN l'a vu, comme je l'ai vu auſſi, c'eſt, ſi je ne me trompe, parce qu'il y a du relâchement ; au moins je l'ai toujours trouvé ainſi, & M. ZIMMERMAN, qui voit ſi bien, le jugea de même dans l'obſervation qu'il rapporte d'une femme qui eut ce gonflement, tel que le dépeint CHEYNE, & qui étoit extrêmement débile.

15°. Les yeux fourniſſent un autre caractere qui eſt fort éloigné d'être général, mais qui n'eſt cependant pas fort rare, & qui ne trompe guéres ; c'eſt une grande différence dans la dilatation de la prunelle d'un jour à l'autre, & une grande différence dans la facilité à être affecté par la lumiere.

§. 75. Le cinquieme moyen dont on peut s'aider pour découvrir ſi la maladie eſt nerveuſe, c'eſt l'effet des remedes ; ſi ordonnés pour un ſymptôme que l'on attribue à une cauſe entierement différente des maux de nerfs, pour une jauniſſe par exemple, que l'on croit dépendre de la viſco-

ſité de la bile, ou pour un aſthme que l'on croit produit par l'atonie des vaiſſeaux du poumon & l'épaiſſiſſement de l'humeur bronchique; ſi, dis-je, les différens fondans ordonnés dans l'un ou l'autre de ces cas, au lieu de ſoulager, irritent évidemment, donnent une teinte plus profonde au jaune, & rendent la reſpiration plus gênée, on a lieu de ſoubçonner que ces maladies dépendoient du ſpaſme; & quand on a ce ſoubçon, un examen attentif de toutes les circonſtances ſert bientôt à le vérifier. Les occaſions de s'aider de ce moyen ſont malheureuſement très-fréquentes, & j'ai ſous les yeux une multitude d'hiſtoires de maladies, dans leſquelles il s'eſt offert d'une façon frappante & malheureuſement ſans que l'on en ait profité; il eſt même difficile de croire à quel point on s'aveugle quelquefois à cet égard, & comment on peut s'obſtiner à marcher dans une route où à chaque inſtant les effets de chaque remede crient à haute voix, vous vous trompez.

§. 77. On peut encore, pour ſixieme moyen, s'aider de la connoiſſance

de quelques loix que l'on obſerve conſtamment dans l'action des nerfs.

La premiere, c'eſt que tout changement conſidérable dans un organe a une influence marquée ſur le genre nerveux; les différentes dentitions, la puberté, la groſſeſſe, la ſuppreſſion des régles chez les femmes quinquagenaires en fourniſſent des exemples frapans; ainſi à ces époques, il faut être très-attentif à ne pas attribuer à d'autres cauſes, ce qui dépend de cette mobilité accidentelle & paſſagere, & des efforts de la Nature pour opérer quelque développement.

Une ſeconde loi, c'eſt que tout nerf mis à nud, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, ou ſeulement dépouillé d'une partie de ſes enveloppes, acquiert une ſenſibilité qui fait que les impreſſions les plus douces deviennent pour lui des cauſes d'irritation très-fortes; voilà ce qui occaſionne ſouvent une grande convulſibilité après des playes, ou après des purgatifs violens.

La troiſieme, c'eſt qu'une irritation habituelle dans quelque partie, quelque peu ſenſible qu'elle ſoit, tient le genre nerveux dans un état de mo-

bilité, qui fait que la plus légere cauſe devient un ſtimulus puiſſant; c'eſt ainſi que dans la migraine, dans la goutte, dans une douleur quelconque, on eſt ſi iraſcible, & ſi impatient du bruit, du jour, de la varieté des objets; tous les nerfs devenus trop ſenſibles ne ſoutiennent plus les impreſſions les plus ordinaires.

La quatrieme, c'eſt qu'il n'y a aucun nerf qui, quand il eſt fortement irrité, ne puiſſe irriter tout le corps; quoique cette faculté d'irriter varie beaucoup dans les différens nerfs, les uns l'ayant beaucoup plus que les autres; ceux qui paroiſſent l'avoir le plus ſont tous ceux qui partent du plexus ſolaire.

La cinquieme loi, c'eſt que par une ſuite de cette liaiſon qu'il y a entre les différentes branches de nerfs, & qui eſt l'objet du chapitre des ſympathies, l'irritation ne ſe manifeſte pas toujours là où eſt ſon ſiege, mais ſouvent dans des parties fort éloignées; c'eſt ainſi que chez quelques perſonnes, les purgatifs donnent des maux de tête dès qu'on les a avalés, quoique l'on ne ſente rien à l'eſto-

mac, ni au ventre, & que l'on a vu des épilepſies qui avoient leur ſiege dans la tête, manifeſter leurs premiers ſymptômes dans l'eſtomac, de façon à perſuader que c'étoit de cette partie que venoit le mal.

La ſixieme, c'eſt que quand les nerfs ont été une fois fortement irrités, ils reſtent très-ſuſceptibles d'irritation; &, par là-même, une cauſe qu'ils n'auroient pas apperçue en d'autres tems, peut les affecter très-vivement.

En s'aidant de ces différens genres de ſecours, tirés de l'examen des cauſes des maux de nerfs, de leurs caracteres, & des loix de l'œconomie animale qui y ont rapport, je ſuis perſuadé qu'il ſera très-aiſé d'éviter toute mépriſe ſur le caractere de la maladie que l'on a à traiter; on jugera avec aſſurance ſi c'eſt une maladie de nerfs eſſentielle, ou ſi les nerfs ne ſont affectés que ſécondairement, par l'irritation que procure une autre maladie.

§. 77. Quand cette premiere queſtion eſt bien décidée, elle rend aſſez aiſée la déciſion de la ſeconde, qui

eſt de ſavoir ſi l'on doit porter toute ſon attention ſur la cauſe, ou ſi les nerfs ſont aſſez irrités pour que l'on doive s'en occuper? je donnerai cependant là-deſſus quelques obſervations, qui pourront être utiles à ceux qui ne ſont pas encore familiariſés avec le traitement des maladies compliquées.

La premiere, c'eſt que dès que le genre nerveux eſt irrité par une cauſe maladive qui exige des remedes irritans, il eſt impoſſible de les employer auſſi abondamment qu'on l'auroit fait ſans cette irritation, parce que non ſeulement ils l'augmenteroient trop, & pourroient la rendre dangereuſe, mais encore parce que cette irritation pourroit changer leur effet, comme on peut en juger par les exemples que j'ai rapportés plus haut de la jauniſſe & de l'aſthme.

Mais cette remarque ne s'étend cependant pas à tous les cas; & ſi elle eſt aſſez généralement vraye dans les maladies chroniques, où il faut faire un uſage long des remedes, elle a ſouvent ſes exceptions dans les maladies aiguës putrides, dans leſquelles

la cacochilie des premieres voyes produit des ſymptômes nerveux très-fâcheux, qui paroitroient n'exiger que des antiſpaſmodiques doux, & qui ne cédent cependant qu'à un émétique ou à des purgatifs réitérés ; c'eſt que dans ces cas, l'irritation du remede eſt moindre & moins fâcheuſe que celle de la cauſe irritante dont elle affoiblit l'action au moment où elle commence à agir, ainſi il ne faut pas balancer. Mais dans les cas où une obſtruction opiniâtre exige des remedes fondans, ſi en même tems le genre nerveux ſe trouve très-mobile & eſt irrité par les remedes fondans, il faut néceſſairement les mitiger & employer des ſecours propres à affoiblir en même tems l'action nerveuſe. Des cas de cette eſpece ſe préſentent tous les jours ; ainſi je me bornerai à en rapporter un ou deux des plus frappans que j'aie vu ; un homme âgé d'environ quarante ans portoit une obſtruction très-marquée au petit lobe du foye ; il employa le ſavon ; l'extrait de fumeterre, celui d'hellébore noir, la teinture d'antimoine, & une tiſanne très-chargée de racines apé-

ritives, animée tous les quatre jours par du ſel de ſedlitz; au bout de trois ſemaines il ſentit beaucoup de malaiſe, de l'angoiſſe, du gonflement, la tumeur même paroiſſoit plus groſſe, on l'aſſura que c'étoit une preuve que les remedes agiſſoient; huit jours après tous ces accidens avoient fait de nouveaux progrès: enfin au bout de cinq ſemaines on me demanda; je trouvai la tumeur très-groſſe & très-dure, le malade étoit très oppreſſé, urinoit très-peu, avoit le ventre preſque baloné, vômiſſoit tout ce qu'il prenoit, ſoit remede, ſoit aliment, & avoit une inquiétude étonnante. Des bains tiedes très-longs, des lavemens émolliens deux fois par jour, le petit lait avec du ſirop d'althea pour toute boiſſon & pour tout remede, le tirerent en peu de jours de cet état; la tumeur ſe retrouva ce qu'elle étoit ſix ſemaines auparavant, & céda entierement à l'uſage du petit lait, de deux grains de mercure doux de deux en deux jours, & d'un très-léger laxatif tous les huit jours.

Il n'y a pas longtems que j'ai vu une femme âgée de près de ſoixante

ans, toute ſa vie très-mobile, qui avoit tous les ſymptômes qui annoncent une bile amaſſée dans le duodenum & toutes les premieres voyes pleines, amertume, nauſée, dégoût, ſentiment de plénitude, triſteſſe, inſomnie, elle ſentoit le plus grand beſoin de purger, & elle avoit eſſayé à la campagne les ſeuls purgatifs dont elle eut jamais pu ſoutenir l'uſage; tous l'irritoient prodigieuſement & ne la purgeoient point; elle ſe détermina à venir me conſulter, je jugeai du beſoin & de l'impoſſibilité de purger, je me déterminai à faire vivre cette femme pleine de bile uniquement de lait & d'eau pendant quelques jours, elle ſe trouva d'abord mieux, les ſelles s'établirent d'elles-mêmes, & au bout de huit jours les laxatifs les plus doux ne l'irriterent plus, l'évacuerent, & elle ſe trouva très-bien.

Une ſeconde obſervation, c'eſt qu'il faut apprécier exactement le danger des deux maladies, avant que de décider qu'elle eſt celle dont le traitement eſt le plus preſſant; il y a des accidens de maux de nerfs, que l'on peut tolerer aſſez-longtems ſans danger; il

y en a d'autres qui ſont preſſans, & qu'il faut non ſeulement éviter d'irriter, mais même ſoulager le plutôt poſſible.

En troiſieme lieu, ſi l'irritation nerveuſe eſt tout-à-fait ſécondaire, ſi elle eſt étrangere à la conſtitution du malade, & ne dépend que de la maladie, elle demande beaucoup moins de ménagemens que quand elle ſeroit ſimplement compliquée avec cette maladie.

Souvent les deux cures peuvent ſe compliquer, alors il n'y a pas à héſiter, il faut les employer toutes deux. Dans les maladies qui dépendent des obſtructions du bas ventre, & qui produiſent ſouvent des maux de nerfs, les bains tiedes ſont de la plus grande utilité.

Du prognoſtic des maux de nerfs, en général.

§. 79. Les femmes hyſtériques, les hommes hypocondres, croyent conſtamment leurs maux les plus dangereux poſſibles, & au bout de cinquante ans de maladies & de craintes trompées, ils n'en croyent pas moins tous les jours

que leur maladie eſt mortelle ; ceux qui ne connoiſſent point ces maladies par eux-mêmes, & qui voyent toujours les malades ſe plaindre & jamais mourir, n'attachent aucun danger à ce genre de maladie ; la généralité des médecins a même trop adopté cette façon de penſer, & l'on a trop établi que les maux de nerfs étoient peu dangereux. Il me paroît important d'apprécier ce que l'on doit penſer, 1°. du danger des maux de nerfs en général, 2°. du plus ou moins d'eſpérance de les guérir. J'enviſagerai d'abord ce que les maux de nerfs ont de fâcheux, enſuite je préſenterai les raiſons qui diminuent les conſéquences que l'on pourroit tirer de ces faits. Quant au plus ou moins d'eſpérance de guériſon, je renverrai une partie de cet article au chapitre de l'hypocondrie.

§. 80. Si l'on fait attention à l'importance des fonctions des nerfs, ſi l'on ſe rappelle qu'ils ont l'influence la plus marquée ſur toutes les opérations de l'œconomie animale, on comprendra qu'il ne peut pas être indifférent que leurs fonctions ſe faſſent bien ou mal, & ſi l'on remar-

que que les convulſions tuent très-ſouvent les enfans en peu d'heures, on jugera qu'elles doivent avoir des effets très-puiſſans, & que l'on ne doit pas les enviſager trop légérement; je ſais bien que l'action des nerfs eſt plus forte, & la réſiſtance des organes plus foible chez les enfans que chez les adultes, auſſi l'irritation des nerfs eſt bien moins dangereuſe pour ceux-ci que pour ceux-là; cependant les dangers ſont de même eſpece, & il y a des adultes qui conſervent toujours une diſpoſition enfantine à cet égard; en général les perſonnes ſujettes aux maux de nerfs ſont délicates, c'eſt-à-dire que leur ſanté peut très-aiſément être altérée. Mais pour apprécier exactement les effets que l'on doit craindre des maux de nerfs, il faut faire attention que tous ces maux peuvent ſe reduire à leur action affoiblie, ce ſont les maladies de la claſſe des paralytiques; ou à leur action augmentée, ce ſont les maladies de la claſſe des convulſives.

L'action des nerfs affoiblie porte néceſſairement la langueur dans toutes les fonctions, & ſuivant les nerfs

qui ſont attaqués, ou les ſens s'émouſſent, ou la circulation languit, ou l'action des différens viſceres s'affoiblit, ou la nutrition ſe fait mal, ou l'action des muſcles diminue & ſe perd, & de ces différentes léſions, réſultent les engorgemens, les obſtructions, le croupiſſement des humeurs, leur altération & les irritations particulieres qui en réſultent, le dérangement dans les fonctions auxquelles ces humeurs étoient néceſſaires, le dérangement des ſécrétions, les maux qui en ſont la ſuite, le maraſme, &c; ainſi il eſt aiſé de comprendre quelle varieté de maux peut produire la diminution dans l'action nerveuſe.

§. 80. Son action augmentée n'a pas plus ſouvent de mauvaiſes ſuites, peut-être même qu'elle en a moins, mais elles ſont plus frappantes. Si ce ſurcroit d'actions porte ſur les vaiſſeaux ſécrétoires, il augmente trop les ſécrétions; s'il en ſerre les ſphincters, il empêche toute excrétion; ſi c'eſt ſur les viſceres creux, il en pervertit les mouvemens; ſi c'eſt ſur les organes de la circulation, il la précipite & il l'altere: mais comme les muſcles ſont le vrai

domaine des nerfs, que c'eſt ſur eux que s'exerce leur action la plus marquée, que c'eſt au moyen de cette action que les nerfs operent leurs plus grands effets, & qu'en jettant les muſcles dans une action trop forte, ils augmentent l'action de tous les vaiſſeaux, la force & la rapidité de la circulation peut parvenir à un point auquel aucune autre cauſe ne pourroit la porter, & il en réſulte des inflammations, des épanchemens, des hémorragies, des gangrênes même; & j'ai vu le cadavre d'une homme, mort après quinze heures de convulſions affreuſes, dans le même état que celui d'un lievre qui a été forcé après pluſieurs heures de chaſſe. VILLIS avoit déjà remarqué que chez une femme morte après de violens ſpaſmes, la pourriture avoit été très-prompte, & il l'avoit attribuée à la violente agitation (s); & M. CULLEN, dans ſon très-bon ouvrage ſur la matiere médicale, remarque auſſi qu'un violent ſpaſme enflamme très-promptement le ſang; il avoit un malade épi-

(s) *Pathologia cerebri.* ch. 10.

leptique qui lui en fourniſſoit la preuve la plus évidente; la ſaignée faite avant l'accès donnoit du ſang dans l'état le plus naturel; ſi on la faiſoit, une heure après, ou pendant l'accès, le ſang étoit totalement enflammé (*t*). Cette action peut aller au point de luxer, & même de caſſer les os. En préſentant ici quelques cas particuliers des mauvais effets des maux de nerfs, on verra d'abord de quel genre de léſion ils dépendent.

§. 82. CHEYNE qui étoit bon obſervateur, a remarqué que les étiſies tuberculeuſes étoient très-ſouvent la ſuite des fortes hyſtéries (*u*), & quoique cette obſervation ſoit plus fréquente en Angleterre, où l'on eſt très-expoſé à ces fortes d'étiſies, cependant elle ſe confirme ailleurs, & M. ROSA a vu en Italie (*x*), de violens accès de convulſions laiſſer une jeune perſonne dans une foibleſſe & une ſenſibilité ſi grande des nerfs qu'u-

(*t*) *Lectures on the materia medica.* 4. pag. 396.

(*u*) *Méthode naturelle de guérir.* part. 3. ch. 2. §. 20.

(*x*) *Saggio di oſſervazioni.* obſ. 2.

ne légere intempérie lui occaſionna une toux violente, qui ne finit que par la rupture d'une vomique ; & il eſt très-ordinaire que le froid donne conſtamment une petite toux ſéche aux perſonnes nerveuſes ; mais je reparlerai de cette eſpece de toux ailleurs.

La rupture des vaiſſeaux & l'épanchement du ſang ſont une ſuite très-ordinaire des convulſions dans deux cas; ou quand le fort ſpaſme dans une partie fait refluer le ſang dans une autre, c'eſt ainſi que les ſpaſmes de l'utérus produiſent quelquefois des ſaignemens de nez, des hemoptiſies, des vômiſſemens de ſang, ou quand la violente agitation produit une extravaſation. WEPFER en rapportant l'hiſtoire de convulſions qui faiſoient ſortir le ſang par l'oreille, remarque que par la même raiſon elles pouvoient bien rendre apoplectique (*y*). On voit tous les jours dans les convulſions violentes des enfans, que tout le ſang ſe porte dans les vaiſſeaux extérieurs; ils deviennent rouges & ſouvent preſque noirs, ſi le ſpaſme eſt plus fort,

(*y*) *De cicut. aquat.* pag. 23.

ce ſang peut s'épancher dans le tiſſu cellulaire & y former des échimoſes plus ou moins générales; on a vu un enfant mort dans l'accès, dont toute la peau étoit parfaitement ſemblable à celle d'un maure (z). On voit quelquefois les plus petits enfans vomir du ſang pur après chaque accès de tranchées, qui ſont toujours accompagnées de convulſions dans le bas ventre. Les ſpaſmes hiſtériques peuvent couvrir tout le corps de taches, & ſouvent de très-légers ſpaſmes partiels, & inſenſibles pour le malade, produiſent des échimoſes, qui, comme je m'en ſuis plaint ailleurs, ont ſi ſouvent été priſes pour des taches ſcorbutiques (a), & ont déterminé à un uſage pernicieux des antiſcorbutiques.

Il peut même en réſulter des épan-

(z) HULSEBUSCH *de fabricâ panniculi adipoſi.* §. 45.

(a) Il y a deux ou trois ſiecles, & même encore dans le ſiecle dernier, les maladies convulſives paſſoient ſouvent pour des poſſeſſions, & ces échimoſes étoient regardées comme la marque du Diable; elles ne laiſſoient point de doute ſur la cauſe du mal.

chemens dans le cerveau, comme M. MATTANI l'a vu (*b*). Ce ſont ces épanchemens dans la tête qui tuent dans les accès d'épilepſie, & comme les épanchemens ſont plus faciles dans les enfans, voilà pourquoi les convulſions ſont beaucoup plus ſouvent mortelles pour eux que pour les adultes, ils ſont d'ailleurs plus répandus; j'ai trouvé de ces épanchemens dans preſque tous les viſceres; mais ils ne ſont pas toujours ſanguins, ils ſont ſouvent ſimplement ſéreux, & alors ils peuvent être reſorbés, & les accidens qu'ils produiſoient ſe diſſipent; c'eſt à ces épanchemens ſéreux qu'il faut attribuer ces embarras de tête, ces affoibliſſemens dans les facultés, ces paralyſies de quelques ſens ou de quelques membres, que l'on obſerve après les violens accès de convulſions & qui ſe diſſipent au bout de quelques jours. Quelquefois cependant les convulſions détruiſent entierement les fonctions du cerveau & des nerfs; j'en ai vu pluſieurs exemples; & un des plus frapans eſt celui d'un enfant de dix ans qui paroiſſoit

(*b*) *De anevriſmatibus.* pag. 110.

être né ſain, mais qui depuis ſon enfance avoit eu pluſieurs fois des agitations convulſives, qui l'avoient laiſſé abſolument imbécille; il n'étoit pas plus grand qu'un enfant de cinq ans maigre, très-foible, ne marchant ni ne parlant, & n'ayant aucune connoiſſance; il ſemble que le cerveau même fut paralyſé; & j'ai vu une dame née avec une mémoire étonnante & capable de retenir pluſieurs pages après une ſeule lecture, qui la perdit preſqu'entierement par de violens maux de tête. Je trouve dans un excellent ouvrage que des crampes dans les muſcles des jambes avoient occaſionné de très-groſſes varices au gras de jambe (*c*).

§. 83. On verra dans un autre chapitre des obſervations d'os luxés par les ſpaſmes (*d*), ainſi je n'en préſenterai ici qu'un petit nombre, on trou-

(c) *Medical inquiries.* tom. 3. pag. 175.

(*d*) On ſera moins ſurpris de ces fractures par des ſpaſmes, ſi l'on fait attention que l'action volontaire, mais violente & ſubite des muſcles, peut produire cet effet. On trouve dans *le journal de Médecine* tom. 11. pag. 368. l'obſervation d'un

ve dans les *Mélanges des curieux de la Nature*, celle d'un enfant de dix ans à qui de violens accès casserent l'os de l'humerus & du tibia, & séparerent le femur de sa tête (*e*); & l'on a vu chez un Négre le spasme porté au point *de casser les deux fémurs dans leurs colets*, *dont les bouts* se firent jour & formerent une *playe à la partie externe laterale de la cuisse* (*f*). On pourroit être porté à croire

mousse, " qui pissant pendant un fort gros
„ tems, avoit peine à se soutenir à cause
„ du grand roulis du vaisseau ; une secousse
„ inattendue obligea tout le genre muscu-
„ leux à se mettre en contraction ; dans
„ l'appréhension où il fut de tomber, il pré-
„ senta le pied droit, & dans l'instant fit
„ un grand cri, & la cuisse se trouva cassée".

(*e*) M. LIEUTAUD *Histor. anatom. med.* tom. 2. pag. 351. On voit dans le *Sepulchretum* de MANGET l'histoire d'accès d'épilepsie assez violents pour casser le bras & la jambe, & luxer la cuisse.

(*f*) *Hist. des maladies de St. Domingue* par M. POUPPÉ DESPORTES tom. 2. pag. 172. On peut présumer que le traitement par les émétiques, & les purgatifs réitérés avec du séné, contribuerent à por-

re que ces fractures, dont on a plusieurs autres exemples sont la suite ou des coups, ou des chutes, ou des efforts ; mais si l'on fait attention que la violence des convulsions est souvent telle, que la force de plusieurs hommes ne peut pas contenir une personne foible, on comprendra que des spasmes de cette espece ont plus de force qu'il n'en faut pour fracturer des os. *Antoine* DE POZZIS assure que dans les hystériques & les hypocondres il est arrivé plusieurs fois que les sutures se séparoient (*g*). On a vu plus haut les sutures séparées par la suite de la frayeur, & ces deux faits sont assez raprochés ; cependant je n'oserois point garantir toute l'exactitude du premier. M. HALLER a vu après des éternuemens redoublés, chez une femme hystérique, la vue perdue par le déplacement de l'œil, dont l'iris fut cachée

ter le mal à ce degré de violence ; le spasme ne finit que plusieurs jours après cet accident, qui sans doute obligea à cesser un mauvais traitement, on auroit tué le malade si la maladie ne lui avoit pas cassé la cuisse.

(*g*) M. LIEUTAUD tom. 2. pag. 285.

ſous la paupiere, de façon qu'il n'y avoit que la partie inférieure de la ſclérotique qui reçut la lumiere, (*h*) & l'on trouve dans les Eſſais d'Edinbourg (*i*) une obſervation dans laquelle on voit les convulſions des muſcles du bas ventre produire une hernie inguinale.

§. 84. Un autre effet du ſpaſme, & l'on en verra pluſieurs exemples dans différents endroits de cet ouvrage, c'eſt l'affoibliſſement, & même la paralyſie, ou dans les nerfs même qui ont éprouvé le ſpaſme, ou ſouvent dans d'autres. VATER a vu une colique ſpaſmodique faire perdre la mémoire (*k*). PLATERUS avoit déjà vu une femme à qui une violente colique avoit donné des convulſions, qui lui firent perdre la vue ſi complettement qu'elle ne voyoit pas une chandelle que l'on approchoit très-près de ſes yeux; trois jours après elle recouvra la vue; mais la colique & les convulſions étant revenues au bout de quelques

(*h*) *Elem.* l. 8. Sect. 4. §. 36.
(*i*) Tom. I. art. 27. pag. 254.
(*k*) HALLER *meth. ſtud. med.* pag. 651.

jours, elle la reperdit de nouveau, & la recouvra encore; mais enfin elle ſuccomba aux attaques réiterées de ce mal. Il vit une autre femme aveuglée auſſi après une colique & des convulſions, mais moins heureuſe; elle ne recouvra jamais la vue; il eſt vrai qu'il paroit attribuer cette fixité à des applications froides, faites ſur le front, plutôt qu'au mal même (*l*). J'ai vu une femme, dont les nerfs avoient toujours été délicats, qui à l'époque de la ceſſation de ſes régles, prit des ſpaſmes violens dans les muſcles de l'œil avec des douleurs cruelles, ils étoient dans une crampe continuelle, & elle perdit complettement la vue; on lui avoit appliqué de l'eau à la glace; mais quoique je croye cette pratique très-mauvaiſe dans les cas de cette eſpece, c'eſt au ſpaſme & non point à l'eau glacée que j'attribue le mal.

C'eſt un effet conſtant d'un fort ſpaſme d'affoiblir plus ou moins complettement les parties qu'il attaque, & s'il attaque les parties vitales, il peut devenir tout-à-coup mortel; on en

(*l*) *Obſervat.* l. 1. pag. 104.

trouve un exemple dans les ouvrages de M. de HAEN, j'en ai rapporté deux dans un autre ouvrage (*m*), & il y a peu de Médecins qui n'ayent eu occaſion d'en voir. M. MORGAGNI a obſervé les convulſions du cœur, & il dit que les femmes ſont plus ſujettes que les hommes aux convulſions des viſceres internes (*n*); il rapporte ailleurs (*o*) le cas d'une jeune fille débauchée, ſujette aux affections hyſtériques qui mourut d'une violente convulſion. C'eſt ſans doute par une ſuite de cet affoibliſſement que laiſſent le ſpaſme & les convulſions, que la nutrition ſe fait moins bien dans les parties longtems & ſouvent convulſées & qu'elles maigriſſent; c'eſt à cet amaigriſſement qu'il faut rapporter un fait ſingulier rapporté par M. FARR Médecin à Plimouth; il vint à l'hôpital de cette ville un malade attaqué depuis ſix jours de violens accidens ſpaſmodiques, & ſur-tout d'un très-fort ſpaſme cynique, qui interrogé ſur ſon âge, ſe dit âgé de vingt ſix ans; M. FARR

(*m*) *Epiſtolæ* pag. 328.
(*n*) Ep. 26. §. 33.
(*o*) Ep. 45. §. 21.

& tous les assistans qui lui en donnoient au moins soixante, crurent qu'il rêvoit, & cependant rien n'étoit plus vrai (*p*).

Les fréquens spasmes des nerfs mésenteriques, en arrêtant le sang, disposent à l'hydropisie & la produisent (*q*). Les violentes convulsions peuvent aussi produire la gangrène. WEPFER la vit paroitre à la jambe après de violentes convulsions occasionnées par le verre d'antimoine (*r*), & il l'attribua au resserrement des arteres par les nerfs. On verra, quand je rapporterai les observations sur les causes de l'apoplexie, qu'elle est quelquefois la suite des violents spasmes des hypocondres.

§. 85. Les affections dans lesquelles, ni la paralysie, ni le spasme ne sont aussi marqués, telles que la simple mobilité, les affections hystériques & hypocondriaques qui ne sont pas

(*p*) *Medical. observat. and. inquir.* tom. 4. pag. 92.

(*q*) FORSTER *on the causes of diseases.* pag. 96. & M. LORRY tom. I. pag. 382.

(*r*) *De cicut. aquat.* pag. 254. & 273.

bien fortes, n'ont point les mêmes inconvéniens que les maladies paralytiques & convulsives, mais il en résulte cependant toujours, qu'en alterant & en troublant souvent plusieurs fonctions, elles sont un obstacle à une santé très-ferme & robuste, qui n'existe jamais sans une régularité dans l'action de tous les organes, qui est incompatible avec des nerfs fort délicats.

§. 86. Si l'on ne formoit le prognostic général du danger des maux de nerfs que sur les faits que je viens de présenter, on le formeroit beaucoup trop fâcheux, & on les croiroit plus dangereux qu'ils ne sont réellement, puisque quoiqu'il puisse résulter beaucoup d'accidens des maux de nerfs, on est cependant étonné combien peu ils en occasionnent, & tous les jours les spectateurs des violens accès de convulsions s'attendent à chaque instant aux accidens les plus fâcheux, & sont très-surpris de n'en voir résulter aucun : c'est un phénomene pour eux ; WEPFER remarque avec étonnement que sa seconde malade, empoisonnée par la cigüe, dont on a vu l'histoire plus haut, & dont les yeux

avoient été si fort fatigués par les convulsions qu'ils étoient presque sortis de la tête, ne souffrit aucun dérangement dans la vue ; & des faits semblables sont peut-être une des plus belles preuves de l'artifice admirable du corps humain.

On voit que la paralysie attaque beaucoup plus rarement les parties internes que les muscles externes ; on voit que les paralysies externes, quoiqu'elles privent de presque tout mouvement, peuvent cependant laisser jouir très-longtems d'une santé tolérable, & il n'y a point de Médecin qui ne se soit étonné très-souvent de voir tant de maladies convulsives ou spasmodiques, si longues, si suivies, si fortes, laisser, après qu'elles ont cessé, le malade presqu'aussi bien qu'avant que de l'attaquer & seulement plus délicat. Les maladies hystériques & hypocondriaques laissent même souvent toutes les fonctions se faire avec assez de régularité ; & en général on peut dire que les maladies du genre nerveux prennent peu sur la durée de la vie, qu'elles l'abrégent peu, qu'après avoir porté le bouleversement par-tout, après

avoir fait craindre de voir périr d'un moment à l'autre, elles laiſſent ſouvent, le moment après, dans le plus parfait calme; mais je le répete, ſi elles prennent peu ſur la longueur des jours, elles prennent beaucoup ſur le bonheur, parce que les nerfs ſenſibles, éprouvant vivement toutes les impreſſions, au milieu de la ſanté, la plus foible cauſe d'irritation, que ſouvent l'on ne peut ni prévoir ni éviter, détruit dans l'inſtant ce calme dont on jouiſſoit; ainſi on ne peut preſque pas ſe répondre d'un jour entier de bien-être, & la crainte tient dans une eſpece d'attention continuelle ſur tout ce que l'on doit éviter, qui eſt une vraie peine; & une peine de tous les momens, quelque légere qu'elle ſoit, eſt un vrai malheur; ainſi quoique les maux de nerfs ſoyent rarement mortels, ils ſont réellement très-fâcheux. M. SHEBBEARE après avoir fait un tableau énergique des malheurs de la vie des hypocondres, ajoute, cette maladie, quoique la plus affligeante, eſt peut-être celle que l'on plaint le moins, & finit en déſirant que ceux qui en rient fuſſent appellés à

boire dans la même coupe d'amertume (*s*). M. RAULIN s'éleve également avec force & avec raiſon, contre ceux qui s'obſtinent à regarder les vapeurs comme une maladie ſans conſéquence, qui n'exige que de légeres attentions (*t*).

Il y a un cas dans lequel les convulſions ſont utiles, & j'en ai déja parlé ailleurs; c'eſt quand les nerfs ſe trouvent dans un état de dérangement, dont la ſécouſſe ſeule des convulſions peut les tirer.

§. 87. Quant à la ſeconde partie du prognoſtic des maux de nerfs, ſi l'on demande ce que l'on peut eſpérer de leur guériſon, la réponſe, comme celle à la premiere queſtion, varie ſuivant les maladies, & ce n'eſt que dans le traité particulier de chaque maladie que l'on peut établir un prognoſtic exact; mais je donnerai cependant ici quelques obſervations générales qui peuvent ſervir à ſe former des idées plus juſtes du prognoſtic dans chaque maladie en particulier.

Nous avons vu plus haut qu'on s'eſt

(*s*) *Practice of phyſic* tom. 2. pag. 309.
(*t*) Préface. pag. 22.

trop laiſſé aller à regarder les maux de nerfs comme peu dangereux; par un jugement auſſi peu juſte & preſque contradictoire, on les regarde trop généralement comme incurables; & il ne faut pas diſſimuler que leur guériſon a ſes difficultés; mais il ne faut pas penſer qu'elles ſoyent toujours inſurmontables; & il n'y a point de maux de nerfs qui n'ayent été plus d'une fois gueris & qui ne puiſſent l'être plus ſouvent.

Les difficultés ſont de deux eſpeces, ou phyſiques ou morales; je traiterai de ces dernieres dans le chapitre de l'hypocondrie, où je reprendrai cet article; je parlerai ici des phyſiques.

La premiere, c'eſt que la ſécrétion des eſprits animaux paroît être l'élaboration la plus finie, la plus difficile de l'œconomie animale, celle qui ſuppoſe la machine la mieux montée, celle qui, par là même, exige le plus que toutes les autres ſoyent en bon état; car quoique par une ſuite de ce rapport, de ce nexe établi entre toutes les fonctions, le dérangement de l'une ait quelque influence ſur toutes, cependant il y en a qui ſont plus

indépendantes que d'autres, & celles du cerveau ſont celles qui le ſont le moins; auſſi il y a des fonctions qui ſe conſervent preſque intactes dans beaucoup de maladies, au lieu que dans preſque toutes les nerfs ſouffrent, & leur léſion n'échappe pas à ceux qui ſavent obſerver. Si dans certaines conſtitutions, le genre nerveux eſt ſi fortement organiſé qu'il paroît preſque invulnérable par les léſions des autres parties, c'eſt un phénomene dont il faut s'étonner, comme je l'ai déjà dit plus haut.

La ſeconde cauſe de difficulté eſt une ſuite de la premiere, c'eſt qu'il y a un grand nombre de cauſes qui agiſſent ſur le genre nerveux, puiſqu'il ſe reſſent preſque toujours de toutes celles qui giſſent ſur tous les autres organes. Des vaiſſeaux trop ou trop peu remplis, une circulation trop vîte ou trop lente, & tout ce qui peut produire cet effet, une reſpiration un peu gênée, une toux fréquente, un peu de tenſion ou d'irritation dans l'eſtomac, une digeſtion qui ne ſe fait pas bien, une conſtipation qui fait que le ſang ſe porte à la tête, ou qui irrite les

nerfs des inteſtins, une diarrhée qui ſouſtrait la matiere nutritive, un embarras dans le foye qui fait refluer la bile dans le ſang, une pierre dans la véſicule, qui peut produire des ſpaſmes mortels, une diminution dans les urines, ou leur croupiſſement dans la veſſie, un calcul dans les reins, un irritant quelconque dans les autres organes internes ou externes, la tranſpiration ſupprimée, dérangent, quelquefois ſur le champ, toujours à la longue, les fonctions du genre nerveux; & comme les remedes indiqués par pluſieurs de ces maladies lui ſont ſouvent totalement contraires, elles nuiſent doublement. La multitude de ces cauſes capables de le déranger, & qui ſe reproduiſent preſqu'inévitablement très-ſouvent les unes ou les autres, ont une impreſſion plus marquée dès qu'il eſt déjà attaqué & rendent ſa guériſon plus difficile; & il faut en dire autant de pluſieurs cauſes qui n'agiſſent preſque que ſur le genre nerveux, & dont l'action, incommode en ſanté, devient un obſtacle au rétabliſſement, quand la maladie eſt déjà formée; telles ſon

l'air trop chaud, les odeurs, la méditation, l'application des ſens, toutes les paſſions qui dans les perſonnes dont les nerfs ſont déjà malades, produiſent des effets très-forts & retardent conſidérablement la guériſon.

Une troiſieme difficulté, c'eſt la lenteur avec laquelle les remedes agiſſent ſur le cerveau : on peut les porter immédiatement ſur l'eſtomac & les inteſtins ; ils agiſſent plus tôt ſur certaines parties, plus tard ſur d'autres, mais de toutes les parties, il n'y en a aucune ſur laquelle leur action, j'en excepte celle des ſpiritueux appliqués aux extrêmités des nerfs, & dont l'effet eſt très-prompt, mais très-paſſager, il n'y en a aucune, dis-je, ſur laquelle leur action ſoit auſſi lente & auſſi foible, on peut dire même qu'elle n'eſt preſque jamais médiate, mais que l'on ne change l'état du cerveau qu'en changeant la machine preſque toute entiere, ou par l'action ſympathique de quelqu'autre organe.

§. 88. Mais malgré toutes ces circonſtances, il n'en eſt pas moins vrai que l'on voit guérir très-ſouvent des maux de nerfs très-fâcheux, ſoit qu'ils ayent

leur ſiege dans le cerveau, dans la moëlle de l'épine, ou dans les troncs des rameaux nerveux; & l'on remarque tous les jours des effets très-prompts des remedes dans les maux de nerfs; ce qui dépend ſans doute de cette même cauſe qui fait que toutes les maladies affectent le cerveau, de cette union beaucoup plus intime du cerveau aux autres parties que des autres parties entr'elles, union qui dépend elle-même de ce que toutes les parties tiennent au cerveau par les nerfs qui en ſont une partie. On a vû tout-à l'heure que le cerveau ſouffre de tous les dérangemens parce qu'il eſt par-tout, mais il en réſulte auſſi que par la même raiſon, on peut lui faire du bien par tout, & ſi les remedes agiſſent tard ſur la maſſe même du cerveau, ils agiſſent par tout ſur ſes rameaux, dont les changemens en bien ou en mal ſe portent d'abord au cerveau même; ainſi la même cauſe qui rend les maladies du cerveau ſi fréquentes & ſi rebelles, peut auſſi donner quelquefois de la facilité à les guerir. J'ajouterai que s'il y a des cauſes dont il reçoive les impreſſions fâcheuſes le premier, & preſque le

ſeul, il eſt dans le même cas pour beaucoup d'impreſſions favorables, dont les bons effets ſe manifeſtent d'abord ſur ce viſcere de la façon la plus marquée; on peut donc conclure de toutes ces obſervations, que les maux de nerfs ne ſont point incurables, & que ſi on les guerit rarement, cela dépend ou de cauſes accidentelles dont je parlerai ailleurs, ou de ce que l'on n'a pas aſſez étudié cette matiere, & que n'ayant pas donné aſſez d'attention aux différentes cauſes, on n'a pas toujours ſaiſi les vrais moyens. Ainſi il réſulte de tout ce que je viens de dire, premierement que les maux de nerfs ne ſont point une maladie à négliger comme on le dit généralement, que ce n'eſt point une maladie chimérique, qu'ils peuvent avoir les ſuites les plus funeſtes, que cependant leurs ſuites mortelles ſont rares, mais que le trouble qu'ils répandent dans la vie eſt de tous les jours, que par là-même ils demandent la plus grande attention, & exigent tous les ſoins du Médecin: en ſecond lieu on a eu tort de les croire incurables; on peut les guerir & on les guerit comme toutes

les autres maladies; s'il y a des circonſtances qui en rendent la cure difficile, il y en a d'autres qui la facilitent; ils ont leurs cas incurables ſans doute, mais les maladies les plus généralement curables ceſſent tous les jours de l'être, quand elles ſont parvenues à un certain point, & les maux de nerfs n'ont point d'exemption à cet égard, & ſont incurables 1°. quand la cauſe de leur déſordre eſt par elle-même inguériſſable, ſoit qu'elle ſoit fixe, ſoit qu'elle ſe reproduiſe continuellement; 2°. quand par leur durée ils ont ſi fort affoibli les nerfs, qu'ils ne peuvent jamais ſe rétablir; 3°. quand cet affoibliſſement a été extrême dès la premiere action de la cauſe; 4°. quand on a fait beaucoup de mauvais remedes; 5°. enfin quand la ſanté eſt trop dérangée, & que la Nature n'aide plus aux ſecours de l'art, ou plutôt, quand elle n'eſt plus en état d'employer les inſtrumens que l'art lui fournit.

CHAPITRE XIII.

Du traitement des maux de nerfs en général.

§. 89. LEs objets dont il me paroît que l'on doit s'occuper en parlant du traitement général des maux de nerfs ſont, 1°. le traitement des maladies des nerfs même; 2°. celui des cauſes prédiſpoſantes & déterminantes; 3°. l'examen des différens remedes généraux; 4°. le traitement des métaſtaſes; 5°. les préſervatifs.

ARTICLE I.

Traitement des maladies propres des nerfs.

J'ai réduit les maladies des nerfs même à ſept, leur trop grande foibleſſe & leur trop grande tenſion; l'âcreté des eſprits animaux; les maladies du ſenſorium; les maladies du muſcle; celles des enveloppes des nerfs; cel-

les des parties qui les entourent : je dirai du traitement de chacune, non point tout ce qu'il y a à en dire, je le ſuppoſe connu d'ailleurs, mais ce qui eſt plus particulierement relatif à mon objet.

§. 90. Quand on a bien conſtaté que les maux de nerfs ſont un effet du trop grand relâchement, ou de la trop grande tenſion, la méthode de les traiter, eſt la même que celle que l'on employe pour la fibre lâche & pour la fibre roide, & je ne dois point entrer dans le détail de ces traitemens qui ſont ſi bien expoſés dans les ouvrages de M. BOERHAAVE & des Médecins de ſon école. Je remarquerai ſeulement que dans les cas d'atonie, comme il arrive ſouvent que les nerfs de l'eſtomac, & que tous les nerfs en général ont une extrême ſenſibilité, il faut apporter une grande attention au choix des médicamens toniques, qui, s'ils ont de l'âcreté ou s'ils ſont trop ſtimulans, ou trop aſtringens, agiſſent comme des irritans & nuiſent alors au lieu d'être utiles ; c'eſt donc dans les toniques les moins âcres que l'on doit

chercher des ſecours, & ſurtout dans le choix des alimens, dans celui des boiſſons, dans tous les autres objets diœtétiques & principalement dans l'exercice & dans le choix de l'air. C'eſt ici encore où les frictions, dont je parlerai plus bas, ſont un excellent ſecours; & il ne faut jamais perdre de vue, dans les cas où la mobilité dépend du relâchement, l'obſervation de M. VAN SWIETEN; une jeune fille, la plus mobile, qu'il ſe rappella d'avoir vu, à qui le plus petit bruit, une lumiere un peu trop vive, donnoient des convulſions étonnantes, avec un ſentiment de déchirement dans le bas ventre, avoit éprouvé inutilement les remedes nervins les plus vantés; enfin il lui fit enbander les jambes, les cuiſſes & tout le bas ventre juſques au ſein, elle en éprouva d'abord le plus grand ſoulagement, & en continuant à la tenir enbandée pendant quelques mois, les remedes, ſi inutiles auparavant, agirent, & elle ſe rétablit (*u*). Les bains froids ſont auſſi

(*u*) Ad. aph. 28. tom. I. pag. 35. L'uſage des bandages, comme auxiliaires des

un des ſecours les plus efficaces, mais ils peuvent agir comme irritans & exigent des précautions dont je parlerai à l'article particulier des bains. L'eau à la glace pour toute boiſſon, l'infuſion de caſſia lignea, qui eſt un mucilage fin & aromatique ſi bien indiqué, quand il y a tout-à-la fois foibleſſe & mobilité des premieres voyes, l'extrait ſpiritueux de racine de valériane, les eaux minérales chalibées & gazées, la mirrhe, l'aſſa fœtida, le baume du Perou, la limaille de fer la plus fine, ſont des toniques doux, ſi on les donne à petites doſes, mais dont, en les continuant, l'effet eſt preſque ſûr.

§. 91. C'eſt dans les maladies produites par le trop de roideur des fibres, par la viſcoſité inflammatoire des humeurs, par la diminution de la tranſpiration quand elle dépend de quelqu'une de ces cauſes, que l'on doit employer la méthode relâchante;

forces affoiblies, eſt totalement négligé & ne devroit pas l'être. M. de GORTER a donné les vrais principes de leur action, & a indiqué une partie de leurs bons effets dans les Acta C. N. tom. 9. pag. 316.

c'eſt dans ces cas où celle de M. POME, qui eſt la plus relâchante poſſible, a opéré de ſi belles cures.

Les principaux moyens de cette méthode ſont un régime tout végétal & le moins ſavoureux poſſible; la privation de toute autre boiſſon qu'une boiſſon aqueuſe, telle que l'eau fraiche pure, mais non pas à la glace, ou l'eau rendue légérement mucilagineuſe, en la faiſant bouillir avec un peu de veau ou de poulet (ce ſont les boiſſons ſi connues de M. POME) (x), ou avec quelques plantes mucilagineuſes, comme l'althea, la mauve, la violette, la régueliſſe; la tiſanne d'orge, l'orgeat, l'eau & un peu de lait; les bains tiedes très-longs & très-fréquents, ou d'eau ſimple la plus douce poſſible, telle qu'eſt ici celle

(x) VIRIDET avoit déjà dit que les bouillons de poulet ont quelque choſe de ſpécifique pour calmer les vapeurs, pag. 168. 169. 203. mais quel avantage peut-il y avoir à écorcher ces pauvres animaux en vie? cette idée ſeule pourroit donner des maux de nerfs, & il ne peut réſulter de cette pratique cruelle aucun effet que l'on ne put obtenir par des moyens plus doux,

du lac, ou d'eau adoucie par des plantes émollientes; les lavemens légérement tiédes ſouvent répétés; un air doux; point d'idées ni d'actions fortes; un long ſommeil.

Le petit lait eſt auſſi un remede extrêmement indiqué dans ce cas; & lorſque ces maux de nerfs affreux, que l'on attribue au deſſechement des nerfs, dépendent de l'âcreté de la bile ou d'une diſpoſition phlogiſtique dans les organes biliaires, ce qui eſt très-ordinaire, c'eſt le ſecours le plus prompt, le plus efficace & le plus ſûr, & je ne pourrois pas dire combien l'on voit de maux de nerfs guéris par ſon uſage, ſoit en boiſſon, ſoit quelquefois en lavemens.

Cette même méthode eſt auſſi très-utile, dans les cas où le fluide nerveux eſt trop âcre, mais je réparlerai plus au long de l'âcreté en parlant du traitement des cauſes prédiſpoſantes.

Les bains minéraux, à moins que ce ne ſoit de l'eau très-pure & ſeulement échauffée par la nature, ſans aucun principe ſtimulant, tels que ceux de Pfeffers, de Slangen-Baden, de

Bains, ſeroient nuiſibles ; toutes les eaux chalibées & gazées, auſſi-bien que les bains véritablement froids irritent ; & il eſt étonnant de voir avec quelle facilité on ordonne ces remedes, mais il eſt très-ordinaire d'en voir réſulter les plus mauvais effets.

§. 92. Le ſenſorium, à moins qu'il ne ſoit attaqué par les vices du cerveau dont je parlerai dans le chapitre des maladies ſoporeuſes, ne doit être enviſagé que comme nerf ; il éprouve donc les mêmes maux ; ou plutôt, les maux du ſenſorium & des nerfs ſont la même choſe, & exigent le même traitement ; on auroit pu ne pas faire un article à part de ſes maladies.

§. 93. Quand l'irritabilité eſt viciée, les mêmes caracteres qui ſervent à faire reconnoître ce vice, ſervent à en faire découvrir les cauſes ; & le traitement eſt une ſuite de la cauſe connue ; j'ai vu une femme à qui l'excès des bains tiédes avoit donné une mobilité exceſſive, qui ne me parut dépendre que de l'irritabilité augmentée & que des bains très-froids guérirent promptement.

§. 94. En ſe rappellant ce que j'ai

dit des maladies des enveloppes des nerfs, on comprend qu'elles ſont ſouvent très-difficiles à connoître; que lors même qu'elles ſont connues, elles peuvent exiger des traitemens très-différens, & que le ſuccès de ces traitemens peut être très-incertain; en général les épanchemens ou les endurciſſemens dans la celluloſité, ſont très-opiniâtres; il en arrive quelquefois qui ſont produits par le virus vénérien; un long uſage des mercuriels eſt ce qui peut le mieux y remedier; ces mêmes mercuriels, les antimoniaux, les décoctions les plus pénétrantes, ſans être trop âcres, telles que celles de racines de ſaponaire & de bois de gayac, ſur-tout s'il eſt poſſible d'en aider l'effet par des fomentations convenables les plus rapprochées que poſſible du mal, des bains même analogues, & ſur-tout un régime très-ſobre & très-fondant, ont quelquefois réuſſi dans des cas ſemblables; on en trouvera des exemples dans les traités des maladies particulieres.

ARTICLE II.

Du traitement des cauſes prédiſpoſantes.

§. 95. Les maux de nerfs qui ſont le fruit de l'hérédité, de la nativité, de l'éducation, ne peuvent ſe guérir que par les attentions les plus ſuivies ſur toutes les parties du régime, dirigées ſur les indications fournies par les recherches les plus exactes ſur le caractere des dérangemens que ces trois cauſes peuvent avoir produit; il ſeroit impoſſible d'entrer dans ces détails; mais il ſuffit d'en avoir préſenté le principe & d'en donner un ou eux exemples. Conſulté pour une fille de neuf ans, très-bien faite, dont tous les viſceres paroiſſoient en bon état, mais qui avoit le genre nerveux ſi mobile que la plus petite cauſe lui donnoit des convulſions, je crus, après avoir examiné toutes les circonſtances, que le mal ne pouvoit dépendre que d'un principe d'humeur goutteuſe, qui étoit extrêmement forte dans la famille de ſon Pere: je lui ordonnai le régime le plus doux, l'uſage du lait d'aneſſe tous les matins pendant deux ans,

de petites doſes d'antimoine crud, de quatre en quatre jours, & des demi bains légérement tiedes deux fois par ſemaine, pendant les ſept plus beaux mois de l'année; elle ſuivit exactement ce régime, non ſeulement pendant deux ans, mais pendant près de quatre, & j'ai ſû qu'à quatorze ans elle jouiſſoit depuis longtems de la ſanté la plus affermie. On voit ſouvent des enfans d'une violence & d'un emportement qui étonne & effraye dans un âge ſi peu avancé, & l'on a ſouvent trouvé que les meres ou les nourrices avoient fait un excès de vin auquel on devoit rapporter ce malheureux vice des enfans; j'en ai vu un qui à l'âge de quatre ans étoit furieux au moins quatre ou cinq fois par jour, & toujours agité: l'uſage du petit lait, des fruits fondans, de quelques laxatifs doux, & des bains tiedes, continué juſqu'à le rendre extrêmement foible, le changerent au point, non pas d'en faire l'enfant le plus ſouple, mais de faire diſparoître toutes ſes violences; je finis par quelques bains frais pour lui redonner plutôt des forces, & chaſſer une légere diſpoſition à la

triſteſſe qui paroiſſoit une ſuite de la foibleſſe. Indépendamment du changement moral, il en arriva un phyſique très-frappant ; c'eſt que ſa peau, toujours rude auparavant, devint extrêmement ſouple & eſt reſtée telle.

Quand quelque vice d'organiſation paroit être la cauſe premiere de l'irritation nerveuſe, ou contribuer beaucoup à l'entretenir, il faut examiner attentivement s'il n'y auroit point quelque moyen méchanique d'en diminuer les effets.

§. 96. Quand une crue trop prompte a laiſſé dans cet état de foibleſſe, qui comme on l'a vu ailleurs, occaſionne tant d'accidens nerveux, les moyens les plus propres à y remedier ſont un choix d'alimens nourriſſans ſous un petit volume, un uſage habituel de légers aromates, & d'un peu de vin plus tonique que ſpiritueux, l'eau à la glace, un air ſec, un très-grand exercice & des bains très-froids.

Tous les dérangemens produits par les erreurs dans l'uſage des choſes non naturelles, doivent être corrigés, autant qu'il eſt poſſible de les corriger, par

l'uſage des contraires ; & cette loi eſt trop négligée, lors même que les circonſtances permettroient de l'obſerver, relativement à l'air, qui étant un agent dont les effets ſur l'homme ne ſont jamais interrompus & celui de tous dont les mauvais effets ſont les plus marqués & les plus certainement nuiſibles, ſi l'on ne ſe ſouſtrait pas à ſon action dans les époques où elle eſt funeſte (*a*). Les Anglois ſont preſque les ſeuls qui ayent ſenti l'importance de cette régle ; ils obſervent de changer de pays à meſure que la ſaiſon y amene un air nuiſible pour leur état, & j'en ai vu, un grand nombre, dans leurs tranſmarches, qui ont évité par là les progrès de maux qui les auroient tués, s'ils étoient reſtés chez eux, & qui enfin, par cet uſa-

(*y*) On a une très-bonne diſſertation de M. HOFMAN, *de peregrinationibus inſtituendis ſanitatis cauſâ*, mais trop peu lue, ainſi que tous les ouvrages de cet excellent Médecin, & une autre non moins bonne de M. STAHL, qui eſt encore moins lu, parce que ſes ouvrages, qui ne ſont preſque des theſes, ne ſont pas encore réunis, quoique bien dignes de l'être.

ge habituel d'un air convenable, & par le grand exercice, ſont parvenus à diſſiper des germes de maladies contre leſquelles les remedes ne pouvoient rien. Dans les pays très-chauds, il y a des maux de nerfs que les chaleurs brulantes de l'été ramenent toutes les années, & qui ne cédent qu'au paſſage dans un air plus froid; dans les pays où les hyvers ſont froids, il y a d'autres maux de nerfs, dont le froid renouvelle les accès, & que l'on ne peut prévenir que par le paſſage dans les pays chauds. Dans le premier cas, les malades doivent ſe procurer des années ſans été, dans le ſecond des années ſans hyver; ils évitent par là les accès, & les nerfs n'étant point irrités, ont le tems de reprendre leurs forces. C'eſt ſur-tout dans les cas où une humeur âcre eſt une cauſe d'irritation nerveuſe renaiſſante tous les hyvers, & occaſionne des aſthmes, des coliques, des accès d'hypocondrie, que l'on gagne infiniment à aller paſſer cette ſaiſon dans les pays chauds; quelquefois un ſeul hyver ſuffit pour amander conſidérablement l'état du malade; en général quand, comme les oiſeaux de paſ-

ſage, on ne peut pas ſoutenir l'intempérie de certains climats, il faudroit pouvoir en changer comme eux. M. LORRY a vu une femme délicate, qui appellée par les affaires de ſon mari a à s'établir dans une ville maritime de la baſſe Allemagne, y étoit tourmentée de convulſions cruelles, qui finiſſoient dès qu'elle rentroit en France. Trois fois elle voulut eſſayer cet établiſſement, & trois fois les convulſions la forcerent de rentrer dans ſa patrie, où elle jouit d'une bonne ſanté (z). On voit tous les jours de la façon la plus frapante les effets ſenſibles des différens airs ſur les perſonnes qui ont le genre nerveux très-ſenſible; la plus légere alteration dans la chaleur, l'humidité, la peſanteur de l'air, un air trop enfermé, l'action de quelque miaſme imperceptible pour d'autres, leur occaſionnent des accidens graves qui devroient être une indication à faire changer d'air plus ſouvent; & les impreſſions de l'air ſont peut-être plus de conſéquence dans les maux de nerfs que dans les

(z) *De Melancholiâ.* tom. 2. pag. 50.

maux de poitrine; on a vu un homme délicat qui étoit affecté désagréablement s'il y avoit un linge mouillé dans la chambre où il se trouvoit (*i*).

§. 97. Les maux de nerfs produits par les évacuations excessives quelconques, saignées, hémorragies, diarrhées, pertes blanches, sueurs, &c. n'exigent ordinairement d'autres soins que ceux que l'affoiblissement indique, il faut fortifier, sans irriter.

§. 98. Mais quand les maux de nerfs sont la suite d'une suppression accidentelle des régles, on ne peut point la traiter comme si les maux de nerfs ne subsistoient pas; tous les moyens irritans employés dans cette circonstance jettent tout le genre nerveux dans un érétisme qui a aggrave tous les symptômes & qui affermit la suppression; c'est du tems, d'une grande attention à éviter tous les alimens & toutes les boissons qui peuvent, ou fatiguer l'estomac, ou irriter le genre nerveux, ou épaissir les humeurs, d'un exercice très-fréquent, des frictions régulieres sur les reins, le bas ventre, les

(*a*) *Journal de Paris*, en Janv. 1779.

cuiſſes & les jambes, & d'un uſage circonſpect d'eaux minerales acidules que l'on peut eſperer quelques ſécours. Il eſt ſur-tout de la plus grande importance d'éviter les émétiques & les purgatifs que l'on prodigue ordinairement dans ces circonſtances & qui nuiſent toujours, ſoit quand il y a des maux de nerfs, ſoit quand il n'y en a point. S'il y a une vérité démontrée en Medecine par l'expérience, c'eſt que les purgatifs cimentent les ſuppreſſions, & quoique les émétiques produiſent moins certainement ce mauvais effet, ils en ont d'autres qui leur ſont particuliers, & je ne connois aucun exemple d'une ſuppreſſion guerie par leur uſage.

Ce que l'on ne doit ſur-tout jamais perdre de vue dans le traitement des ſuppreſſions, c'eſt leur cauſe, puiſqu'il y a nombre de cas dans leſquels cette ſuppreſſion n'eſt point un mal, comme toutes les fois que la malade a été affoiblie par quelque maladie aiguë, toutes les fois qu'elle a eu quelqu'hémorragie ou quelqu'autre évacuation très conſidérable, toutes les fois qu'un état de langueur l'a forcée

à une grande ſobrieté, & à une inaction ſoutenue ; enfin toutes les fois que la malade doit avoir fait moins de ſang qu'à l'ordinaire, les régles ceſſant d'être néceſſaires, leur ſuppreſſion n'eſt ſouvent point un mal, & c'en ſeroit un très-grand que de vouloir en forcer le retour ; j'ai vu une multitude de perſonnes à qui l'on a fait par là le plus grand mal ; tout ce que l'on doit faire alors, c'eſt d'employer les moyens les plus doux pour empêcher que quand le beſoin d'évacuation reviendra, la Nature ne ſe fourvoye & ne détermine la plethore ailleurs.

Quand la ſuppreſſion eſt la ſuite des paſſions on doit éviter avec encore plus de ſoin les emmanagogues actifs ; j'ai cité ailleurs un exemple frappant du danger d'oublier cette loi. Les calmants, les demi bains, le mouvement, les frictions & le tems ſont encore les meilleurs remedes. Le régime, & même, en cas de beſoin, la ſaignée remedieroient aux accidens graves que la plethore pourroit produire.

Quand elle eſt la ſuite de quelque accident phyſique comme l'humidité,

le froid, les veilles, des erreurs dans les alimens ou les boiſſons, on peut ſe permettre des ſecours un peu plus actifs que dans les cas précédens; mais je le répéte, en général les ſuppreſſions ne veulent point de remedes violens, & l'emploi des emmenagogues dans ces circonſtances détruit la ſanté des neuf dixiemes des femmes pour qui on les employe, & la détruit d'autant plus ſurement qu'elles ſont plus jeunes & plus délicates : il faut même faire bien attention que ſouvent la violence des accidens, qui eſt une preuve de l'extrême mobilité de la malade, ne devrait ſervir qu'à rendre plus circonſpect ſur l'emploi des remedes actifs; mais au lieu de cette circonſpection, elle produit ſouvent un effroi & un trouble qui fait que l'on recourt aux moyens les plus nuiſibles.

Quand la ſuppreſſion eſt l'effet de l'âge, elle exige un traitement que j'ai promis de donner ici; mais pour en ſaiſir les principes, on doit ſe rappeller ceux que j'ai établi ſur les cauſes des maladies de cette époque, ils en ſont une ſuite.

§. 99. La premiere attention qu'il

faut avoir, c'eſt de ne point ſe tromper ſur cet état ; l'époque, comme je l'ai dit, en commence ſouvent de très-bonne heure ; & en général, quand après quarante ans on remarque, ſans cauſe apparente, des irrégularités dans le cours des régles, ſoit quant au tems, ſoit quant à la quantité, on peut ſoubçonner que l'équilibre commence à s'altérer, que le tems de la ceſſation commence, & il faut bien ſe garder de vouloir rien forcer, mais on doit examiner attentivement l'état de la malade ; on trouve quelquefois une cauſe accidentelle qui peut contribuer à ce déſordre ; ſi l'on y remedie, l'ordre ſe rétablit & ſe ſoutient ſouvent encore pluſieurs années. Quand le dérangement eſt bien décidé, le grand but alors eſt de prévenir la pléthore, & pour cela il faut diminuer la nourriture, & faciliter toutes les autres ſécrétions. On doit encore bien faire attention, 1°. que le genre nerveux étant très-ſenſible à cette époque ne ſoutient point les choſes irritantes, ni un régime échauffant ; 2°. que très-ſouvent la tranſpiration ſe dérange ; 3°. que l'état de l'uterus ayant des

influences très-marquées ſur pluſieurs organes, les dérangemens qu'ils éprouvent ne ſont très-ſouvent que ſympatiques, & ne demandent d'autre traitement que celui qui eſt indiqué par la circonſtance; ſi l'on veut par exemple, & on ne le veut que trop ſouvent, traiter tous les dérangemens de l'eſtomac par des remedes qui ſeroient indiqués dans d'autres circonſtances, & ſi l'on veut employer les émétiques & les purgatifs, on peut produire les plus grands accidens; l'eſtomac ſouffre ordinairement alors, ou parce que ſes nerfs ſont irrités ſympatiquement, ou parce que le ſang qui n'a plus ſon ancien cours, engorge les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, ce qui produit quelquefois la maladie noire, & l'on ſent combien ſeroient dangereux à cette époque les remedes âcres. Il peut cependant y avoir des circonſtances qui exigent des évacuants, mais alors il faut choiſir ceux dont l'action eſt la moins violente, & employer toutes les précautions pour qu'elle ne nuiſe pas.

D'après ce que j'ai dit, on comprend qu'indépendamment de la di-

minution ſur la quantité des alimens, on doit choiſir les moins nourriſſans & les plus doux. Les viandes blanches, les végétaux, un peu de lait ſi on le digere bien, de l'eau pure pour boiſſon, ſont la diette la plus propre à remplir toutes les indications, à moins que quelque circonſtance particuliere n'exige des exceptions qui doivent toujours être ſous-entendues, quand on propoſe des régles générales.

Des lavemens d'eau ſimple, ou d'infuſion de plantes émollientes, ſont extrêmement utiles, quand il y a dégoût, conſtipation, chaleur dans le bas ventre, ou dans les urines, & feu à la tête.

Les bains tiedes, s'il n'y a point d'hémorragie, en facilitant la tranſpiration & en prévenant les engorgemens & les ſpaſmes, ſont encore extrêmement utiles; mais à cette époque il faut être très-circonſpect ſur l'uſage des bains d'eaux thermales, qui ſont un remede trop actif, auſſi bien que la boiſſon de beaucoup d'eaux minerales dont pluſieurs femmes ſe ſont trouvées très-mal.

Quand la ſuppreſſion ſe fait tout-

à-coup, & que la malade eſt peſante, engourdie, triſte, qu'elle a des maux de reins, ou de tête, de l'oppreſſion, de la peſanteur dans la matrice, des hémorroïdes, il faut néceſſairement la faire ſaigner, afin de prévenir des accidens que le régime n'a pas le tems de diſſiper; ſouvent à cette époque la ſaignée diſſipe ſur le champ les accidens nerveux les plus forts, quand ils dépendent de l'engorgement ſanguin des vaiſſeaux de l'uterus & du voiſinage. Il y a des femmes qui craignent ridiculement la ſaignée, fondées ſur le préjugé qu'elle diſpoſe à l'hydropiſie, mais ce qui diſpoſe à l'hydropiſie, c'eſt les obſtructions qui ſe forment, les ſécretions qui ſe dérangent, l'action des vaiſſeaux qui s'affoiblit par le trop de tenſion, l'abſorption qui ne ſe fait pas par la même cauſe; & la ſaignée qui remedie à ces différentes cauſes, devient alors le meilleur préſervatif de l'hydropiſie. J'ai vu pluſieurs femmes que j'ai fait ſaigner tous les mois pendant les ſix premiers mois, alors le régime ayant eu le tems d'agir, j'ai pu éloigner ſucceſſivement la ſaignée, mais quelquefois on ne peut la quitter

tout-à-fait qu'au bout de pluſieurs années.

Quand chez une femme ſaine & d'un bon tempérament, ce ſont des hémorragies très-conſiderables qui l'affoibliſſent, il faut néceſſairement, à moins que quelque circonſtance particuliere n'y mette obſtacle, en venir à la ſaignée répétée auſſi pluſieurs fois, ſuivant le beſoin ; quelquefois à un régime tout végétal, & à un uſage modéré des acides minéraux, qui ſont preſque le ſeul calmant ſûr dans ces ſortes de cas. La crême de tartre, & les tamarins, comme laxatifs doux & calmans tout-à-la fois, ſont très-utiles, moyennant que l'on n'en abuſe pas, & qu'il n'y ait point d'acides dans les premieres voyes.

Dans les femmes d'un tempérament foible, qui ont la fibre lâche & le ſang diſſous, chez qui cette diſſolution du ſang eſt la premiere cauſe des pertes, ce traitement ne vaudroit rien ; il faut bien, il eſt vrai, une grande ſobriété, mais on doit faire uſage d'alimens moins aqueux ; l'alun à petites doſes, mais continuées, & le kina, ſont néceſſaires ; on doit ordonner la rhu-

barbe ou le rhapontic comme laxatifs, & les réitérer de tems en tems, puiſque dans les cas de pertes uterines, les laxatifs ſont preſque toujours néceſſaires ; une tiſanne d'oranges ameres, recommandée, je crois, par SEPTAL le premier, & que j'ai très-ſouvent employée avec ſuccès, eſt encore un ſecours fort bien indiqué.

Les bains froids ſont quelquefois indiſpenſablement néceſſaires dans ce cas, au lieu que dans le premier, je ne les ai jamais employés que quand il n'y avoit plus de pléthore, quand le régime avoit diminué & adouci la maſſe des humeurs, & quand l'hémorragie ne paroiſſoit ſe ſoutenir que par raréfaction & par habitude, & dans ces cas là, j'en ai vu des effets très-prompts ; mais c'eſt toujours dans les intervalles que je les employe ; il ne faut y recourir pendant le flux que dans des cas où l'on auroit à craindre pour la vie de la malade.

Quand des engorgemens dans l'uterus ou dans les parties voiſines, ſont préſagés ou annoncés par les ſymptômes qui les caractériſent ; c'eſt en-

core à la saignée, au petit lait, ou aux boissons délayantes, telles que la simple décoction de chien-dent (*b*), aux bains tiédes, aux lavemens & à quelques légers laxatifs qu'il faut recourir; mais dans ce cas les acides minéraux ne sont pas indiqués, à moins qu'il ne survint beaucoup de fievre, & les nitreux sont à préférer.

Quand on ne peut trouver d'autre cause aux hémorragies qu'un principe d'âcreté, il faut recourir au lait d'anesse que j'emploie d'ailleurs peu à cette époque, parce que j'ai vu quelques femmes qui l'avoient pris avec succès en d'autres tems, & qui se plaignoient alors qu'elles le digeroient moins bien; mais ce petit nombre d'observations ne doit point faire loi.

Il y a des cas, dans lesquels l'hémorragie n'est entretenue que par le spasme, alors la saignée seroit plus nuisible qu'utile, & le lait d'anesse peut-être très-utile; j'ai souvent ordonné l'opium ou le sirop de pavot blanc à assez grosse dose pour arrêter sur le champ l'hémorragie.

(*b*) *Gramen caninum.*

Quand le teint & les autres ſymptômes paroiſſent annoncer des embarras au foye ; le régime tout végétal, & un uſage très-ſuivi du petit lait, entremêlé de quelques laxatifs, tels que l'électuaire de caſſe, les tamarins, les lavemens de plantes ſavoneuſes, les bains ſont les meilleurs remedes.

Dans les éryſipeles habituels, qui comme je l'ai dit, ſont auſſi ſouvent une des ſuites de cette époque, le même traitement eſt le meilleur, auſſi-bien que dans les maladies cutanées.

Les ſueurs quand elles ſont aſſez conſiderables pour épuiſer, ou aſſez fréquentes pour fatiguer beaucoup la malade, tiennent à une diſpoſition au ſpaſme dans les premieres voyes, que j'ai vu céder aux bains tiédes mieux qu'à aucun autre remede ; & j'ai auſſi donné quelquefois avec ſuccès les eaux de Seltzer, coupées avec le lait écremé.

Quand il s'eſt formé des engorgemens qui pourroient devenir ſcirreux, de tous les fondans les mercuriels ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux ; on peut alors les allier à des bains & à des eaux thermales un peu actives ; celles de Bourbonne & de Vif-

baden ſont très-bien indiquées, moyennant qu'il ne reſte aucune diſpoſition inflammatoire, que le ſcirre ne ſoit point formé, & qu'il n'y ait aucune diſpoſition cancereuſe; dans ce dernier & funeſte cas, le traitement eſt le traitement ordinaire de ce mal.

Doit-on indiſtinctement conſeiller un cautere à toutes les femmes à cette époque, comme quelques Médecins le font? Je ſuis fort éloigné de le penſer, je ne l'ai fait que très-rarement, & cela ſeulement dans les cas où il auroit pu leur être utile indépendamment de cette époque.

M. FOTHERGILL ne l'admet que quand il y a une âcreté bien décidée, ou des maladies cutanées ou glanduleuſes; mais ſes effets ne ſont pas ſûrs même dans ces cas; & dans tous les autres, il feroit plus de mal que de bien, en affoibliſſant en pure perte, & en devenant ſouvent un centre de douleur, un foyer d'irritation qui, chez des perſonnes très-ſenſibles, produit quelquefois de fréquens ſpaſmes dans la partie, & de légers mouvemens convulſifs toutes les fois qu'on les panſe;

j'en ai rapporté un exemple ailleurs (*e*), & je reparlerai du cautere en général dans le chapitre de l'épilepſie.

Si les régles ſont ſupprimées accidentellement, à l'approche de l'âge où elles ſe ſuppriment naturellement, il arrive ſouvent qu'elles ne ſe rétabliſſent plus & que la ſuppreſſion abſolue eſt hâtée; dans ce cas, il faut employer les mêmes ſecours que pour cette derniere époque, & ſurtout éviter les emmenagogues qui produiroient certainement des maux de matrice fâcheux.

§. 100. Quand les maux de nerfs ſont la ſuite de la groſſeſſe, du nourriſſage, des pertes blanches, des hémorragies & des évacuations exceſſives, ils n'exigent d'autre traitement que celui qui eſt indiqué par ces divers états, & que je ne dois point donner ici. Je parlerai dans le chapitre de la conſomption dorſale des ſuites des excès vénériens; mais il y a encore d'autres cauſes dont le traitement exige quelques attentions particulieres.

(*c*) *Epiſtola Hallero.*

§. 101. Quand la foibleſſe vraie de l'eſtomac, ſon atonie, ſa diſpoſition à former des glaires, en détruiſant la nutrition dans ſon principe, ont produit des maux de nerfs, on doit commencer par rétablir l'eſtomac; malheureuſement il a preſque toujours un degré de ſenſibilité qui fait que l'action des toniques devient très-aiſément irritante; il faut cependant, malgré cette difficulté le ranimer; dans ces cas l'extrême ſobrieté, & la plus grande attention à choiſir des alimens qui ſous un petit volume nourriſſent ſans ſtimuler, ſont le premier ſecours; l'eau à la glace, l'exercice, les bains froids, qui en agiſſant ſur la peau fortifient l'eſtomac, ſont auſſi très-utiles; & enfin quand la ſenſibilité de l'eſtomac eſt déjà diminuée, de petites doſes de mirrhe, de fer, & d'extraits amers ſont les remedes les mieux indiqués. Les vrais vins d'Alicante, ceux de Madere & Malaga doux, les vins muſcats de France les mieux choiſis, ſont auſſi quelquefois utiles.

§. 102. On a vu précédemment que

l'âcreté des humeurs étoit très-souvent la cauſe des maux de nerfs ; il y a des âcretés caractériſées, dont le traitement ſeroit déplacé ici, mais celle qui eſt le plus ordinaire, qui eſt une des cauſes les plus fréquentes du dérangement de la ſanté, eſt cette eſpece d'âcreté que l'on déſigne preſque par-tout aujourd'hui ſous le nom de ſcorbutique, qui ne l'eſt cependant point, puiſqu'elle differe dans ſes cauſes, dans ſa nature, dans ſes caracteres, dans ſes ſymptômes & dans ſon traitement du ſcorbut; & qui n'eſt qu'une vraye cacochymie dans le ſens exact de ce mot; elle eſt de tous les pays, de tous les tems, & elle attaque tous les âges. *(d)* Elle ſe manifeſte plus particulierement ſur les gencives, c'eſt ſans doute ce qui l'a fait croire ſcorbutique, & produit premierement dans les nerfs

(*d*) Je n'enviſage ici la cacochymie que comme principe d'irritation, parvenue à un certain point elle a beaucoup d'autres effets, & dégénérée en cachexie elle eſt une des maladies les plus opiniâtres. Les Médecins, depuis quarante ans, ont trop donné à l'état des ſolides & trop peu à celui de la maſſe du ſang.

des dents, des joues, de toute la tête, enſuite de tout le corps, des irritations d'abord ſimplement douloureuſes, enſuite très-ſouvent ſpaſmodiques; des maux de gorge, des toux, des douleurs d'eſtomac, des coliques; d'autres fois elle ſe porte à la peau; où elle produit des boutons & des démangeaiſons, & les autres organes ſont mieux; elle n'a aucun ſpécifique connu, elle n'en eſt pas même ſuſceptible, parce qu'elle n'eſt pas une, & l'on ne s'eſt point aſſez occupé de ſon traitement; on ſe contente d'ordonner des bouillons antiſcorbutiques, aperitifs, adouciſſans, des eaux minerales, des bains, tout cela très-indiſtinctement, & ſans aucune attention à ſes cauſes; ces ſecours n'operent point ou operent mal, le mal va en empirant, les ſymptômes qui n'étoient rien d'abord augmentent, on ne traite plus que les ſymptômes, & enfin les malades tombent dans la langueur, l'atrophie, le tremblement, & un maraſme qui ſe termine par l'hydropiſie ou par l'étiſie.

Je ne puis point dire ici tout ce qu'il y auroit à dire ſur cet état, mais je ferai ſimplement quelques remarques

qui pourront ſervir aux jeunes Médecins appellés à voir des maux de nerfs qui leur paroitront dépendre de cette eſpece d'âcreté, prétendue ſcorbutique, mais qui ne l'eſt point, que les antiſcorbutiques les plus vantés agravent quelquefois conſidérablement, & qu'il ne faut enviſager & traiter que comme une cacochimie.

Il y a des parens cacochimes dont les ſucs dépravés ſe tranſmettent à leurs enfans, qui naiſſans avec ces humeurs mal élaborées & âcres, en ſont affectés dès leur premiere enfance; mais ſouvent on peut être né ſain, & tomber dans cette dégénération des humeurs, qui me paroit dépendre le plus ordinairement; *a* des digeſtions viciées, & d'un mauvais régime longtems continué; *b* d'un dérangement dans la ſécrétion de la bile; voilà ſans doute pourquoi elle ſe produit ſouvent après les longs chagrins; *c* des veilles opiniâtres; *d* de la tranſpiration dérangée, comme on l'éprouve ſouvent dans les airs mal-ſains, après une vie trop ſédentaire, après des veilles trop longues.

Ce

Ce n'eſt qu'en faiſant attention à ces cauſes, & en cherchant à diſtinguer quelle eſt la véritable, que l'on peut ſe flater de guérir cette diſpoſition, qui, ſi on la laiſſe invéterer, altere les ſolides mêmes, & enſuite ne ſe déracine preſque jamais completement. Par ce que j'ai dit on doit déja comprendre que c'eſt ordinairement en rétabliſſant les digeſtions, en faiſant couler la bile, en obſervant un régime doux, & en facilitant la tranſpiration que l'on peut ſe flatter de guerir.

On comprend pourquoi ſouvent le lait, ſouvent les bouillons adouciſſans & mucilagineux, ſouvent les bains tiedes font beaucoup de mal, quelquefois beaucoup de bien. Si l'on employe les adouciſſans pendant que la bile coule mal, ſi l'on ordonne les bains tiedes dans un tems où il y a des amas dans les premieres voyes, & où les ſolides ont déja perdu leurs forces, ils nuiſent. Quand on a rempli les deux premieres indications, les adouciſſans, & ſurtout le lait d'aneſſe réuſſiſſent très bien, s'il n'y a point de foibleſſe; & que les eaux minerales aci-

dules qui ne ſont pas trop fortes operent de ſi bons effets, ſurtout ſi on les joint aux bains frais. Les eaux minerales fortes irritent quelquefois à un point étonnant.

S'il y a un remede qui convienne aſſez généralement dans tous les cas de cette maladie, c'eſt la décoction de racine de lampée, ou patience, (*e*) priſe dans la ſaiſon où elle a le plus d'efficace, c'eſt-à-dire depuis le milieu de Mars juſqu'au mois de Juin; tonique, laxative, aperitive, elle purge doucement, elle fait très-bien couler la bile, elle donne de l'appétit, aide les digeſtions & rétablit la tranſpiration.

§. 103. Les effets nervins d'une humeur âcre repercutée ſont ceux des irritans locaux, des poiſons, des remedes trop violens qu'il faut enviſager comme des poiſons; ils cédent à un certain point aux ſecours généraux que l'on employe contre ces cauſes, & à ceux qui rappellent l'humeur à un ſiege moins dangereux, mais les nerfs gardent cependant, s'ils ont été violemment attaqués, une ſenſibilité

(*e*) *Lapathum acutum.*

qu'il eſt ſouvent très-difficile de diſſiper.

§. 104. Quand on a été réellement empoiſonné, que l'eſtomac & les inteſtins, dépouillés de leur mucoſité, mis à nud, ſouvent légérement ulcerés, ont acquis cette exceſſive ſenſibilité qui fait que tout aliment, toute boiſſon les irritent, un long uſage du lait d'abord pur, ou coupé avec un peu d'eau commune, enſuite avec des eaux acidules non martiales, très légeres, ſont le meilleur remede; on peut venir à le couper avec des eaux chalibées, quand il reſte plus de foibleſſe que de ſenſibilité.

Le régime doit être entierement laiteux & farineux; les fruits fondans, les herbes ſavoneuſes, ſont alors des irritans. J'ai vu, il y a très-longtems une femme & un de ſes fils, qu'un ſpécifique contre les fievres d'accès, dans lequel il entroit certainement de l'arſenic, avoit mis dans l'état le plus fâcheux; après des vomiſſemens & une diarrhée très-forte qui avoient duré onze jours chez la mere, dix-ſept chez l'enfant, il leur étoit reſté une ſi grande ſenſibilité dans ces parties, que toutes les boiſſons & les ali-

mens leur donnoient des douleurs cruelles, non ſeulement à l'eſtomac, mais dans tout le corps, de l'étouffement, de vains efforts pour vomir, un teneſme habituel, & à la mere une ſoif inextinguible, & une privation totale de ſommeil, avec des douleurs de yeux qui l'empêchoient abſolument de les ouvrir; l'enfant avoit de fréquens mouvemens convulſifs & un effroi habituel. On avoit malheureuſement oppoſé d'abord à cet état, de la thériaque & du vin rouge bouilli longtems avec de la muſcade; je les mis pour toute boiſſon à de l'eau avec un quart de lait, & pour toute nourriture, à une bouillie très-claire; le pain dans ces cas a trop d'acide, les farineux non fermentés valent beaucoup mieux. Le régime les ſoulagea peu-à-peu & guérit enfin parfaitement l'enfant; mais la mere, qui s'en écarta peut-être un peu trop tôt, ne ſe remit pas auſſi complettement. Dans une ſituation plus aiſée, les gelées de veau, les blancs mangers, l'orgeat, tous les farineux les plus délicats, auroient pu ſervir à varier ce régime, le lait d'aneſſe auroit adouci plus promptement que l'eau

& le lait, & enſuite l'uſage des eaux minerales, tels que je l'ai preſcript, auroit redonné plus promptement les forces; mais cependant ce traitement qui eſt à la portée des plus pauvres eſt le traitement eſſentiel. Les eaux thermales ſoufrées peuvent être très-utiles pour redonner les forces & rétablir les fonctions dans pluſieurs cas (*f*). La décoction de caſſia lignea m'a ſervi avec le plus grand ſuccès, chez un homme qui avoit été empoiſonné avec du verd de gris, à faire paſſer le lait qui ne paſſoit pas avec l'eau.

Dans les accidens nervins qui dépendent des vers, la racine de valériane eſt extrêmement indiquée.

§. 105. Quand les maladies aiguës ſont parfaitement jugées, le tems, le régime & l'exercice diſſipent entierement les maux de nerfs que l'on peut avoir eu dans la convaleſcence; mais les erreurs de conduite à cette époque peuvent les prolonger. Quand les maladies ont été mal jugées, il eſt inu-

(*f*) M. NAVIER les recommande, & dit en avoir vu de bons effets. *Contrepoiſons de l'arſenic, du ſublimé*, &c. 12. 2 vol.

tile de vouloir traiter les maux de nerfs juſqu'à ce que l'on ait remedié au déſordre qui eſt reſté dans la machine, & cela eſt ſouvent difficile. Si l'on ne voit que les maux de nerfs, ſi l'on n'enviſage cet état que comme de ſimples vapeurs que le tems diſſipera, ou auxquelles on n'oppoſe que des antihiſtériques, les malades vont de mal en pis & quelquefois périſſent.

J'ai vu périr, il y a quelques années, d'une fievre lente, produite par un abcès dans le méſentere, à la ſuite d'une violente fievre aiguë, un malade que pendant cinq ſemaines on avoit traité avec la teinture de caſtor, parce qu'on le regardoit comme un ſimple vaporeux; & il n'eſt point fort rare que des petites vomiques, après des fievres, occaſionnent quelquefois de ſimples ſymptômes vaporeux, avant que de produire une fievre lente; quelquefois même elles peuvent être tout-à-coup mortelles au moment de leur rupture, ſans que l'on ſe ſoit douté de leur exiſtence, & ſans que l'on ait vu autre choſe que des langueurs nerveuſes, auxquelles on n'oppoſoit que des ſecours les plus contraires à ceux qui

étoient néceſſaires. Les mépriſes à cet égard ſont ſi fâcheuſes, qu'il m'a paru important de préſenter ces obſervations, qui ſerviront à mettre en garde dans des cas de cette eſpece.

Il y a de ces maux qui ſont abſolument incurables, quand ils ſont la ſuite d'un dépôt formé à l'origine ou dans le trajet de quelque nerf important; les ſurdités, les mutiſmes, les cécités, l'épilepſie, l'imbécillité même, qui arrivent quelquefois après la petite vérole, la rougeole, la fievre écarlatine négligées, laiſſent bien peu d'eſpérance, à moins que l'on ne cherche à y remedier dès le premier moment, & que l'on ne ſuive le traitement avec la plus grande régularité.

§. 106. Quand les maux de nerfs ſont la ſuite des maladies de langueur, ce ſont ces maladies qu'il faut traiter, & ce traitement eſt étranger à cet ouvrage; mais la ſenſibilité que les nerfs ont acquis ne doit point être perdue de vue; elle exige de grands ménagemens & de grandes attentions dans le choix des remedes; parce que s'ils ſont irritans, elle en pervertit entierement l'effet; dans les obſtructions les

fondans actifs produiſent des ſpaſmes, qui en agiſſant ſurtout ſur les parties malades, aggravent l'engorgement, que des fondans plus doux auroient diminué, parce que n'étant point trop âcres & n'irritant point les nerfs, leur action n'auroit point été troublée. L'inattention, preſqu'inconcevable, que l'on donne à cette obſérvation, produit tous les jours les accidens les plus graves, augmente les maladies les plus légeres, rend incurables celles qui ſont un peu plus fortes, & détruit les tempéramens les plus vigoureux. Si je reviens ſouvent à ces plaintes & à ces obſervations, c'eſt qu'une multitude d'hiſtoires de maladies que j'ai ſous les yeux, de différens pays, me prouve à quel point la plûpart de ceux qui exercent la Médecine ſont encore peu attentifs, ou peu inſtruits ſur le danger qu'il y a à négliger les mauvais effets de l'irritation des nerfs dont j'ai rapporté un exemple ailleurs.

§. 107. Quand les maladies dépendent des léſions externes, on eſt moins expoſé à des incertitudes ſur leur cauſe, la marche du traitement eſt par là-même bien plus ſûre, & je n'ai rien à en dire

que ce qu'on pourra trouver dans le traitement des maladies particulieres. Quand elles dépendent de cauſes morales, elles exigent quelques reflexions particulieres que je préſenterai en peu de mots.

Du traitement des paſſions.

§. 108. Quoique les paſſions entrent dans l'eſſence de l'homme, leurs excès, dont on a vu plus haut les ravages, peuvent cependant être enviſagés comme une maladie; ils prouvent une ſenſibilité exceſſive des nerfs qui ſont trop affectés par leurs objets & qui réagiſſent trop violemment; & c'eſt ſur ce principe que GALIEN a compoſé un petit ouvrage très-intéreſſant, (*g*) où il prouve que les mœurs ſont une ſuite de la conſtitution; & que la façon de penſer eſt altérée par

(*g*) *Quod animi mores corporis temperamenta ſequantur* CHARTER. t. 5. pag. 440. Il y rappelle la diſtinction des trois ames de PLATON, la ratiocinatrice, l'iraſcible, & la concupiſcible; celle-ci a ſon ſiége dans le foye, l'iraſcible dans le cœur, & la premiere, dont PLATON a prouvé l'immortalité, dans le cerveau. pag. 446.

le chaud, par le froid, par les différents pays, par les différents alimens, par les différentes boissons, en un mot par la varieté des choses non naturelles; c'est dans cet ouvrage où il fait la fameuse promesse de chasser les vices & de donner les vertus par le secours de la Médecine (*h*). Il comptoit apparemment sur des malades bien constans & bien exacts, & l'on ne doit pas espérer d'en trouver souvent de tels; mais le principe de GALIEN n'en est pas moins vrai, & l'observation journaliere qui prouve que les passions éprou-

(*h*) Que ceux qui nient que la différence des alimens, rend les uns temperans, les autres dissolus; les uns chastes, les autres incontinens; les uns courageux, les autres poltrons; ceux-ci doux, ceux-là querelleux; d'autres modestes, des derniers présomptueux; que ceux, dis-je, qui nient cette vérité viennent vers moi, qu'ils suivent mes conseils pour le manger & pour le boire, je leur promets qu'ils en retireront de grands secours pour la philosophie morale; ils sentiront augmenter les forces de leur ame; ils acquerront plus de mémoire, plus de génie, plus de prudence, plus de diligence. Je leur dirai aussi quelles boissons, quels vents, quelle température de l'air, quels pays ils doivent éviter ou choisir. pag. 457.

vent chez la même perſonne les plus grands changemens, eſt une preuve qu'en changeant l'état phyſique des nerfs, on pourroit operer un changement ſenſible ſur les paſſions, & ces changemens s'operent réellement tous les jours.

J'ai connu un homme, alors très-âgé, très-gai, très-doux, & très-bien portant, qui s'étant fâché à l'âge de vingt-deux ans, au ſortir d'un repas, d'une façon dont il fut honteux, & ſe ſentant en général très-colere, prit la réſolution de ne vivre que de lait, de quelques farineux, de fruits, de pain & d'eau; il a obſervé toute ſa vie ce régime, & jamais régime n'a mieux rempli ſon objet.

La ſimple conſtipation aggrave la triſteſſe & la mauvaiſe humeur des hypocondres; & une bile amaſſée dans les premiers inteſtins, ou croupiſſante dans ſes couloirs, une humeur de goute, quelque temps avant que de ſe fixer, rendent extrêmement iraſcible; il y a donc des ſituations du corps dans leſquelles la force des paſſions varie; & l'on pourroit établir que quand quelques paſſions ſont por-

tées à un certain point, ce n'eſt que par une ſuite d'une diſpoſition maladive du genre nerveux; en cherchant quelle en eſt la cauſe, & en y remédiant, on peut donc eſpérer de diminuer la fougue de ces paſſions, & d'en prévenir les écarts; c'eſt ce que promettoit GALIEN. La tractation complette de cette matiere, ſur laquelle il a donné les vrais principes, qui, depuis lui, a été remaniée par d'autres, & depuis peu, par feu M. LE CAMUS (*i*), ſeroit un ouvrage intéreſſant, mais elle ſeroit très déplacée ici; je me bornerai à remarquer que tout ce qui peut augmenter la mobilité du genre nerveux, tout ce qui porte de l'âcreté dans les humeurs, tout ce qui échauffe, tout ce qui fait beaucoup de ſang, tout ce qui porte le ſang à la tête, tout ce qui peut former un foyer d'irritation dans quelque organe eſſentiel, comme le pou-

(*i*) *Médecine de l'Eſprit*, in-12. 2 vol. 1769, 2e. édit. Cet ouvrage ingénieux, plein d'eſprit & bien écrit, contient beaucoup de faits qui ne doivent être ignorés d'aucun Médecin.

mon, l'eſtomac, rend en général plus ſuſceptible d'impreſſions, & par là même plus porté à toutes les paſſions. Mais peu de gens diſent, guériſſez-moi des paſſions, ce n'eſt qu'après les accidens violens, produits par les orages qu'elles excitent, qu'on eſt ſouvent obligé de recourir à la Médecine pour y remédier, ſur-tout après la colere & la frayeur; & c'eſt en général des changemens fâcheux que les paſſions produiſent ſur le corps, & que j'ai détaillé dans le chapitre neuvieme, que l'on doit tirer la regle de leur traitement.

§. 109. La premiere, la plus importante, c'eſt que comme alors les nerfs ſont preſque toujours dans un état d'irritation & de diſpoſition au ſpaſme, on doit éviter avec le plus grand ſoin les remedes violens; & tout Médecin devroit avoir très préſente la belle diſſertation de M. HOFMAN ſur cette matiere (*k*), dans laquelle il établit que les émétiques & les pur-

(*k*) *De Medecina emetica & purgante poſt iram veneno.* Oper. omn. fol°. tom. 6. page 29.

gatifs après la colere ſont des poiſons; & il le prouve par la raiſon & par les faits. Un homme de trente ans s'étant extrêmement emporté, & ayant bu enſuite d'un vin fumeux, le lendemain il ſe plaignit de douleurs violentes dans la région épigaſtrique, d'envies continuelles de vomir, & d'une eſpece de ſentiment, comme ſi quelque corps vouloit monter de l'eſtomac & ſortir par la bouche; on lui donna du ſoufre doré d'antimoine qui le fit abondamment vomir; le ſecond jour, il n'en fut que plus mal; il avoit, outre les premiers ſymptômes, une chaleur brûlante à l'eſtomac, un tremblement, un froid extérieur, il tomba dans le délire, eut des convulſions & mourut: on trouva dans le cadavre l'eſtomac & le duodenum détruits par l'inflammation. Un autre homme âgé de quarante ans ſe plaignit, après s'être violemment fâché, d'angoiſſe, de dégoût, de nauſées, & devint un peu jaune; on lui ordonna du tartre émétique dans un bouillon; il vomit, mais ſans ſoulagement; au contraire tous les accidens augmenterent, & il mourut le

quatrieme jour avec les mêmes ſymptômes que le premier. M. HOFMAN ajoute encore d'autres obſervations qui démontrent des funeſtes effets de cette pratique, que la raiſon improuve autant que l'expérience.

Il y a effuſion de bile âcre, irritation conſidérable dans tout le genre nerveux, augmentation de viteſſe dans le poulx; c'eſt donc dans les délayans doux, pris en abondance & légérement acides que l'on doit chercher les ſecours les plus efficaces; & une légere limonade eſt la boiſſon la plus convenable; on évacue la bile par quelques lavemens.

Quand les effets de la colere ont été aſſez violens pour faire craindre ces dérangemens dans le cœur, dont j'ai donné des exemples ailleurs, & que les ſymptômes, tels que la douleur au cœur, l'eſſouflement, les palpitations, l'irrégularité du poulx, autoriſent à croire que le germe en exiſte; après avoir délayé & évacué les premieres voies par quelques lavemens, il faut faire une ſaignée, condamner le malade au repos le plus complet & à la diete la plus ſévere; il ne doit manger,

à la lettre, que ce qu'il faut pour vivre, & ne boire que de l'eau très-fraîche; on donne par là au cœur le temps de reprendre ſes forces, & l'on prévient les maux affreux qui peuvent réſulter de la négligence à cet égard.

Quand la jauniſſe eſt la ſuite de la colere, les lavemens, le petit lait, le régime végétal, & les bains tiedes dont j'ai vu pluſieurs fois les meilleurs effets, ſont les ſeuls remedes indiqués pendant les premiers jours; quand l'état de ſpaſme eſt paſſé, on peut, dans ce cas, & dans preſque tous ceux qui ſont la ſuite de la même cauſe, employer une infuſion de tamarins avec un peu de manne & quelques ſels.

Si de la négligence à employer d'abord les ſecours que j'ai indiqués, il réſultoit une fievre bilieuſe, ſouvent très-putride, il faudroit les employer avec la plus grande régularité, & recourir, ſi les circonſtances l'exigent, à tous les ſecours qu'indiquent ces maladies.

Le chagrin qui produit un ſerrement dans tous les organes gaſtriques, & ſouvent vitaux, craint autant les

remedes âcres & irritans, que la colere, & j'ai rapporté ailleurs l'exemple d'un homme à qui la douleur de la mort de ſa femme occaſionna des angoiſſes inexprimables; on les attribua à ce que les hémorrhoïdes ne fluoient pas; on lui donna des remedes chauds qui déterminerent un état ſi violent, que le cœur ſe fendit.

Après la frayeur, les boiſſons légérement diaphorétiques, comme le thé de ſureau, de tilleul, de pavot, les bains de jambes tiedes, un peu de liqueur anodine minérale d'HOFMAN, & même ſi l'agitation & l'effroi duroient trop long-temps, quelques gouttes de laudanum, des frictions, une grande tranquillité, ſont les ſeuls ſecours utiles. L'eau froide peut faire beaucoup de mal; &, en général, après toutes les paſſions qui laiſſent du ſpaſme ou des convulſions, les toniques nuiſent d'abord, il ne faut que des calmans; mais ils peuvent devenir utiles, quand après le ſpaſme, on tombe dans la foibleſſe, le relâchement, la paralyſie.

La triſteſſe ne ſupporte que les remedes les plus doux: les bains tie-

des ſont un de ceux qui réuſſiſſent le mieux ; & GALIEN avoit déja très-bien remarqué que le chagrin & la colere deſſéchant, le bain tiede étoit un des meilleurs remedes que l'on pût oppoſer à leurs effets (*l*). Dans les momens d'une affliction vive & profonde, les ſecours phyſiques ſont ſans effet : on exige cependant d'un Médecin qu'il en ordonne; dans ce cas, quelques goutes de liqueur anodine minérale dans de l'eau de tilleul, des bains de jambes, des frictions douces, une grande tranquillité, ſont les ſeuls que l'on doive employer ; ſi la douleur étoit au point de jetter dans une trop forte agitation & de produire des convulſions, on peut donner du laudanum, & j'ai été obligé de le faire quelquefois.

Avant que de finir cet article, je crois devoir avertir les Médecins que ſouvent ils ſont appellés pour des accidens violens, d'évanouiſſemens, de vomiſſemens, de convulſions, de fievre violente, de délire, d'apoplexie

(*l*) *De ſanitate tuendâ*, l. 3. ch. 12 Chart. tom. 6. pag. 112.

xie, dont on leur dit que le malade vient d'être attaqué, sans les avertir que c'est la suite d'une passion violente, dont les assistans ne voudroient pas que l'on fût instruit; si après avoir interrogé sur toutes les causes physiques qui ont pu l'occasioner, on n'en trouve point de suffisante, il faut demander hardiment si rien n'a fâché, chagriné ou affecté vivement le malade. La réponse, ou du moins la façon dont on répondra, feront d'abord juger avec certitude s'il y a eu une cause morale; & l'on dirigera sa conduite en conséquence.

ARTICLE III.

Examen de quelques remedes généraux.

§. III. En assignant les vraies causes des maux de nerfs, on assigne les remedes qu'ils exigent, puisque le remede de la cause est celui de la maladie, & de plus en traitant de chaque maladie particuliere, j'indiquerai fort en détail ce que je connois de mieux sur son traitement; ainsi il paroît d'abord qu'il ne doit rien y

avoir à dire des remedes généraux, à moins qu'on ne voulût donner une thérapeutique ; cependant je crois qu'en plaçant ici quelques obſervations ſur l'uſage de quelques remedes, j'éviterai beaucoup de répétitions dans les traitemens particuliers, & je rendrai ces obſervations plus utiles par leur rapprochement.

De la Saignée.

§. III. Si l'on ſe rappelle que les maux de nerfs viennent bien plus ſouvent d'épuiſement, de cacochimie, d'âcreté, de bile épanchée, de mucoſité détruite, de nutrition léſée & de relâchement, que d'excès de nourriture, de ſurabondance de bon ſang, d'inflammation ou d'engorgement ſanguin, on comprendra aiſément comment il y a un grand nombre de maux de nerfs dans leſquels la ſaignée ne convient pas ; & comment il eſt arrivé que pluſieurs Médecins, qui avoient vu généralement des cas du premier genre, ont établi que la ſaignée étoit toujours nuiſible dans les maux de nerfs ; cette ſentence eſt

devenue un préjugé trop général, & un préjugé qui a fait beaucoup de mal, & qui en a entraîné un autre bien funeſte ; c'eſt que la ſaignée affoiblit la vue, parce que les yeux ont beaucoup de nerfs. Les Médecins qui ſe ſeront donné la peine d'apprécier ces maximes, en auront aiſément ſenti la fauſſeté, & ne ſe ſeront pas laiſſé ſubjuguer ; mais comme il y a malheureuſement quelques Médecins qui apprennent la médecine du Public, & qui ne ſont ſouvent que l'inſtrument de ſes préjugés, il eſt bon de dire que celui-ci eſt abſolument faux ; qu'il y a un grand nombre de maux de nerfs qui exigent la ſaignée, & que ſi ce remede, employé mal-à-propos, nuit aux yeux comme à tous les autres organes, il n'y a cependant aucune partie dont les maladies exigent plus ſouvent la ſaignée, que les maladies de l'œil, & que beaucoup de vues ſe perdent, parce qu'on l'a négligée.

La ſaignée peut donc convenir dans pluſieurs maux de nerfs, & elle a été employée de tout temps par d'habiles Médecins : CAPIVACCIUS guérit par la ſaignée une femme qui avoit des

accès hyſtériques effrayans, & que l'on n'avoit jamais oſé ſaigner avant lui (*m*): RIVIERE la recommande auſſi (*n*); & HŒCHSTETTER en prouve l'utilité par pluſieurs obſervations: on doit donc bien ſe garder de la rejeter, & l'on peut établir qu'elle eſt ſur-tout néceſſaire dans les cas ſuivans. 1°. Toutes les fois que la pléthore générale eſt la cauſe de l'irritation du genre nerveux, & l'on a vu plus haut l'exemple d'une jeune perſonne, qui ne fut guérie des maux de nerfs les plus violens, que par le traitement d'une maladie inflammatoire.

2°. Quand c'eſt un long échauffement, c'eſt-à-dire, une maladie inflammatoire lente, qui en ôtant le ſommeil, en dérangeant toutes les ſécrétions, en irritant tous les vaiſſeaux, produit les maux de nerfs, lors même qu'il ne paroît pas y avoir une trop grande quantité de ſang. Dans cet état, tout paroît trop ſec, on manque de liquide, & la ſaignée humecte, puiſqu'elle affoiblit l'action

(*m*) *Praxis mediea*, l. 4. ch. 10.
(*n*) *Oper. omn.* pag. 382.

des vaiſſeaux, que par là-même le ſang eſt moins condenſé, & qu'un ſang moins condenſé humecte davantage (*o*).

3°. Lorſque quelque engorgement ſanguin eſt le foyer de l'irritation, & il s'en forme ſouvent dans le cerveau & dans l'uterus; c'eſt en négligeant les ſaignées dans les maux commençans de cette eſpece, que l'on a très-ſouvent laiſſé faire les plus grands progrès à des maladies de ces organes, qui enſuite ſont devenues abſolument incurables, & qui, traitées d'abord, n'auroient rien été.

4°. Lorſque, ſans aucune de ces cauſes, des convulſions longues &

(*o*) S'il eſt arrivé que l'on ait vu plus de deſſéchement après la ſaignée, c'étoit par quelque circonſtance étrangere à ſes effets ſur lequels il ne peut point y avoir de doute; tous les Médecins l'ordonnent dans les maladies inflammatoires, comme le premier des humectans, on la défend quand la fibre eſt trop lâche, c'eſt-à-dire, trop humectée. Mais ſi la ſéchereſſe dépend d'un principe de fievre occaſionné par une humeur bilieuſe, il eſt certain qu'alors la ſaignée convient peu.

fortes, paroiſſent porter le ſang avec tant de violence ſur quelque organe, qu'il eſt à craindre qu'il ne s'y forme une inflammation, qui, dans ces circonſtances, deviendroit promptement mortelle. J'ai vu une jeune perſonne que quelques accès de convulſions, réiterés coup ſur coup, jetterent dans une phrénéſie ſi violente, que ſix perſonnes avoient peine à la retenir ſur ſon lit; le délire étoit d'une force étonnante, & le poulx s'élevoit à chaque inſtant, de façon à me faire craindre une rupture dans le cerveau; je lui fis ouvrir la veine dans le plus fort de ſes emportemens; l'effroi la modéra d'abord un peu; & quand il eut coulé environ dix onces de ſang, le calme commença à paroître, j'en laiſſai couler plus de ſeize onces: demi-heure après la ſaignée, elle fut très-bien.

5°. Des douleurs aiguës que les autres ſecours ne ſoulagent point, & qui jettent le malade dans l'agitation, l'inſomnie, les convulſions, exigent auſſi ſouvent une ſaignée qui, en appaiſant la douleur, quoiqu'elle n'en détruiſe pas la cauſe, fait ceſſer l'irritation, & permet d'employer avec

ſuccès

ſuccès des remedes dont l'irritation ſoutenue prévenoit les effets. Dans les douleurs exceſſives de tête, M. ROBINSON recommande les ſangſues aux tempes, les ventouſes, & enfin l'artériotomie, dont il dit avoir vu de grands effets (*p*). C'eſt ainſi que l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac, & des petits inteſtins, qui forme la maladie noire, occaſionne ſouvent des accidens convulſifs très-forts & très-violens, qui ne finiſſent que quand le dégorgement s'eſt fait par la réſolution ou par l'hémorragie, & qui reparoiſſent quand l'engorgement ſe reforme.

6°. Dans beaucoup d'épileptiques forts, vigoureux, dont le ſiege du mal paroît être dans le cerveau : on le verra plus en détail dans le chapitre de l'épilepſie.

7°. Quand les maux de nerfs viennent de quelque hémorragie ſupprimée; mais il eſt vrai que hors de ces circonſtances, ou de circonſtances analogues, la ſaignée nuit dans les maux de nerfs comme dans toutes les maladies chroniques qui ne dépendent

(*p*) pag. 351.

pas de la pléthore ou des engorgemens ſanguins; & les ſaignées extrêmement réiterées, nuiſent toujours, & prouvent bien moins la néceſſité réelle de tirer beaucoup de ſang dans certains cas, que l'incapacité du Médecin, qui ſe vante de ces ſaignées comme d'actes héroïques, à découvrir des moyens plus aſſurés, ou ſon indolence à les appliquer. On trouve dans les recueils de MANGET l'exemple d'une hiſtérique, qui, dans moins de deux ans, fut ſaignée 176 fois, & à qui l'on tiroit chaque fois au moins ſept onces de ſang (*q*), parce que rien ne la ſoulageoit dans l'accès que la ſaignée (*r*).

(*q*) *Médecin. ſeptent.* tom. 2. pag. 48.

(*r*) HIGMOR, pag. 4. la recommande trop dans l'accès, & M HOFMAN lui-même ne s'en eſt pas aſſez défendu; il ne la croit cependant néceſſaire qu'aux femmes ſanguines. *De mal. hyſter. theſ. thérap.* §. 2. Il cite les Auteurs qui la louent; mal appliquée, elle peut être funeſte. Une Dame foible, pâle, dès long-temps languiſſante, eut un ſans prendre, en jouant au quadrille; tranſportée de joie, elle fit des éclats de rire qui furent ſuivis d'un accès de vapeurs; un Chirurgien la fit ſaigner;

Cette méthode ne la guérit point, & l'on n'en eſt pas ſurpris; on comprend au contraire qu'on la traitoit très-mal, & en général, les Médecins éclairés qui ont entendu, & peuvent entendre encore aujourd'hui, quoique plus rarement, des Médecins ignorans & hardis, hommes vraiment funeſtes, ſe vanter d'un nombre prodigieux de ſaignées faites, ou d'émétiques avalés dans un temps court, peuvent toujours apprécier le degré de l'ignorance & de l'étourderie par ces nombres, & dire, tel eſt dangereux au vingtieme degré, tel au trentieme. M. POME cite un exemple de ſaignées dont le nombre eſt vraiment effrayant: Mlle. M. avoit été ſaignée trois cens fois, & le ſeul effet de ces ſaignées avoit été de réduire la malade dans un état affreux, que ſes ſoins diſſiperent (*s*).

les convulſions ſuccéderent à la ſaignée; & elle mourut tout de ſuite. SUTHERLAND, *an attempt to revive*, &c. tom. 2. pag. 154.

(*s*) *Traité des affections vaporeuſes*, tom. 1. pag. 102.

Des Evacuans.

§. 112. Il en eſt des évacuans, ſur-tout des émétiques & des purgatifs, comme de la ſaignée ; ils ne conviennent point à un grand nombre de maux de nerfs ; & en général, ils leur nuiſent comme tous les autres irritans ; en diminuant la mucoſité de l'eſtomac & des inteſtins, ils augmentent une des principales cauſes de ces maladies, qui, comme on l'a vu, ſont ſouvent la ſuite des émétiques & des purgatifs ; mais ces remedes n'en ſont pas moins néceſſaires toutes les fois que la cauſe des maux de nerfs eſt de nature à ne céder qu'à leur uſage ; & j'ai auſſi rapporté plus haut des exemples de cette eſpece. Ils ſont donc utiles, non ſeulement quand l'irritation dépend de matieres dans les premieres voies, mais auſſi quand elle dépend d'un engorgement aqueux, dans les vaiſſeaux de la tête, qui jette dans des maux de nerfs taès-ſinguliers, qui ne cedent qu'aux hydragogues ; & l'on peut établir pour regle, que l'on doit employer les émétiques &

les purgatifs dans les maladies de nerfs dont ils peuvent emporter la cauſe ; M. ROBINSON les employoit avec ſuccès comme déſobſtruans, & comme propres à détruire les humeurs glaireuſes, dont l'exiſtence eſt une cauſe ſi fréquente d'accidens nerveux (*t*) ; mais que dans toute autre circonſtance, on doit les éviter, puiſqu'ils ſont en général nuiſibles aux nerfs même qui craignent les irritans.

(*t*) Pag. 351. Il avoit raiſon, mais ce ſeroit une erreur bien funeſte que de commencer toujours la cure des maux hiſtériques par un émétique, & même de le réitérer quelques jours après, comme le conſeille SCHEBBEARE practice. of phyſick. p. 316. AETIUS l'avoit déja recommandé dans pluſieurs cas ; PRIMEROSE examine avec aſſez de juſteſſe quels ſont ceux dans leſquels ce remede convient. V. *Mercur. compilat.* pag. 641. AUGENIUS le recommandoit auſſi, *ibid.* RODERIC a *Caſtro* penſe comme Primeroſe ; TERENZONI recommandoit trop généralement l'ypécacuana à toutes les femmes qui ne dorment pas & ne tranſpirent pas. *De morb. uter.* pag. 148. RIVIERE donnoit tropde confiance, dans les affections hyſtériques, à ſes pillules *fœtidas majores*, qui ſont un purgatif aloëtique.

Il faut ajouter que lorſque ces remedes ſont néceſſaires, ſi les nerfs ſont fort délicats, il faut extrêmement en faciliter l'action, en préparant les matieres à évacuer, & en leur donnant un dégré de coction qui les diſpoſe à céder aiſément, & ſans exiger preſque aucune irritation; à l'aide de cette précaution, on parvient à purger les perſonnes les plus mobiles, ſans leur occaſionner aucun accident (*u*).

Les purgatifs les plus convenables ſont ceux qui irritent le moins, & c'eſt un préjugé que d'exclure la caſſe & la manne du nombre des purgatifs indiqués dans les maux de nerfs, parce, dit-on, que ces deux remedes donnent des vapeurs. Ce ſont, il eſt vrai, des ſucs végétaux qui renferment beaucoup d'air, & comme leur action n'eſt pas prompte, en ſéjournant longtems dans les inteſtins, cet air peut ſe dé-

(*u*) Il y a quelques perſonnes cependant, mais en bien petit nombre, qui font exception à cette regle, & que l'on ne peut jamais venir à purger ſans leur occaſionner des accidens violens; mais quelquefois la ſeule huile d'amande douce opere un dégagement ſuffiſant.

velopper & occaſionner une irritation, qui donne quelques maux de nerfs aux perſonnes qui ont les inteſtins très-foibles & fort ſuſceptibles d'être diſtendus, mais excepté dans ce ſeul cas, ce ſont ſans contredit les mieux indiqués dans les cas d'extrême ſenſibilité; l'un & l'autre en enveloppant & en entrainant les matieres âcres qui irritoient les inteſtins, en prévenant la conſtipation, en entretenant le mouvement periſtaltique qui ſe dérange ſouvent chez les perſonnes qui ont le ſyſtême inteſtinal mobile, & toujours péniblement pour elles, ils font le plus grand bien, & j'ai vu pluſieurs fois qu'en aidant leur action avec de la ſimple eau fraiche, au lieu de toutes les boiſſons tiedes que l'on prend ordinairement après les purgatifs, elle étoit plus prompte, plus abondante & plus aiſée. La véritable huile de Palma Chriſti eſt auſſi un purgatif doux qui réuſſit ſouvent à des perſonnes que tous les autres irritent. Un grand écueil à éviter, c'eſt les ſollicitations des malades; les faux mouvemens des nerfs de l'eſtomac & des inteſtins occaſionnent des dégouts, des nauſées, des

vomiſſemens, des rapports, des gonflemens, des douleurs qu'ils attribuent à un beſoin de purger, & pour lequel ils demandent continuellement à l'être; il eſt ſouvent très-difficile de faire entendre raiſon ſur cet article aux plus ſenſés, & il n'y a que la fermeté du Médecin qui puiſſe les ſauver, mais cette fermeté ne doit être ni généraleni aveugle, il ne faut point perdre de vue que les embarras des premieres voyes peuvent être une cauſe très-forte de maux de nerfs qui ne ſe guériroient point ſans purgatifs, & qu'une trop grande fixité à n'en point ordonner a ſouvent nui à pluſieurs malades, & en a forcé d'autres à recourir à des purgatifs pris au hazard, ou des mains des charlatans plus dangereux ſouvent que le hazard, & qui les ont guéris; ce qui en perd un très-grand nombre d'autres.

Les autres évacuants ne ſont employés dans les maux de nerfs que par quelque circonſtance particuliere qui les exige, & qui en régle l'uſage. Je donne encore quelques régles ſur l'emploi des évacuants dans un autre article de cet ouvrage, & je me

bornerai ici à dire un mot des diaphorétiques. On doit quelquefois les employer quand les maux de nerfs paroiſſent dépendre d'une humeur âcre, dont la durée eſt entretenue par un dérangement dans la tranſpiration; les Médecins du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecle l'avoient très-bien vu, & ils employoient la tiſanne des bois avec ſuccès; WARANDÆUS & quelques autres l'ont même recommandée beaucoup au delà de ce qu'elle devoit l'être, mais elle a cependant ſon uſage, & je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois avec ſuccès.

Des Toniques.

§. 112. Après avoir parlé des évacuants, je dois parler des toniques, que l'on diviſe dans la matiere médicale en différentes claſſes, qui ont leurs caracteres & leurs effets différens; mais je n'entrerai point ici dans ces diviſions que je ſuppoſe connues.

Il n'eſt pas douteux, puiſque les maux de nerfs viennent ſouvent d'atonie ou de relâchement, que les toniques ſont ſouvent indiqués, & je l'ai déjà dit

en parlant du traitement général, mais il ne faut point perdre de vue dans leur emploi les obſervations ſuivantes.

1°. Lors même qu'ils ſont néceſſaires, il peut exiſter, avec l'atonie, une ſenſibilité ſi marquée, que ſi l'on ne choiſit pas les plus doux, ſi l'on ne commence pas par de très-petites doſes, ſi on ne les place pas à des intervalles aſſez éloignés, ils agiront comme irritans & feront infiniment plus de mal que de bien; c'eſt cet uſage mal adroit des toniques qui les a diffamé.

2°. Avant que de les employer, on doit examiner attentivement s'il n'y a point quelque circonſtance qui en altereroit l'effet & qu'il faut corriger; c'eſt ici où il faut ſe rappeller tout ce que j'ai dit ailleurs ſur la coction dans les maladies chroniques, & ſurtout dans celles des nerfs.

3°. Dans leur choix il faut toujours faire attention aux qualités acceſſoires qu'ils peuvent avoir & qui peuvent être contr'indiquées par des circonſtances particulieres de l'état du malade. Le kina, le fer & la canelle ſont trois toniques dont l'uſage n'eſt pas indifférent dans un grand nombre de cas,

& ſur le choix deſquels les circonſtances doivent décider le Médecin.

§. 114. Le kina déjà recommandé par SYDENHAM, l'a été depuis lui par preſque tous les Médecins qui ont traité des vapeurs, & l'on doit ſans doute le regarder comme le premier des toniques végétaux, quand on craint d'échauffer & de ſtimuler trop puiſſamment; mais ſi on le donne comme ſédatif, lorſque la cauſe du mal n'eſt pas un ſimple relâchement, lorſqu'il y a un ſtimulus à détruire, le kina en augmentant l'action des vaiſſeaux & des nerfs, ſans ôter la cauſe, ne fait qu'augmenter la réaction & aggraver tous les ſymptômes; mais c'eſt uniquement par ſa vertu tonique; il ne nuit jamais comme volatile, & il ne l'eſt point (*x*).

Dans les cas où il ne faut que redonner à la fibre ſa fermeté, & au ſang ſa denſité, il eſt admirable, &

(*x*) M. RAULIN ne le donne qu'après l'uſage des émolliens & des adouciſſans, plutôt, dit-il, il criſpe, pag. 304. M. POME le redoute encore plus; & il eſt en effet très-nuiſible dans les cas qui exigent ſa méthode.

à moins que l'eſtomac n'eut une ſenſibilité extrême, on peut preſque toujours répondre du ſuccès. J'ai vu en 1759. une jeune femme que cinq fauſſes couches, en moins de deux ans, des peines, des pertes, & un air peu ſain avoient mis dans un état de mobilité exceſſive; elle avoit perdu le ſommeil, elle craignoit le grand jour, le bruit, la muſique même; une légere frayeur lui donnoit des convulſions, & elle avoit ſouvent des accès d'étouffemens très-forts; mais ſon eſtomac paroiſſoit en très-bon état; ſa pâleur, ſa flaccidité, la petiteſſe de ſon poulx, la décoloration des régles étoient autant de ſymptômes qui ne laiſſoient point de doute ſur la cauſe de ſon état. Je lui ordonnai le kina, d'abord en infuſion, enſuite en ſubſtance, & deux mois de l'uſage de ce remede lui redonnerent une ſanté très-ferme. J'ai ſu quelques années après qu'elle avoit eu deux enfans, & continuoit à ſe bien porter. M. ROSA guérit par le kina, à la doſe de demi once par jour, une hyſterie convulſive qui avoit réſiſté à tous les autres remede la malade avoit une averſion marquée

pour ce remede & avoit conſtamment refuſé d'en prendre, ce ne fut qu'une ſurdité nerveuſe totale dont elle fut attaquée tout-à-coup qui put la déterminer à ſurmonter cette averſion ; le kina diſſipa la ſurdité & tous les autres accidens. (*y*). Quand l'eſtomac a une trop grande ſenſibilité, il ne ſupporte pas le kina pur, que j'ai ſouvent dû aſſocier à des mucilagineux, tels que le caſſia lignea (*z*), le ſymphitum, l'althea, la regueliſſe ; d'autres fois j'ai employé le lait d'aneſſe, & ce mêlange a ſouvent les plus heureux effets ; quelquefois cependant il eſt impoſſible d'acoutumer l'eſtomac au kina, & j'ai dû le faire quitter entierement à différentes perſonnes. VIRIDET l'aſſocioit aux humectans & aux bains ; une fille de qualité, dit-il, étoit travaillée cruellement depuis pluſieurs années par un ſpaſme qui commençoit toutes les nuits par les machoires, &

(*y*) *Saggio di oſſervazioni*, Venez 1766. pag. 48.

(*z*) Cette écorce eſt fort recommandée dans le *Polialthea*, part. 3. pag. 191 elle a été trop négligée.

finiſſoit quelques heures après par une abondante ſalivation, & de deux en deux jours il ſurvenoit pendant le jour une ſalivation copieuſe : quoiqu'elle n'eut que la peau & les os, on lui avoit donné pour arrêter cette ſalivation une nourriture ſéche, dont elle s'étoit ſervie ſans ſuccès ; elle guerit à l'entrée de l'hyver par les humectans, par les bains & par un opiat dont le kina faiſoit la partie eſſentielle (*a*). La periodicité eſt une circonſtance qui détermine très-ſouvent à ordonner le kina, ſans faire aucune attention aux autres circonſtances ; mais c'eſt un abus qui a produit les plus mauvais effets, ſans pouvoir faire ouvrir les yeux à ceux qui en étoient les ſpectateurs. M. LORRY a très-bien vu cette faute & en a averti, & je prouve dans le chapitre où je traite des fievres d'accès & de la périodicité, 1°. qu'elle n'eſt point un caractère particulier à ces fievres, qu'on la retrouve dans une multitude de phénomenes de l'œconomie phyſique, & qu'elle eſt peut-être une des loix les plus générales de la nature ; 2°. que

(*a*) *Des vapeurs*, pag. 175.

dans ces fievres même, ſouvent le kina ne convient pas & que quelquefois elles n'exigentque des antiſpaſmodiques.

§. 115. Tous les autres amers ont des vertus communes avec le kina, & par là-même leurs effets ſont ſouvent très-rapprochés, mais quelquefois ils varient; ainſi on ne peut pas indiſtinctement les employer les uns pour les autres. Le kina eſt un des moins ſtimulans, & cette qualité doit lui faire donner la préférence dans un très-grand nombre de cas; mais s'il y a dans l'eſtomac des matieres glaireuſes, s'il y a des principes d'engorgement dans les viſceres du bas ventre, il faut l'exclure. Le trefle de marais dans ces cas là eſt infiniment à préférer, & il eſt en général trop peu employé. » J'ai vu, dit M. VIRIDET, un » homme dont le ſang fut aigri par » de grands déplaiſirs, lequel fut at- » taqué de vapeurs, de coliques, & » enfin d'une fievre continue, qui ne » finit que par la perte du mouve- » ment des deux bras; quoiqu'il y » ſentit de grandes douleurs, il fut » parfaitement délivré par l'uſage de » l'infuſion de cette plante dont il ava-

„ loit cinq ou ſix verres par jour (*b*)".

§. 116. Dans les cas où le vice eſſentiel eſt dans un eſtomac chargé d'acides qui irritent, & dont on a vu plus haut que l'irritation pouvoit ſe faire ſentir preſqu'à toutes les parties, les abſorbans deviennent de vrais toniques & ſont toujours indiſpenſablement néceſſaires; à titre de ſimples abſorbans, les yeux d'écreviſſe & la craye peuvent ſuffire; mais ſi l'on veut en même tems fortifier, il eſt certain que le corail y eſt plus propre, & M. SGRAEUWEN recommande, préférablement à tous les autres, la pierre calaminaire qui eſt l'abſorbant général de tous les acides & qui fortifie ſingulierement (*c*).

§. 117. Si des amers on paſſe aux aromates, les plus généralement recommandés ſont la canelle qui, avec plus de vertu tonique & ſtimulante, a autant de mucilage que les autres toniques: l'angelique recommandée pour la premiere fois par *Joachim* CAME-

(*b*) *Traité des vapeurs*, pag. 173.
(*c*) *De variâ vi abſorbentium*, LEID. §. 58.

RARIUS (*d*), que SCHENKIUS a vanté comme le vrai ſpécifique des vapeurs, & qui réuſſit en effet aſſez généralement quand les remedes de cette claſſe ſont véritablement indiqués, & ils le ſont, quand à la foibleſſe de la fibre, ſe joint la lenteur du poulx & en général celle des fonctions : SCHENKIUS la marioit avec la zédoaire, adoptée auſſi enſuite par M. HOFMAN (*e*), mais qui eſt en général trop âcre, & ne peut que très-rarement convenir dans les maux de nerfs. L'écorce d'orange eſt un autre aromate nervin recommandé par ce dernier auteur qui le faiſoit entrer dans ſon élixir viſceral, mais quoique l'on puiſſe la placer parmi les cordiaux les plus agréables, il faut être en garde contre l'irritation qui peut réſulter de la quantité d'huile eſſentielle qu'elle contient, & qui comme toutes les autres huiles eſſentielles des écorces de cette claſſe, adhere aux parois de l'eſtomac, & y laiſſe ſouvent une irritation qui dure

(*d*) En 1586.
(*e*) De malo hyſterico. theſ. pract. nº. 8.

très-longtems. En général il faut être très-attentif à n'ordonner les toniques que quand ils ſont évidemment indiqués ; & quand ils le ſont, on ſe détermine entre les toniques ſans âcreté, entre les amers, & entre les aromatiques, d'après les circonſtances particulieres tirées du tempérament, des ſymptômes, de l'effet des autres remedes ; mais quand on eſt une fois déterminé ſur le genre, le choix devient ſouvent aſſez indifférent entre pluſieurs des eſpeces de ce genre. En vanter quelqu'une trop exclufivement aux autres, eſt une erreur, les employer toutes indiſtinctement en eſt une autre ; on doit en général, comme je l'ai dit ailleurs, ſe choiſir dans chaque genre un petit nombre des eſpeces les plus fortes, & ſe borner à celles-là, à moins de quelque circonſtance particuliere. Je finirai cet article par une obſervation importante, c'eſt que les toniques développent aſſez promptement leurs effets ; on voit d'abord ce que l'on doit en attendre ; s'ils ne ſoulagent pas au bout de peu de jours, c'eſt aſſez ordinairement une preuve qu'il faut changer

de méthode, & ne point s'opiniâtrer à ſuivre conſtamment un même traitement, dont l'abandon eſt quelquefois le ſeul moyen de guérir. Il me ſemble qu'il faut bien de l'amour propre, & une conviction bien forte de ſon infaillibilité pour pourſuivre conſtamment des méthodes dont les effets nous démontrent l'inſuffiſance & ſouvent les dangers.

Les martiaux.

§. 118. Le fer paroît être un des moyens que la nature employe pour donner de la force aux fibres animales & végétales, qui en ont beſoin, puiſque pluſieurs expériences autoriſent à penſer que le fer entre dans ces fibres à proportion de leur degré de force ; il n'eſt donc point étonnant ſi, ordonné comme remede, il eſt le plus puiſſant des toniques, puiſqu'on rend par là à la fibre, & ſous ce nom je comprens auſſi le ſang des animaux, l'élément de ſa compoſition qui lui manque, & dont la privation fait ſa foibleſſe ; cette réflexion prouve que le fer eſt un des toniques le plus dans

le ſyſtême de la nature, & il n'eſt point ſurprenant que ce ſoit un de ceux qui réuſſiſſent preſque toujours le mieux dans les maux qui viennent de la vraie atonie des fluides & des ſolides, & ce cas ſe préſente dans le traitement des maux de nerfs; auſſi le fer en a fait depuis longtems une partie eſſentielle. RODERIC *a Caſtro* le recommandoit déjà beaucoup contre les vapeurs (*f*); TERENZONI le recommande auſſi; SYDENHAM en faiſoit le plus grand uſage, & l'on ſait avec quelle ſageſſe & quel ſuccès il exerçoit la pratique, avec quelle attention il obſervoit l'effet des remedes, & avec quelle bonne foi il abandonnoit ceux dont il remarquoit de mauvais effets; ainſi on ne peut qu'être ſurpris qu'un célebre Médecin françois, qui avoit vu quelquefois de mauvais effets du fer, ait conclu que SYDENHAM n'avoit jamais pu en voir de bons, & l'ait aſſuré avec confiance (*h*). Il eſt difficile de croire qu'un

(*f*) *De morb. mulier.* pag. 165.
(*g*) *De morb. mulier.* pag. 148.
(*h*) M. RAULIN, pag. 302. "ſon re-

Médecin comme SYDENHAM ſe ſoit ſi fort attaché à un remede qui ne faiſoit jamais que du mal, & M. VIRIDET, en examinant ſa méthode, paroît avoir apprécié très-exactement les effets de l'acier & du fer; „ ils conviennent véritablement, dit-„ il, en ces maladies, mais ils donnent ſouvent trop de mouvement „ au ſang, & il eſt arrivé quelquefois à mes malades tant de ſpaſmes à leur occaſion que j'ai été „ obligé de recourir à d'autres remedes (*i*)". On s'en ſert tous les jours avec le ſuccès le plus marqué; auſſi depuis SYDENHAM on a continué à l'employer. M. ROBINSON le préferoit à tous les autres fortifians, mais il remarque que ſi on le donne mal-à-propos, quand il y a des matie-

„ mede favori, dit-il, étoit la limaille de „ fer; mais quel effet en obtenoit-il? Des „ ſymptômes plus violens & multipliés par „ l'irritation que le fer occaſionnoit".

(*i*) *Des vapeurs*, pag. 195. SYDENHAM avoit bien vu lui-même qu'il y avoit pluſieurs cas dans leſquels ils ne convenoient pas; mais il a dû les voir plus rarement que les Médecins François.

res amaſſées dans les premieres voyes, il produit des enflures de cuiſſe qu'un émétique ou un purgatif diſſipent (*k*). M. WERLHOFF, que l'on nomme quand on veut citer un Médecin inſtruit & un praticien heureux, en fait le plus grand cas ; M. SCHEBBEARE le recommande avec les aromates (*l*), & il y a peu de Médecins qui n'ayent vu pluſieurs fois, des femmes, des enfans, & ſur-tout de jeunes filles âgées de huit ou neuf ans, foibles, lâches, pâles, & d'une ſi grande mobilité qu'elles étoient pluſieurs fois par jour prêtes à prendre des convulſions, ſoulagées très-promptement, & enſuite totalement guéries par l'uſage de la limaille de fer, ou ſeule, ou aſſociée à quelque tonique (*m*).

Les autres remedes martiaux peuvent être employés à la place de la limaille. SENNERT recommande déjà d'après les Chimiſtes, le vitriol de

(*k*) pag. 384.

(*l*) Tom. 2. pag. 308.

(*m*) On a très-bien dit, *un ſang aqueux n'eſt point élaſtique, & il faut qu'il le ſoit ; ainſi le fer lui eſt néceſſaire. Bibliotheq. de Phyſ.* tom. 2. pag. 287.

mars, à la doſe d'un ou deux grains par jour (*n*). RIVIÉRE le loue également (*o*). CHESNAU cite une femme qu'il guérit de vapeurs très-invétérées par l'uſage du même remede; & M. BOERHAAVE en faiſoit le plus grand cas. Il eſt aiſé d'apprécier les effets des autres préparations; ainſi je me borne à remarquer que ſi le fer eſt le plus puiſſant des toniques, il eſt auſſi celui dans l'uſage duquel il eſt le plus dangereux de ſe tromper; ſi une fievre lente, ſi une tenſion conſiderable dans les vaiſſeaux, ſi des amas bilieux étoient la cauſe de l'irritation nerveuſe, les préparations martiales opéreroient les plus mauvais effets.

Les volatiles & les autres irritans.

§. 119. Les remedes volatiles & ſtimulans paroiſſent encore moins indiqués que les toniques ſimples, au genre deſquels on peut les rapporter, puiſque leur effet eſt d'augmenter l'action, & qu'ils ne different des toniques que

(*n*) Prax. médic. tom. 4. pag. 30d.
(*o*) *Oper. omn.* pag. 384.

parce qu'ils gagnent en viteſſe ce qu'ils perdent en durée ; en effet, là où l'on voit tant de mouvemens irréguliers & violens, tant d'agitation, de ſpaſmes, de convulſions, de chaleur, on n'a pas dû naturellement penſer aux remedes volatiles & ſpiritueux, ſurtout quand on a vu que des odeurs un peu fortes, telles que celle des roſes, des jacinthes, des tubereuſes, des lis, de l'ambre, de la vanille, du muſc, donnent des maux de tête, des vertiges, des accès de vapeurs, des convulſions même à des perſonnes délicates (*p*); auſſi pluſieurs très-habiles Médecins les ont abſolument bannis, & en boiſſon & même en odeur; MERCATUS avoit déjà averti que tous les médicamens ſtimulans augmentoient le mal; mais VIRIDET paroit être celui

(*p*) J'ai connu une Dame qui n'eſt point vaporeuſe, & que l'odeur des goutes minérales d'HOFMAN incommode au point de la faire évanouir, ſi elle eſt forte ; une ſeconde chez qui l'eau de lavande produit le même effet, & une troiſieme à qui celle de Cologne, ſi généralement agréable, donne des maux de cœur qui vont juſqu'à la faire vomir.

celui qui a le plus inſiſté ſur leurs dangers: quelle apparence, dit-il, après avoir parlé des violens ſpaſmes, que les ſels volatils, pris intérieurement en ces occaſions, puiſſent ſervir? Et ne doit-on pas plutôt craindre qu'ils augmentent le mal, comme il arriva à une Dame de ce lieu, à qui on en donna, pendant mon abſence, pour faire ceſſer une colique, qui la mirent pluſieurs fois à l'agonie; de façon que j'employai bien des adouciſſans pour calmer cette irritation. Il ajoute ailleurs, qu'il a vu pluſieurs fois des convulſions particulieres devenir générales, & de générales mortelles, qui ne l'auroient pas été ſi on ne s'étoit pas ſervi d'eſſences & de ſels volatils (*q*). ROBINSON les improuve toutes les fois qu'il y a mobilité: rien d'actif, dit-il, n'eſt ſupporté par ces nerfs. M. RAULIN, M. POME & bien d'autres les rejettent abſolument. Cependant, en faiſant attention que ſi les maux de nerfs ſont ſouvent caractériſés par la tenſion, par les convulſions, par les crampes, ils le ſont auſſi par tous les ſymptômes

(*q*) pag. 191. 198, &c.

qui caractériſent le manque d'action le plus complet; perte de ſentiment, de mouvement, de chaleur, on comprendra comment on a dû ſouvent recourir aux toniques les plus prompts, c'eſt-à-dire aux ſpiritueux & aux volatils. Si quand on a vu des gens affectés par des odeurs agréables, on leur en a fait ſentir de fœtides, on aura conclu que ces dernieres pourroient bien être utiles dans les mêmes accidens, quoique produits par une cauſe différente; de-là, l'uſage de tous les remedes de cette claſſe dans les maladies hyſtériques, & l'on ne peut pas diſconvenir que très-ſouvent ils ont eu du ſuccès: il eſt donc certain que s'il y a des cas de maux de nerfs dans leſquels ces remedes nuiſent, il y en a auſſi dans leſquel on peut ſe les permettre; & ce ſont tous ceux dans leſquels il eſt bien conſtaté que la cauſe premiere eſt la foibleſſe; mais toujours on doit s'en ſervir avec modération, & très-ordinairement un vinaigre très-fort, employé extérieurement, eſt équivalent à tous les autres remedes. Quand je me ſuis déterminé à les employer, la teinture ſpiritueuſe de ſuccin, dans quelqu'eau diſtil-

lée, ou le ſel volatil de C. de C. m'ont toujours réuſſi. Je parlerai dans le chapitre de l'épilépſie du camfre & du muſc, qui ſont des remedes qui appartiennent à cette claſſe.

§. 120. Il y a une autre eſpece d'irritans: ce ſont les véſicatoires dont je dirai peu de choſe ici, parce qu'il me paroit que cet article ſera mieux placé dans le chapitre de la paralyſie; qui eſt le genre de maladies nerveuſes dans lequel on les emploie le plus ordinairement, quoique ſouvent on s'en ſerve avec le plus grand ſuccès dans les maladies convulſives, pour détourner l'humeur âcre, qui produit la maladie en irritant le genre nerveux, & quelquefois l'effet en eſt très-prompt. J'ai vu il y a bien long-tems un enfant de cinq ou ſix ans, à qui de l'onguent blanc de RHASES, appliqué derriere les oreilles qui étoient en ſupuration, arrêta l'écoulement au bout de quelques heures, & occaſionna des vomiſſemens qui duroient depuis ſept heures. Je fis baſſiner les parties malades pendant un quart d'heure, & enſuite appliquer de forts véſicatoires: au bout d'une heure l'enfant ſe plaignit des oreilles &

les vomiſſemens finirent; ſon eſtomac s'en reſſentit cependant plus d'un an. Mais il ne ne faut pas ſe méprendre ſur l'emploi des véſicatoires : excellens quand il n'y a ni ſéchereſſe ni mobilitité eſſentielle, ils peuvent faire le plus grand mal quand la délicateſſe du genre nerveux eſt générale, & ſur-tout quand la peau eſt extrêmementſenſible. J'ai déja donné ailleurs des exemples frappans de cette ſenſibilité, & je vois actuellement une Dame étrangere, à qui un ſimple emplâtre de poix blanche entre les épaules occaſionna une inflammation & des douleurs ſi fortes, que, pendant quinze jours, elle ne dormit point & ne pouvoit pas tourner la tête. Quelquefois les véſicatoires peuvent ſtimuler quelqu'organe ſécrétoire & occaſionner une évacuation étonnante. J'ai vu une Dame très-délicate, à qui l'on avoit appliqué des véſicatoires derriere les oreilles, pour des maux de dents, & chez qui ils produiſirent une ſalivation très-abondante & continuë, qui dura pluſieurs jours & la laiſſa extrêmement affoiblie par l'évacuation même, & par le manque de ſommeil & de nourriture.

Ce ſeroit auſſi le lieu de parler des antiparalytiques & des antiſpaſmodiques; mais on peut rappeller ici une réflexion qui a déja été faite, & qui n'eſt malheureuſement que trop vraie: c'eſt que ces noms généraux, par leſquels on a voulu déſigner les remedes qui conviennent à certaines maladies, ou aux maladies de certaines parties, comme antipleurétiques, antiſpaſmodiques, céphaliques, ſtomachiques &c. ſans faire attention que la même maladie a pluſieurs cauſes différentes, & que la même partie eſt ſuſceptible de pluſieurs maladies très-différentes; ces mots, dis-je, ont fait un très-grand mal, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on les abandonnât. Il y a autant d'antiparalytiques que de cauſes de paralyſies, autant d'antiſpaſmodiques que de cauſes de ſpaſmes: ainſi partout le remede naît de la cauſe prochaine, ſans faire attention au nom de la maladie; & l'indication générales des antiparalytiques & des antiſpaſmodiques ne peut, par-là même, ſe trouver que quand, en traitant de ces deux maladies, j'aurai fait l'énumération de leurs différentes cauſes.

Des calmans.

§. 121. Il en eſt des calmans comme des autres remedes dont je viens de parler : il y en a autant que de cauſes d'agitation (*r*). Ce qui calme dans une fievre inflammatoire, ne calme pas dans une fievre bilieuſe ou putride, & l'agitation d'une femme hyſtérique n'eſt pas de nature à céder aux remedes qui abattent le délire d'un maniaque ; & même, des agitations qui dépendent de l'extrême ſenſibilité des nerfs, les unes cedent bien mieux à un remede qu'à un autre : mais le calmant le plus général c'eſt *l'opium*, dont on a vu dans la premiere partie que l'effet étoit de diminuer l'irritabilité, & par-là même tous les mouvemens convulſifs, & tous les déſordres hyſtériques ; mais comme cet effet n'eſt

(*r*) On a un petit ouvrage aſſez peu connu, SINAPIUS *de remedio doloris*, 12, dans lequel cette vérité ſe trouve bien ſaiſie & aſſez bien développée : l'Auteur dénombre les différentes cauſes de la douleur ; il aſſigne à chacune ſon remede, & prouve qu'il n'y en a aucun qui ſoit commun à toutes. Ce petit ouvrage mérite d'être lu.

pas le ſeul effet de l'opium, qu'il a même ſouvent ſes dangers, & qu'il y en a toujours à réitérer fréquemment ce remede, on ne doit jamais ſe le permettre ſans avoir comparé ſes différens effets aux différentes circonſtances du malade & de la maladie : la pléthore, l'engorgement dans le cerveau, une diſpoſition à une phlogoſe lente (*s*), une grande acreté dans les humeurs ne per-

(*s*) Il ne faut pas perdre de vue que l'opium eſt un remede très-chaud, & qui a préciſément l'action du vin. Cette vérité, déja vue par DORINGIUS, dans ſon Traité de l'opium, par BONTIUS, PLATER, SENNERT, WINKELMAN, SCHRODER, WEPFER, BERGER, &c. a été démontrée par M. TRALLES, & n'admet plus de doutes. Il y a un paſſage dans SENNERT, qui auroit dû ſervir de bouſſole à tous ceux qui l'ont ordonné depuis lui juſqu'à ſon illuſtre compatriote M. TRALLES. *Si ejus qualitates & vires diligenter perpendamus, calidum eſſe animadvertemus : eſt enim amarum & acre, linguam vellicat, fauces incendit, ſitim excitat, odorem gravem habet, facilè inflammat, animum effert, venerem concitat, pruritum excitat, ſudorem ciet, dura emollit & diſcutit. Prax. Medic.* l. I. part. 2. chap. 1. pag. 305. Je me ſuis étendu ſur les effets de l'opium, dans ma lettre ſur la petite vérole. *Epiſtola Hallero.*

mettent point d'en faire uſage. Mais quand il n'y a ni engorgement, ni inflammation, ni putridité, on donne quelquefois l'opium avec un ſuccès qui étonne ceux mêmes qui ſont le plus accoutumés à en voir les bons effets. Il en a un qui lui eſt très-particulier, & qui le rend bien précieux; c'eſt d'agir dans les ſpaſmes qui accompagnent ſouvent les maladies déſeſpérées, & qui tourmentent horriblement les malades, & de faire ceſſer, ſouvent très-promptement, des ſpaſmes qui étoient trop forts pour céder à aucun autre remede. On trouve dans VIRIDET quelques obſervations qui démontrent ces deux vérités, & qui méritent d'être rappellées.

Une Dame hydropique, pour qui il n'y avoit plus d'eſpérance, étoit travaillée par des ſpaſmes qui occupoient différentes parties : il en ſurvint un ſi violent qu'il mit ſa patience à bout. Ce remede fit ceſſer ſes douleurs, & ſes forces augmenterent ſi conſidérablement, qu'elle crut devoir vivre encore long-temps. Le même Médecin l'a vu ôter les douleurs les plus vives, & faire ceſſer tous les ſpaſmes chez un homme qui mouroit de la même

maladie. Il reprit toute la liberté de ſon eſprit; il put en faire uſage, & ſa fin fut douce. Un troiſieme malade hypocondre, & attaqué d'accidens cruels qui annonçoient une fin prochaine, prit du laudanum qui le rendit doux & tranquille; le délivra des vomiſſemens, de la colique, & de la toux qui le tourmentoient, & lui rendit aſſez de force pour lui faire eſpérer une entiere guériſon, ſi un Médecin à ſecret n'eût pas trouvé celui d'abréger ſa carriere (*t*). On voit dans une autre obſervation un emploi très-ſage, mais très-hardi de l'opium. Une Dame dont les chagrins & les remedes chauds avoient dérangé les nerfs depuis long-tems, ayant eu un nouveau chagrin, éprouva les accidens les plus effrayans: " ſon attaque commença par
" la privation totale du mouvement &
" du ſentiment: on ne put avoir que
" quelques goutes de ſang par l'ouver-
" ture de la veine; les frictions ne fi-
" rent aucun bien, le poulx ne paroiſ-
" ſoit que comme un filet, mais étant
" dur, je compris que ſon mal venoit
" d'un ſpaſme univerſel, ce qui m'o-

(*t*) *Des vapeurs.* 209.

„ bligea de lui donner l'opium & d'en
„ proportionner la dose à l'état où je
„ la voyois, & aux changemens qui lui
„ survenoient. Huit heures après elle
„ commença à parler, en nous disant
„ qu'elle se sentoit déchargée d'un poids
„ immense (*u*)". Il a vu ce même remede servir d'émétique doux, à réitérées fois, chez une Dame dont le genre nerveux, extrêmement mobile, ne permettoit aucun purgatif, & qui avoit cependant très-souvent besoin d'être évacuée (*x*), & il en rapporte un autre effet bien sensible. Une Dame prit un bouillon (*y*) qui fit de terribles effets: quoiqu'elle le garda peu de tems, les grands efforts qu'elle fit pour le rendre l'ayant épuisée, elle s'endormit, & à son réveil la gangrene parut dans tous les endroits où le corps étoit appuyé; à la tempe, à la main, à la cuisse & au genou droit: elle étoit dans des anéantissemens, des inquiétudes & des angoisses presque continuelles. Pour diminuer ses peines on

(*u*) Pag. 213.
(*x*) 221.
(*y*) empoisonné sans doute.

lui ordonna de l'opium, ſans lequel elle ne ſeroit vraiſemblablement pas revenue de cet état; mais comme pendant ſon opération il ne ſe formoit point de matiere entre les chairs mortes & les vives, on ne put le lui donner que de deux en deux jours (z).

Des acides.

§. 122. *b* Je parlerai plus au long des acides en traitant de l'épilepſie. Je dirai ſeulement ici qu'ils ſont néceſſaires; 1°. Dans ces fievres lentes dont j'ai parlé plus haut, qui produiſent tous les ſymptômes des maux de nerfs, & qui réſiſtent ſouvent à tous les remedes, excepté aux acides. 2°. Quand l'abus du café ou d'une diete animale & aromatique a conduit à la mobilité. 3°. Quand les maux de nerfs dépendent d'une irritation occaſionée par la bile. 4°. Toutes les fois qu'on trouve de la ſéchereſſe & un poulx

(z) Cette obſervation prouve l'utilité de l'opium contre les ſpaſmes, & confirme ce que j'ai dit dans la premiere partie de ſa vertu ſeptique.

un peu trop vîte. Les circonſtances décident ſur le choix des acides. Je me borne preſqu'entiérement à l'acide du vitriol & à celui des citrons & des oranges.

Des gommes.

§. 123. Les gommes, dont l'uſage eſt fort ancien, appartiennent aux toniques, aux ſtimulans & aux calmans, puiſque réellement elles produiſent ſouvent ces trois effets; mais le dernier ſans doute eſt l'effet des premiers: elles répriment les faux mouvemens en détruiſant les cauſes qui les entretenoient, & ſur-tout en augmentant l'action utile des organes. C'eſt donc comme toniques & ſtimulantes qu'il faut les juger; & c'eſt à ce titre qu'il faut les employer. Elles ſont ſur-tout indiquées dans les maux de nerfs, qui reconnoiſſent pour cauſe premiere l'atonie des premieres voies; la viſcoſité, les engorgemens glaireux, les conſtipations qui viennent de l'une ou de l'autre de ces cauſes. Elles ont preſque toutes les mêmes vertus, & ne différent proprement que par le degré.

La plus efficace eſt ſans contredit l'aſſa-foœtida, que nous devons vraiſemblablement aux Arabes: elle a été employée par les premiers Médecins qui depuis eux ont écrit des maux de nerfs. SYDENHAM, BOERHAAVE, HOFMAN en faiſoient le plus grand cas: mais M. WHYTT paroît celui qui l'a employée à la plus grande doſe, avec le plus de ſuccès. Je l'emploie tous les jours, & je ne crains pas de dire que c'eſt un des remedes dont les effets ſont les plus certains. Il faut cependant ne jamais oublier, en preſcrivant les gommes, que c'eſt un remede actif; qu'il peut trop animer l'action, & il y a peu de Médecins obſervateurs qui n'aient vérifié ſans doute, que, quelquefois les, gommes portent à la tête. Feu M. BURGRAVE avoit même vu, qu'elles occaſionnoient à quelques perſonnes des traits de feu devant les yeux (*a*). Quand la ſenſibilité de l'eſtomac eſt très-grande, elles l'irritent & elles ſont inſupportables.

(*a*) *De terr. aq. & acre. Francofurt.* 12. 1748.

Des adouciſſans.

§. 124. Je comprendrai ſous ce mot tous les remedes qui détruiſent les cauſes de l'irritation. Les uns, & ce ſont proprement ceux que l'on appelle adouciſſans, operent cet effet en corrigeant ou en enveloppant les âcres : les autres, que l'on appelle proprement démulcens diminuent l'extrême ſenſibilité d'une partie ſur laquelle les humeurs les plus douces agiſſent douloureuſement: c'eſt ainſi qu'après un purgatif violent, qui a dépouillé les inteſtins de leur velouté, le chyle le plus doux, toutes les humeurs qui abordent dans le canal inteſtinal y agiſſent comme irritans, ſans avoir aucune âcreté. Les remedes propres à envelopper les nerfs trop à nud ſont alors de véritables adouciſſans; & ce ſont les laiteux, dont je ferai un article à part, les huileux & les mucilagineux: parmi ceux-ci je me ſuis preſque toujours borné aux décoctions de racine d'althea ou de ſymphitum, ou à l'huile d'amande douce, qui, donnée auſſi à petites doſes, opere d'excellens effets dans ces cas là, & dans ceux où il y a un fort

ſpaſme dans les premiers inteſtins & dans les conduits biliaires. On la voit alors calmer les douleurs, arrêter les vomiſſemens, rétablir le cours de la bile, & purger abondamment avec le plus grand ſuccès. Le D. VOODWART, célebre parmi les Phyſiciens par ſon ouvrage ſur la ſtructure de la terre, eſt de tous les Médecins celui qui a fait le plus grand uſage de l'huile d'amandes douces : on peut même dire qu'il en abuſoit; mais parmi les obſervations qu'il a publiées (*b*), il y en a de très-belles, & qui prouvent évidemment, que, dans pluſieurs cas, on trouve dans un ſage emploi de l'huile, des reſſources que l'on chercheroit vainement dans les autres claſſes de remedes.

Quant aux remedes adouciſſans proprement dits, on comprend aiſément qu'il y en a autant que de différentes eſpeces d'âcreté; ainſi on ne peut indiquer aucun ſpécifique adouciſſant général: les ſeuls remedes indiqués dans toutes les âcretés, c'eſt les ſimples délayans aqueux pris abondam-

(*b*) *Selects caſes in phyſick*, Lond. 8°.

ment, ſi aucune circonſtance ne les contre indique, & les légers mucilagineux qui émouſſent tous les âcres. L'eau ſimple, l'eau de poulet, l'eau de veau, le petit lait, l'orgeat ſont les premiers de ces adouciſſans, & ont très-ſouvent fait le plus grand bien. VIRIDET a vu les laits préparés avec les ſemences froides, diminuer les ſpaſmes & ramener le calme dans les agitations nerveuſes les plus conſidérables: l'eau d'orge, le petit lait ont été juſtement vantés par un grand nombre de Médecins: les obſervations nombreuſes de M. POME démontrent toute l'utilité des eaux de poulet & de veau, que j'ai ſouvent employées avec ſuccès; mais de tous ces remedes aucun n'eſt une panacée, & quoiqu'excellens dans nombre de cas d'âcreté, il y en a beaucoup dans leſquels ils ne conviennent point. Pour réuſſir dans ces cas la premiere attention eſt donc, 1°. De rechercher la cauſe premiere de l'âcreté: ſi elle tient à un vice des digeſtions, ſi elle dépend d'un dérangement dans la ſécrétion de la bile, ſi elle eſt produite par une tranſpiration diminuée, ou par quelqu'autre excrétion troublée?

C'eſt du rétabliſſement de ces fonctions qu'il faut néceſſairement s'occuper, ſans quoi tous les adouciſſans ne ſont que des palliatifs momentanés, quelquefois même nuiſibles. 2°. Il faut examiner quels ſont les caracteres de l'âcreté dominante, & la combattre alors par les remedes qu'elle indique.

J'ai vu pluſieurs femmes, chez leſquelles tout le dérangement des nerfs dépendoit uniquement d'une acidité très-forte, adhérente à des matieres glaireuſes dans l'eſtomac, à qui tous les aqueux, les émolliens, les mucilagineux avoient nui; à qui les abſorbans ordinaires ne faiſoient aucun bien, parce qu'ils n'étoient pas aſſez pénétrans, & que l'huile de tartre par défaillance ſoulageoit promptement, & enfin guériſſoit radicalement. On comprend combien ce même remede pourroit irriter dans toute autre circonſtance. Parmi les adouciſſans indiqués dans les cas d'acidité, les bouillons de tripes, ou ceux de ventre de veau, qui ſont un mucilagineux très-doux, & en même tems un alcaleſcent, méritent la préférence ſur tous les autres.

§. 125. On doit placer parmi les remedes adouciſſans, les mercuriels, & ſur-tout le mercure doux, dont on ſe ſert ſouvent avec ſuccès dans les maux de nerfs les plus fâcheux. Il eſt vrai que c'eſt ordinairement quand l'âcreté ſe trouve combinée avec de la viſcoſité dans les humeurs, & des obſtructions dans les petits vaiſſeaux, que le mercure réuſſit ſi bien: mais ces cas ſont fréquens; ce ſont ceux de beaucoup de maladies cutanées, & l'on a vu que l'âcre de ces maladies occaſionnoit beaucoup de maux de nerfs. J'ai vu, il y a ſept ans, une demoiſelle âgée de vingt-ſix ans, qui, depuis neuf mois, étoit ſujette, ſans aucun dérangement dans les fonctions, à une mobilité extrême, & à de fréquens accès de convulſions, qui duroient quelquefois pluſieurs heures. Après avoir cherché tout ce qui pouvoit occaſionner cet état, je n'en pus ſoupçonner d'autre cauſe qu'un retour de virus dartreux, qui s'étoit manifeſté à dix-ſept ans, avoit occupé toute une cuiſſe pendant onze mois, & n'avoit cédé qu'au mercure. Je me fixai à ce ſoupçon: je lui ordonnai

des bains tiedes, deux grains de mercure doux soir & matin, & une boisson assez abondante de décoction de salsepareille. Au bout de huit jours elle étoit mieux; & au bout de six semaines, elle fut parfaitement bien.

Des fleurs d'Arnica, de Cardamine & de Zinc.

§. 126. Je dois dire ici un mot de trois spécifiques vantés depuis quelques années, dans les maux de nerfs: ce sont les fleurs de cardamine, celles d'arnica & celles de zinc. Je parlerai de quelques autres spécifiques dans le chapitre de l'épilepsie, contre laquelle ils sont plus ordinairement employés que contre les autres maux de nerfs.

Des fleurs d'Arnica.

§. 127. Les fleurs d'arnica (*c*) ont

(*c*) On peut consulter sur les caracteres botaniques & les vertus de cette plante, qui est un *Doronicum*, HALLER *enumerat. stirp. helvet.* tom. 1. pag. 37. M. MURRAI a donné son histoire & celle de ses effets avec plus d'étendue, dans un très-bon ou-

trop de réputation, depuis le commencement de ce ſiecle, dans la paralyſie, pour ne pas en parler ici. Je vois que déja en 1718, M. JUNKER s'en ſervit avec le plus grand ſuccès, pour une paralyſie que les meilleurs ſecours ne pouvoient pas diſſiper. Cet habile Médecin aſſure, que la ſimple infuſion de cette plante lui a mieux réuſſi dans la paralyſie que tous les autres remedes, & ESCHEMBACH s'en ſervit avec ſuccès pour guérir une hémiplégie; mais ce n'eſt pas ſeulement dans la paralyſie qu'on l'employoit. SCHULZE avoit vu qu'on la donnoit avec ſuccès dans les accidens occaſionnés par la colere: les Médecins de Breſlau la conſeilloient en 1724, pour l'épilepſie. Quelques années après, BUCHNER s'en ſervit avec ſuccès dans une affection ſpaſmodique accompagnée de délire: mais M. COLLIN, célebre Médecin à Vienne, eſt celui qui a fait le plus d'obſervations ſur

vrage intitulé, *Apparatus medicamentorum tam ſimplicium, &c.* tom. 1. pag. 160. mais perſonne n'en a traité auſſi en détail que M. COLLIN.

l'uſage de cette plante, & l'a employée avec le plus grand ſuccès, non ſeulement dans la paralyſie, mais dans la goute ſéreine, & les maladies convulſives les plus fâcheuſes; & cela ſi ſouvent, que l'on ne peut pas douter de ſon utilité dans pluſieurs cas. Mais pour apprécier exactement ce que l'on peut s'en promettre dans les différentes eſpeces de maladies, il faut faire attention, que ſes effets généraux les plus ordinaires ſont les vomiſſemens; d'aſſez fortes angoiſſes, une action douloureuſe ſur preſque tout le genre nerveux, qui s'étend juſqu'aux extrêmités, & qui ſe fait ſentir ſur-tout ſur les parties malades, & des ſueurs abondantes; & il faut remarquer, que, dans les pleuréſies, on ne l'ordonnoit qu'après avoir déſempli les vaiſſeaux: on peut donc juger qu'elle agit en ſtimulant les organes, en augmentant leur action, & en briſant les matieres bilieuſes ou lymphatiques viſqueuſes, épaiſſies, obſtruantes. D'après cela on comprend qu'elle peut être très-utile dans tous les cas dans leſquels les remedes ſtimulans, inciſifs, émétiques, peuvent être utiles, & l'uſage de ces re-

medes eſt fréquent dans les maladies paralytiques : l'*arnica* pourra donc y trouver place ſouvent ; mais il eſt bien plus rare dans les maladies convulſives : on emploiera donc bien plus rarement cette plante dans ces derniers cas, comme on y emploie rarement l'émétique, les eaux de Balaruc, les véſicatoires ; mais elle pourra quelquefois être utile, & faire même de très-belles cures. Je ne l'ai employée que dans la paralyſie, & ſeulement trois fois. J'ordonnai un ſcrupule de la fleur, ſur laquelle on verſoit douze onces d'eau bouillante, qu'on laiſſoit infuſer deux heures, & on en buvoit le quart d'heure en heure. Un des malades vomiſſoit conſtamment après la troiſieme & la quatrieme taſſe : les deux autres ne vomiſſoient pas ; ils urinoient davantage, & l'un ſuoit conſtamment : les uns & les autres avoient le poulx plus vîte pendant pluſieurs heures ; tous en éprouverent certainement des effets avantageux, mais tous trouvoient ſon action déſagréable. On comprend combien ce remede ſeroit dangereux dans les maladies des nerfs qui ſont accompagnées d'une extrême mobilité ;

dans celles qui exigent les adouciſſans, les laiteux, les incraſſans; & il eſt bon de faire remarquer qu'en 1736, à la fin de la premiere époque où l'on s'eſt occupé de l'arnica, un des praticiens les plus célebres alors en Allemagne, en déconſeilloit l'uſage dans les maladies de la tête (*d*), à cauſe des efforts pour vomir, & des autres violentes commotions qu'elle occaſionne dans tout le corps.

Des fleurs de Cardamine (e).

§. 128. Les fleurs de cardamine ont été indiquées pour la premiere fois, ſi je ne me trompe, au commencement de ce ſiecle, comme un remede antiſpaſmodique, par M. DALES, célebre Médecin Anglois, qui dit ſimplement, qu'elles ont les vertus du

(*d*) BURCHARD, dans la diſſertation de LOHMAN, *de effectibus paralyticis* Roſtoch, 1736. §. 110. pag. 64.

(*e*) *Creſſon des prés, ou paſſerage ſauvage. Naſturtium pratenſe, magno flore, ſimplici.* DALES *pharmacologia*, 4°. Leide 1751. pag. 225. la premiere édition eſt de 1708.

creſſon, & qu'il trouve dans un manuſcrit du D. *Tancred* ROBINSON, *que les fleurs étoient louées dans les convulſions :* leur uſage s'étoit ſans doute conſervé traditionnellement à Londres, chez quelques perſonnes ; & en 1763, M. le Chevalier BACKER, Médecin de la famille Royale, & qui jouit, à juſte titre, d'une grande célébrité en Angleterre, apprit qu'une jeune perſonne qui étoit tourmentée de différens accidens nerveux, & entr'autres d'un aſtme convulſif, pour leſquels elle avoit eſſayé beaucoup de remedes différens ſans ſuccès, ſe trouvoit fort ſoulagée depuis qu'elle faiſoit uſage des fleurs de cardamine, dont un ami lui avoit recommandé de prendre un ſcrupule ſoir & matin ; il y avoit ſix jours qu'elle avoit commencé, & dès le quatrieme jour le mieux avoit été marqué. M. BACKER lui conſeilla de continuer, & elle ſe guérit completement. Encouragé par cet exemple, il ordonna demi-dragme des mêmes fleurs, ſoir & matin, à un jeune garçon & à une jeune fille, attaqués du *chorea-viti*, qui avoient déja fait un long & inutile uſage de martiaux, de gommes,

mes, de bains froids, & dans moins d'un mois ils furent parfaitement guéris. Il ſe ſervit auſſi avec ſuccès du même remede pour une autre femme dont j'ai déja parlé ailleurs, qui éprouvoit alternativement, depuis long-temps, des attaques de ſpaſme, qui portoient ſur-tout ſur la gorge, & de paralyſie: les accès devinrent d'abord plus légers, elle acquit la faculté d'avaler; ſes forces revinrent, & ſa ſanté ſe rétablit: enfin il l'employa avec le plus grand ſuccès, chez une femme fort maladive, & attaquée de ſpaſmes ſi conſtans, dans les extrêmités inférieures, qu'elle n'en avoit aucun uſage, & ne pouvoit point régir leurs mouvemens irréguliers: les gommes, le muſc, le camphre, la valériane, les volatils lui avoient plutôt fait du mal que du bien: les fleurs de cardamine, dont M. B. porta la doſe juſqu'à une dragme & demie, trois fois par jour, la ſoulageoient d'un jour à l'autre très-ſenſiblement, & ſans doute l'auroient guérie, ſi une maladie aiguë ne l'avoit pas emportée (*f*). Je ne connois rien

(*f*) *Medical Tranſactions*, tom. I. ch. 19. pag. 442.

de plus sur l'usage de ce remede; mais ces observations sont bien suffisantes pour lui mériter l'attention des Médecins. Le caractere de la plante, le suffrage des Médecins qui en ont parlé, & qui, depuis GALIEN jusqu'à M. DALES, s'accordent à dire qu'elle agit comme le cresson, nous assurent d'abord qu'il ne peut pas être dangereux. Il ne doit pas être désagréable; & un remede qui réuniroit une vertu aussi antispasmodique à celle des antiscorbutiques, ne peut être qu'un remede utile, & qui, entr'autres cas, réussira sans doute dans les convulsions occasionnées par des vers. On a vu qu'il a réussi dans un cas où les autres antispasmodiques les plus célebres avoient échoué; & c'est une forte raison de le conserver.

Des fleurs de Zinc.

§. 129. L'usage de la fumée du zinc, dans les inflammations chroniques des yeux, est connu depuis trente-cinq à quarante ans, & on en a l'obligation aux Médecins Hollandois; mais ce n'est que depuis huit ans que M.

GAUBIUS a fait connoître l'uſage intérieur des fleurs de zinc, comme un remede qui a eu quelques ſuccès dans les maladies convulſives. Ce remede étoit un arcade de Charlatan. M. GAUBIUS l'ayant examiné, le reconnut, & ſur ce qu'il avoit appris de quelques-uns de ſes effets, il crut devoir l'eſſayer, & il eut à s'en louer pluſieurs fois. L'effet le plus marqué fut ſur une jeune fille de dix ans, fort délicate, & qu'une frayeur avoit jetée dans des maux de nerfs très-fâcheux: les tremblemens, les douleurs, les convulſions, les ſpaſmes, les délires de toutes les formes, les erreurs des ſens, les tétanos ſe ſuccédoient depuis pluſieurs mois, & l'on avoit tout eſſayé. M. GAUBIUS étant conſulté, & ne voyant rien à ajouter à ce que l'on avoit fait, crut devoir conſeiller les fleurs de zinc, à la doſe d'un demi-grain, trois fois par jour. Bientôt le mal s'adoucit, & enfin la malade ſe rétablit tout à-fait. M. GAUBIUS s'en eſt ſervi d'autres fois avec des ſuccès auſſi très-marqués; mais il n'en a jamais éprouvé aucun dans l'épilepſie. Son ouvrage détermina quelques Mé-

decins à l'eſſayer, & il y en a eu quelques uns qui en ont obtenu quelques ſuccès; d'autres aucun : ainſi on peut dire que l'on n'en ſait encore que ce que M. GAUBIUS nous en a appris. Il ajoute à ſes obſervations, que quelques femmes délicates ne peuvent pas en ſupporter un grain entier ſans vomir, & il remarque que la chymie démontre qu'il eſt abſorbant, & que ſes effets, dans l'inflammation des yeux, démontrent qu'il eſt aſtringent : mais il n'entreprend point d'expliquer la façon dont il agit; & en effet, une médiocre adſtriction & la vertu abſorbante ne ſuffiſent pas pour expliquer d'auſſi grands effets, & ſur-tout la qualité émétique, à de ſi petites doſes (*g*).

Des Laits.

§. 130. Puiſque l'âcreté des humeurs eſt une des cauſes les plus fréquentes des maux de nerfs, il eſt aiſé de comprendre que le lait doit être un des principaux remedes, & les

(*g*) H. D. GAUBII *adverſariorum varii argumenti liber unus*, 4°. Leide 1771.

obſervations vérifient tous les jours ce que le raiſonnement avoit indiqué. On verra dans le chapitre de l'épilepſie, on a déja vu plus haut, des cas très-fâcheux, dans leſquels le lait a opéré les effets les plus heureux; & en général on peut établir, que, toutes les fois qu'il y a une extrême mobilité, ſur-tout une très-grande ſenſibilité dans les entrailles, le lait eſt indiqué comme aliment & comme remede. On ſe laiſſe quelquefois détourner de cet uſage par le dégoût, les nauſées, le vomiſſement, les coliques, les aigreurs, les fréquentes teintes jaunes du viſage; & il eſt vrai que ces accidens dépendent ſouvent de cauſes qui contre-indiqueroient le lait; mais il eſt également vrai que l'extrême ſenſibilité des premieres voies produit ſouvent tous ces accidens, & que le lait, en diminuant l'irritation qui eſt l'effet continu de cette ſenſibilité, les fait ceſſer & diſparoître avec la plus grande rapidité (*h*); & l'on a déja vu qu'il y avoit des cas

(*h*) J'ai cité plus haut une obſervation de M. ROBERT, qui parle d'un homme à

où la bile amaſſée dans les premieres voies, & les aigreurs les plus fortes, ne doivent pas être un obſtacle au lait. Il faut traiter ces cauſes comme un âcre rongeant, comme une eſpece de poiſon que le lait enveloppe, & alors les fonctions ſe rétabliſſent. Une véritable atonie, les matieres glaireuſes qui tapiſſent l'eſtomac & les premieres voies, la vapidité de la bile, comme l'a très-bien remarqué M. LORRY (*i*), ſont les cauſes qui doivent le plus éloigner le lait, dont l'effet conſtant eſt de diminuer l'action des inteſtins; & en réfléchiſſant à l'obſervation que j'ai rapportée dans l'avis au Peuple, §. 556, de la difficulté que l'on a à purger les montagnards, qui ne vivent que de lait & de fromage frais, & qui ſupportent des doſes de purgatifs effrayantes, on doit être convaincu, ſur-tout ſi l'on conſidere en même temps la conſtitution morale, & toutes les circonſtances phyſiques de cet ordre d'hommes,

qui le vin donnoit une eſpece de jauniſſe que le lait prévient.

(*i*) Tom. 2. 256.

que le lait, quand on le digere bien, eſt le vrai remede de l'irritabilité & de la ſenſibilité maladive.

Quoique le lait ne ſoit pas le remede des obſtructions, qui veulent des fondans, cependant ſi les nerfs ſont dans un état d'irritation qui occaſionne de fréquens ſpaſmes dans le bas ventre, ſpaſmes qui nuiſent toujours aux obſtructions, & qui empêchent l'emploi des fondans néceſſaires, le lait, en ôtant cette cauſe, ſert quelquefois plus puiſſamment à la fonte des obſtructions que tous les autres remedes; & j'ai joint le lait d'ânesſe, quelquefois même celui de vache, à des remedes apéritifs, qui n'ont commencé à opérer qu'après cette aſſociation: ainſi j'ai vérifié par bien des obſervations, ſuivies avec la plus grande attention, que ces déciſions abſolues, rendues en ſtyle d'oracle; il y a obſtruction, donc il ne faut point de lait, ſouffroient des exceptions très-fréquentes; exceptions qui, comme HOFMAN l'a déja dit, portent également ſur l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, qui défend le lait dans les

maux de tête & dans la tenſion des hippocondres (*k*).

Ces avantages du lait n'ont point échappé à ceux qui ſe ſont occupés du traitement des maux de nerfs; CHESNEAU recommandoit une diete fort douce & ſur-tout le fait (*l*). SYDENHAM recommande le lait pour les perſonnes maigres & bilieuſes, dans les maux de nerfs qui ont réſiſté à tous les autres remedes: pluſieurs femmes, dit-il, ont été guéries de longs & opiniâtres maux, ſur-tout de coliques, en vivant uniquement de lait; & il aſſigne la façon dont il ſoulage (*m*). CHEINE, qui ne donnoit pas trop à la diete purement

(*k*) Liv. 5. aph. 64.

(*l*) Liv. 1. ch. 6. pag. 119.

(*m*) *Epiſt.* ad D. COLE, §. 115. Ce remede n'étoit pas analogue aux idées que SYDENHAM s'étoit fait de la cauſe des maux de nerfs; auſſi en rendant compte de ſes bons effets, il s'en étonne, *id in hac curandi methodo mirandum*, &c. & il ne croyoit pas qu'on pût le continuer fort longtemps. C'eſt qu'il donnoit toute ſon attention à l'atonie & à la pauvreté des eſprits animaux, & ne voyoit pas l'âcreté des humeurs.

laiteuſe, dont les avantages ne lui fermoient pas les yeux ſur ſes inconvéniens, la regardoit comme le meilleur remede dans quelques cas d'hyſtérie, de mélancolie, de coliques nerveuſes & d'épilepſie (*n*). M. HOFFMAN louoit le lait d'âneſſe : M. RAULIN, que l'on ne peut aſſurément pas accuſer de prévention pour le lait, dont il a très-bien connu les mauvais effets dans quelques étyſies, dit poſitivement, qu'il a vu guérir entiérement des vaporeuſes par l'uſage du lait pour toute nourriture : VIRIDET dit, qu'il fait le plus grand bien dans les affections hyſtériques & hypocondriaques. M. SCARDONA le loue auſſi ; & l'obſervation de M. LORRY, que les perſonnes qui ſe mettent entiérement au lait ſe ſentent plus peſantes, moins alertes, plus aſſoupies, montre, auſſi-bien que celle que j'ai rapportée plus haut ſur la conſtitution des montagnards, quels ſont les cas de maux de nerfs dans leſquels il faut l'employer, & ceux dans leſquels il nuiroit. J'ai vu le lait d'âneſſe rendre au

(*n*) *English malady*, pag. 167.

bout de trois jours l'appétit, & un ſommeil long & tranquille, à une femme extrêmement mobile, & alors déſolée d'hypocondrie, qui, depuis ſix ſemaines, n'avoit pas dormi deux heures, & n'avoit pris que la plus petite quantité d'alimens avec un dégoût inſupportable; & dans un cas plus fréquent que l'on ne croit, celui où de longs maux de nerfs commencent à dégénérer en fievre lente, le lait, ſi l'eſtomach peut le digérer, eſt le remede eſſentiel; parce que, dans cet état, preſque tous les autres alimens donnent la fievre en paſſant dans le ſang, & le lait ſeul ne produit pas cet effet.

§. 131. Mais quel eſt le lait que l'on doit employer? La réponſe à cette queſtion dépend des circonſtences de la maladie, & d'une connoiſſance exacte des différens caracteres des laits. Je ne rapporterai point ici les détails des obſervations de M. HOFMAN, de M. YOUNG, de M. SPIELMAN & des miennes, bien moins nombreuſes que les leurs, & qui ſe rapprochent tout-à-fait de celles de M. YOUNG; mais je me bornerai à quelques principes généraux. Ceux qui ſont de pratique,

ſont fondés ſur tant d'obſervations, que j'oſe preſque aſſurer qu'ils ne tromperont pas.

Il réſulte des expériences les plus exactes, que le rapport de la partie ſéreuſe à la partie ſolide, c'eſt-à-dire à la partie caſéeuſe & à la partie butireuſe priſes enſemble, eſt preſque abſolument le même dans le lait de vache & dans celui de chevre; mais celui-ci contient un peu plus de fromage, & l'autre un peu plus de beurre. Le lait de vache contient une treizieme ou une douzieme partie de ſucre de lait de plus que celui de chevre, ainſi leurs propriétés eſſentielles ſont à très-peu près les mêmes, &, à en juger par les analyſes, on pourroit preſque indifféremment les ſubſtituer l'un à l'autre. Je crois avoir remarqué que le lait de chevre eſt un peu moins relâchant, & fortifie plus promptement; mais quelquefois il paſſe plus lentement & donne de la conſtipation. En général, il n'y a qu'un bien petit nombre de cas où il puiſſe mériter la préférence. Et comme celui de vache eſt beaucoup plus aiſé à avoir dans ce pays, beaucoup plus agréable, qu'on

ne s'en dégoute pas auſſi aiſément, j'ai preſque entiérement abandonné celui de chevre, & je ne l'ai jamais regreté; mais dans les pays où il eſt abondant & celui de vache rare, il peut toujours en tenir lieu, ſur-tout ſi on le coupe avec un peu d'eau légérement ſucrée.

§. 132. Celui de brebis contient un quart de plus de fromage, plus du double de beurre, & un tiers de moins de ſel eſſentiel. Si l'on ajoute à cela, que, ſuivant la remarque de M. SPIELMAN, dont les obſervations ſont ſi exactes, le fromage en eſt beaucoup plus tenace, on comprendra qu'il eſt beaucoup plus difficile à digérer, & qu'ainſi, excepté dans un très-petit nombre de cas, il n'équivaut point à celui de vache: & je crois avoir vu quelquefois, que, quand il avoit été conſeillé, l'envie de donner un conſeil ſingulier, avoit eu autant de part à ce choix que la perſuaſion des vertus ſupérieures du lait.

§. 132. Celui d'âneſſe contient plus d'un tiers de ſucre de lait de plus que celui de vache, & très-peu de crême, dont on ne peut point faire de beurre;

M. SPIELMAN n'en a pu recueillir qu'une dragme par livre, & une dragme & demie d'un fromage très-délicat. Ces différentes parties se séparent parfaitement par le repos, mais aucun coagulum ne peut le trancher comme les autres laits; &, en le comparant au lait de femme, on trouve qu'il est moins gras & moins fromageux (*o*). C'est, dans la pratique, celui qui, quand il s'agit d'adoucir comme remede, réussit le mieux; parce qu'il n'est qu'adouciſſant, que l'on n'a à craindre ni sa coagulation dans l'estomac, ni les mauvais effets du beurre & du fromage, moins susceptible d'aigrir. S'il

(*o*) M. SPIELMAN a tiré de deux livres de lait de femme une once & demie de crême, qui lui donna six dragmes de beurre, & une demi-once d'un fromage très-délicat. Il paroit que, dans les animaux, la séparation des principes est d'autant plus considérable, que leurs forces digestives sont plus foibles. La brebis, le plus foible de tous, est celui qui fournit le plus de beurre & de fromage. Chez les animaux non ruminans, l'adunation est plus complette : le lait d'ânesse est plus pesant que celui de vache; mais ses principes sont mieux mêlés : ils ne veulent plus se séparer.

a un inconvénient, c'eſt qu'en diminuant trop toute irritation ſur l'eſtomac, il en affoiblit l'action, au point de donner un ſentiment de peſanteur & d'affoibliſſement. Mais ce cas eſt ſi rare, & ſes bons effets ſi fréquens, que je ne crains point de le recommander comme un des meilleurs remedes dans tous les cas d'irritation nerveuſe, ſur-tout quand elle a ſon ſiege dans les premieres voies. Les bons effets en ſont ordinairement prompts; mais ſi l'on veut qu'ils ſoient durables, il faut le continuer long-temps. L'ordonner pour trois ſemaines ou un mois, ce n'eſt rien: je le fais rarement prendre moins de trois mois; & j'en ordonne rarement moins de douze onces le matin, à jeun dans le lit, & ſix onces le ſoir, deux heures avant ſouper. J'en ordonne ſouvent davantage: & je l'ai fait prendre très-ſouvent ſix mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus long-temps. Quand on peut avoir du lait frais, on doit le préférer: mais quand l'âneſſe eſt bien nourrie, il eſt ſouvent très-bon, même au bout d'un an: & ſi l'on vouloit ſe borner à du lait de

quelques mois ſeulement, on ne pourroit ſouvent point en avoir, & il eſt cependant utile de le prendre en toute ſaiſon, quoique ſans doute il ait quelque degré de ſupériorité dans les tems où la pâture eſt la meilleure (*p*).

Ni les froids extrêmes, ni les chaleurs exceſſives ne ſont un obſtacle à ſon uſage, que l'on avoit, je ne ſais par quels préjugés, hériſſé de tant de préceptes minutieux, dont on preſcrivoit l'obſervance preſque ſous peine de mort, que les malades le redoutent, & ſont portés à s'impoſer des gênes pénibles & ſouvent mal ſaines, qu'ils croient néceſſaires: au lieu qu'il exige certainement moins de ménagemens que tous les autres laits, puiſqu'il eſt le plus digeſtible & le moins altérable; & en général il n'exige d'au-

(*p*) Les perſonnes qui en ont fait uſage long-temps, & avec attention, s'apperçoivent très-diſtinctement de toutes les différences qu'apportent dans le lait la nourriture, la ſaiſon, les autres ſoins. J'en ai trouvé pluſieurs qui s'en louoient ou s'en plaignoient, & qui avoient appris à quoi il falloit l'attribuer.

tre régime que celui qui convient à la maladie.

Doit-il exclure l'uſage d'un autre lait, des fruits, de la ſalade?

J'ai ſouvent donné le lait d'âneſſe pour tout remede, & le lait de vache pour tout aliment; ainſi s'il n'y a aucune raiſon qui contre-indique ce dernier lait, on peut hardiment en permettre l'uſage, & ils s'allient très-bien enſemble.

Peut-on permettre les fruits? Je ne les ai jamais interdits, à moins qu'il n'y eût quelque raiſon particuliere de le faire. Si quelquefois on les défend avec le lait, c'eſt dans la crainte, fondée plus ſur la ſpéculation que ſur la pratique, que leur acide ne le coagule; mais comme le lait d'âneſſe eſt un de ceux que les acides ne font pas trancher, il eſt, de tous les laits en uſage, celui avec lequel les fruits s'aſſocient le mieux. Et l'on a vu ailleurs, que j'ai fait vivre une femme uniquement de lait d'âneſſe & de fruits pendant très-long-temps. On doit dire de la ſalade ce que j'ai dit des fruits; mais ce qu'il eſt très-important d'obſerver dans l'uſage de ce remede, c'eſt

de ne pas fatiguer ſon eſtomac par la quantité des alimens. Doit-on éviter le ſerein? Dans les pays où le ſerein eſt une humidité infecte & mal ſaine, toutes les perſonnes délicates doivent l'éviter avec ſoin; mais dans celui-ci, où il eſt très-doux, où ce n'eſt qu'une eau très-pure, plutôt agréable à l'odorat & au goût, qu'indifférente, & c'eſt la même choſe dans une grande partie de l'Europe, il n'y a aucun inconvénient à s'y expoſer; & il n'y en a ſûrement pas plus en prenant le lait d'âneſſe qu'en tout autre temps. Il augmente la tranſpiration, dit-on. Je conviens qu'ordonné à propos, & ſur-tout dans les maux de nerfs, il facilite conſidérablement la tranſpiration. C'eſt un de ſes avantages; c'eſt un des buts pour leſquels on l'ordonne; mais le ſerein ne l'arrête pas; & ſi l'on ne veut pas tout-à-fait ſe débarraſſer d'un préjugé qui n'a aucun fondement, on peut, au moment où le ſerein eſt le plus abondant, c'eſt la premiere demi-heure après le coucher du ſoleil, éviter de ſe tenir aſſis en plein air; parce que l'on pourroit prendre froid, puiſque

l'air ſe rafraîchit aſſez ſenſiblement ce moment : mais le plus léger mouvement ſuffit pour parer à cet inconvénient ; & une longue expérience m'a démontré, que le lait d'âneſſe eſt un des remedes les plus doux, les plus ſûrs, & le plus exempt de tout inconvénient (*q*).

Le lait de jument a le plus grand rapport avec le lait d'âneſſe. ALEXANDRE *de Tralles* l'avoit déja dit poſitivement (*r*) : on auroit pu le prévoir, & l'expérience le démontre ; peut-être même eſt-il encore moins gras (*s*) : ainſi on peut hardiment employer l'un pour l'autre ; mais comme on fait toujours un peu de tort au nourriſſon, & que les poulains ſont plus

(*q*) Je ne puis trop recommander la lecture de l'excellente diſſertation de M. HOFMAN, *de mirabili lactis aſinini in medendo uſu.*

(*r*) *Lac equinum aſinino ad omnia eſt perſimile.* Liv. 7. ch. 2. pag. 309.

(*s*) M. SPIELMAN a trouvé qu'il avoit cinq fois plus de parties caſéeuſes ; mais ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion, je ſoupçonne que cela eſt dû à quelque circonſtance particuliere.

précieux que les ânons, on ne doit recourir à celui de jument, que quand on ne peut pas avoir de celui d'âneſſe; ſi on le préfere dans tout autre cas, il peut en réſulter un peu de ſingularité & de bruit, mais pas plus d'utilité pour le malade.

§. 133. Plus gras, peut-être plus doux, plus nourriſſant que l'un & l'autre, le lait de femme, que l'on n'emploie que dans les étyſies déſeſpérées, où il ne fait rien, ſeroit ſans doute un très-grand calmant dans les maux de nerfs qui exigent les autres laits: mais on a penſé bien ſagement & bien humainement en n'en privant pas les plus précieux des nourriſſons; & comme je ſuis perſuadé que celui d'une bonne âneſſe bien nourrie, équivaut à celui de femme dans toutes les circonſtances, excepté, peut-être, dans les épuiſemens conſidérables, je crois qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de cas dans leſquels on doive recourir à ce dernier.

§. 134. L'uſage du lait dans les maux de nerfs demande-t-il quelques préparatifs? Quand le lait eſt bien indiqué, il ne faut aucune préparation:

quand il ne l'eſt pas, les préparations ne peuvent guere le rendre utile. Si l'on craint les acides, on ordonne avec ſuccès un peu de magnéſie avant chaque priſe de l'ait. L'un des plus ſûrs moyens de le faire paſſer, c'eſt de boire un peu plus d'eau, de l'eau de Seltzer, ou quelqu'autre boiſſon douce & délayante.

Du petit lait.

§. 135. Le petit lait, qui eſt la ſéroſité du lait, chargée de tout ſon ſel, ou plutôt de ſon ſucre, & dépouillée de ſes parties butireuſes & caſéeuſes, enviſagé comme adouciſſant, l'eſt moins que les laits, puiſqu'il eſt dépouillé des parties qui émouſſent & enveloppent l'âcreté : mais il eſt encore le plus doux des délayans, & le plus doux & l'un des plus puiſſans apéritifs. S'il s'aigrit plus aiſément que les laits : il eſt aiſé d'y parer par quelque abſorbant.

Dans les cas où il y a une extrême ſenſibilité dans les nerfs des premieres voies, ſur-tout ſi elle eſt le fruit des remedes violens, des poiſons, des

boiſſons âcres, il eſt certain que c'eſt au lait d'âneſſe qu'il faut recourir; mais quand la cauſe de l'irritation eſt une bile viſqueuſe, amaſſée dans le duodenum; quand le foie paroît engorgé, quand la bile croupit dans la véſicule, quand les maux de nerfs ſont accompagnés de beaucoup de chaleurs, d'un peu de fievre, d'urines fort colorées, d'un grand dégoût, on doit préférer le petit lait. Je ne crains pas de dire que c'eſt un des plus grands remedes qu'il y ait dans la nature (*t*).

(*t*) On prépare ſouvent très-mal le petit lait, & c'eſt par cette raiſon qu'il paſſe mal, & ne produit point l'effet que l'on en attend. De toutes les préparations, la meilleure eſt celle qui ſe fait avec la préſure ou caillet; c'eſt le quatrieme eſtomac du veau, trempé dans le lait aigre qu'il renferme, ſalé & ſéché. Cette préparation eſt fort ſupérieure à celle qui ſe fait avec la crême de tartre ou les autres acides. Quand le petit lait eſt bien fait, il eſt, non point limpide comme de l'eau, mais verdâtre & tranſparent, & alors il n'a point beſoin d'être clarifié. Cette opération, que beaucoup de Médecins preſcrivent, le dépouille d'une partie de ſon efficace. Pour s'aſſurer que le petit lait réuſſira, il faut commencer

En rétabliſſent le cours de la bile, en facilitant les ſelles, en faiſant mieux couler les urines, & ſur-tout en rétabliſſant la tranſpiration, le petit lait

par l'écrémer exactement ; & pour cela, il faut qu'il ait repoſé au moins douze heures dans un vaſe aſſez large. La plus grande difficulté conſiſte à trouver le degré de chaleur que doit avoir le lait pour ſe cailler le plus complettement poſſible : tous les acides & les caillets végétaux, exigent un degré de chaleur plus conſidérable que la préſure ou les autres caillets tirés du genre animal. Le petit lait eſt utile dans toutes les ſaiſons : celle où il a le plus d'efficace, c'eſt au printemps & au commencement de l'été, depuis le moment où les vaches commencent à manger l'herbe nouvelle juſqu'au commencement des chaleurs. Le petit lait doit être bu chaud. il paſſe beaucoup mieux : il s'aſſocie très-bien avec les végétaux. Défendre les fruits en prenant le petit lait, c'eſt avoir des idées bien peu juſtes de leurs propriétés : ce ſont des remedes très-analogues, qui ont des effets communs, qui ſont indiqués dans les mêmes cas ; & je ne ſais par quelle fatalité on ordonne ſouvent un régime qui contrarie abſolument les vertus du remede. Ce manque d'harmonie dans les différentes parties dune cure, eſt un des principaux obſtacles à leurs bons effets, & il manque à la Médecine un petit

prévient la formation des âcretés qui ſont la ſuite de ces évacuations dérangées; & de cette façon, c'eſt un des plus puiſſans adouciſſans. Une femme qui étoit devenue phrénétique par la frayeur qu'elle eut en voyant ſa ſervante ſe jeter dans un puits, fut parfaitement guérie par le ſeul uſage du petit lait, pris à groſſes doſes, pendant trois mois (*u*).

Des bains.

§. 136. Parmi les remedes les plus propres à diminuer l'irritation des nerfs, & à détruire pluſieurs cauſes de leurs maladies, on doit placer les bains, ou d'eau ſimple, ou d'eau thermale, & les eaux minérales.

Les bains d'eau ſimple peuvent s'employer froids, frais, ou tiedes. Il n'y a qu'un bien petit nombre de cas dans leſquels il convienne d'employer des bains chauds: & pour éviter toute

ouvrage dans lequel on démontrât la néceſſité de cette harmonie, & l'on donnât les principes ſur leſquels il faut l'établir dans les différens genres de traitement.

(*u*) LORRY, tom. 2 pag. 124.

confusion, je les déterminerai à peu-près comme M. MARET dans son excellente dissertation. Le bain froid sera depuis 0 qui est le degré, ou la congélation commence, jusques à 12. Le frais, depuis 12 jusques à 25 : & le tiede, depuis 25 jusques à 35 ; en remarquant cependant, que, de cette latitude de 25 à 35, les degrés de tiédeur différent beaucoup pour différentes personnes : ce qui est tiede pour l'un, est froid pour un autre, & chaud pour un troisieme : ainsi, en général on peut déterminer pour chacun le terme de tiede au degré où il éprouve une sensation agréable, où il ne sent ni chaud ni froid (*x*).

L'usage

(*x*) Les vues principales qu'on se propose en ordonnant les bains, doivent cependant entrer en considération dans la détermination du degré de chaleur. Si l'on veut adoucir, délayer, désobstruer ; en un mot, si l'on souhaite que l'eau pénetre aisément, il faut le bain un peu au dessus du degré que je viens de prescrire ; parce qu'en acquérant plus de chaleur, l'eau devient beaucoup plus fluide & plus pénétrante : chauffée de 25 à 45, elle acquiert six fois plus de facilité à couler. Si l'on craint le relâchement,

§. 137. L'uſage des bains tiedes dans les maux de nerfs, a ſur-tout été recommandé par M. HOFFMAN, qui en a parfaitement bien apprécié les avantages. M. MARET fixe leurs effets, en diſant : *le bain tiede relâche autant que poſſible les ſolides ; il atténue, édulcore, & délaye.* Preſque tous les Médecins ont réduit ces effets au relâchement, à l'augmentation de la tranſpiration, & à l'adouciſſement de l'âcreté qu'ils produiſent de deux façons ; en faiſant tranſpirer, & en faiſant paſſer de l'eau dans le ſang, par l'abſorbtion, que des preuves évidentes démontrent, & que des raiſonnemens ſpécieux & ingénieux, ne peuvent pas détruire (*y*). L'augmentation ſen-

plus que l'on ne deſire la pénétration, il faut qu'elle reſte un peu en deſſous. Enfin c'eſt ce degré, déterminé par une ſenſation douce de la peau, qui eſt le plus convenable, quand c'eſt l'effet antiſpaſmodique que l'on a en vue.

(*y*) Cette abſorption eſt connue dès les temps des premiers Médecins. Ceux qui voudroient s'inſtruire de ſes preuves & de ſes effets, peuvent lire KAAU, *perſpiratio*, &c. JAMMAN *de venis in corpore*

ſible de tranſpiration, eſt auſſi également démontrée par la diminution de poids, que l'on obſerve ſouvent après le bain, quand l'inſpiration n'a ni compenſé ni excédé la tranſpiration, par le ramolliſſement de la peau, par la ceſſation des accidens qui dépendoient de la tranſpiration arrêtée. On voit le dégorgement ſenſible de la peau, par les humeurs, craſſes, graſſes, que l'on trouve quelquefois dans le bain : les exemples en ſont fréquens, & je ſoigne actuellement un malade, qui, dans un bain, rendit de l'huile par tous ſes pores, en ſi grande quantité, qu'on en enleva plus de dix cuillerées de deſſus la ſurface du bain. Ces effets généraux du bain tiede font comprendre combien de bons effets particuliers il doit en réſulter. En effet, les ſeuls bains guériſſent ſouvent des maux que tous les autres remedes n'avoient fait qu'augmenter. J'ai vu une Dame, mere actuellement d'une nombreuſe famille, & très-bien por-

corpore humano hibulis. CROMWEL MORTIMER, *de ingreſſu humorum in corpus humanum*; HALLER, *elem. phyſ.*

tante, qui, dès l'âge de douze ans, eut mal à la tête tous les jours : à quatorze ans le mal augmenta, en ce que tous les quinze jours l'accès étoit plus fort : le lendemain il étoit extrême ; elle ne pouvoit ni voir, ni entendre. Le troiſieme jour il diminuoit un peu, & il ſe formoit au front une tumeur d'un jaune foncé, de la largeur d'un petit écu, mais beaucoup plus épaiſſe, qui ſe diſſipoit peu-à-peu, comme les meurtriſſures. Les autres remedes ne lui avoient procuré aucun ſoulagement : vingt-cinq bains tiedes la guérirent parfaitement (z). Mais un

(z) Je trouve les effets du bain tiede aſſez bien indiqués dans une diſſertation, d'ailleurs très-foible ; Balneum 1°. reddit circulationem celeriorem. 2°. minus mobile mobilius reddit, & vaſa obſtructa reſerat. 3°. relaxat, humectat & emollit ; ergo antiſpaſmodicum, emmenagogum, diureticum, paregoricum. 4°. ſanguinem ad exteriora magis invitat ; 5°. cutim à ſordibus liberat : ergo coſmeticum. 6° humores diluit : ergo humores ſpiſſos reſolvit, & eorum acrimoniæ medetur. 7°. tranſpirationem promovet ſudoremque provocat. NUSCHE *de uſu & abuſu balnei* domeſt. Argent. 1740. On comprend que les bains tiedes doivent operer

quatrieme effet, auquel on n'a pas donné assez d'attention, & qui est celui dont je crois l'influence la plus marquée dans les maux de nerfs, c'est celui qui dépend du consensus de la peau avec presque tous les organes. L'irritation de la peau, l'état spasmodique de ses nerfs se communiquent, comme on l'a vu plus haut, à presque tous les nerfs intérieurs. Le bain, en faisant cesser cet état, opere, presque sur le champ, une détente générale; & ainsi c'est proprement à l'action sympathique du bain, qu'il faut rapporter la plus grande partie de ses bons effets dans ce genre de maladies: en dissipant le spasme cutané, il dissipe celui des parties internes.

Le froid de pied opere, par ce consensus, des maux très-prompts, que le bain, par le même principe, fait cesser sur le champ. Ce soulagement prompt, qu'il procure dans les coliques intestinales, bilieuses, néphré-

les plus grands effets quand les humeurs sont âcres, & les fibres fortes; & c'est souvent le cas des pays chauds de l'Europe.

tiques, avant même que la cauſe en ſoit détruite, n'eſt point produit par la quantité de liquide abſorbé: une plus grande quantité bue & priſe en lavement, n'auroit point produit ces effets; mais au relâchement ſympathique, qu'il occaſionne en mettant la peau dans un état de bien-être. S'il calme très-promptement dans l'état de délire, de manie; s'il fait paſſer, de la plus grande irritation, au ſommeil le plus doux, dans quelques minutes; ce n'eſt ni au relâchement proprement dit de la fibre (cet effet n'eſt pas ſi prompt) ni à la dilution, ni à l'âcreté diminuée, ni à la tranſpiration augmentée qu'il faut l'attribuer, c'eſt uniquement à la ceſſation de l'irritation nerveuſe. Si des applications graſſes ou émollientes ſous la plante des pieds, ſoulagent des coliques nerveuſes, des toux convulſives, c'eſt par ce même principe. Si, dans une fievre lente, la ſéchereſſe, la ſoif, la chaleur, le mal-aiſe diminuent quand on a été dix minutes dans le bain, c'eſt encore à ce même effet conſenſuel, qu'il faut rapporter ces changemens ſi prompts & ſi heureux. Enfin, c'eſt à ce même principe,

que l'on doit, en grande partie, la grande différence qu'il y a entre les effets calmans, rafraichiſſans, détendans du bain, & ceux de la boiſſon aqueuſe; & je ſuis perſuadé que les Médecins éclairés & obſervateurs, ſentiront aiſément la vérité de ce principe, qui m'a très-ſouvent dirigé dans l'application des bains tiedes, & qui m'a ſouvent décidé à des bains locaux, par le moyen des fomentations, des cataplaſmes, ou des vapeurs, dont les effets, prévus d'après la diſtribution des nerfs, ont été très-ſouvent juſtifiés par l'événement.

Un des grands avantages des bains tiedes, c'eſt de mettre les malades à même de ſoutenir des remedes que différentes circonſtances peuvent exiger, mais que l'on ne pourroit point employer à cauſe des ſymptômes nerveux qu'ils occaſionnent, & que l'uſage des bains prévient. J'ai vu très-ſouvent des malades, à qui les remedes les plus néceſſaires, même les remedes antiſpaſmodiques, donnoient des angoiſſes, des nauſées, des vomiſſemens, de quelques délayans qu'on les accompagnât, & dont l'action de-

venoit favorable, & ceſſoit d'irriter dès que j'ordonnois les bains. Les ſimples alimens, même les plus doux, ſont quelquefois un violent irritant pour un eſtomac très-convulſible, & ce n'eſt qu'à l'aide des bains tiedes, qu'en diminuant cette convulſibilité, on peut parvenir à digérer aiſément: quelquefois même la digeſtion ne ſe fait parfaitement que dans le bain, & il faut y faire ſes repas.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ailleurs de la crudité & de la coction dans les maux de nerfs; des cauſes de la crudité, des conditions de la coction, & des moyens de la procurer, on comprendra que les bains tiedes ſont un des mieux indiqués; & d'après toutes ces obſervations on ne ſera point ſurpris s'ils ont été recommandés par de très-habiles Médecins. HIPPOCRATES les conſeilloit déja dans les maux de nerfs (*a*); ARETÉE, CELSE, GALIEN, CŒLIUS

(*a*) Aph. 22. ſect. 5. *Aqua calida cutem mollit, attenuat, dolores eximit, rigores, convulſiones, diſtenſiones mitigat, capitisque gravitatem ſolvit.*

AURELIANUS, ALEXANDRE *de Tralles*, qui les conſeilloit dans l'épilepſie, en faiſoient un uſage très-ſage. Dans les ſiecles ſuivans, leur uſage diætétique tomba en déſuétude, & les Médecins parurent auſſi les perdre de vue comme remede. Ce n'eſt proprement que dans le ſeizieme ſiecle, qu'on a commencé à en faire un uſage plus fréquent, & ce n'eſt que dans le ſiecle dernier, qu'ils ont repris la confiance qu'ils méritent. M. HOFFMAN en apprécia très-habilement les avantages, & en démontra toute l'utilité. Il détermine leurs effets généraux, il indique les maladies dans leſquelles ils conviennent, & il établit très-bien, que c'eſt ſur-tout dans l'hypocondrie nerveuſe, & dans tous les maux de nerfs, principalement s'ils dépendent d'une diſpoſition ſpaſmodique dans les viſceres (*b*); diſpo-

(*b*) *De balneorum ex aqua dulci præſtantiſſimo in affectibus internis uſu.* Cette excellente diſſertation ne peut être trop lue. On a d'autres bonnes diſſertations ſur l'uſage des bains tiedes & des bains en général; cependant cette doctrine n'eſt point encore traitée auſſi complettement qu'il ſe-

ſition, qui, contribuant beaucoup à produire & à entretenir les obſtructions, on comprend comment & pourquoi les bains tiedes ſont tant de bien dans celles du bas ventre (*c*). Depuis M. HOFFMAN, leur uſage eſt devenu bien plus général, & on les a ſur-tout beaucoup employés dans les vapeurs. M. RAULIN les recommande & les emploie. M. LORRY a très-bien jugé leurs effets; mais perſonne n'en a porté l'uſage auſſi loin que M. POME, qui s'eſt frayé, dans leur emploi, une route qu'aucun de ſes dévanciers ne lui avoit appriſe.

Si MM. BOERHAAVE, CHEYNE & WHYTT n'en parlent point, c'eſt,

roit à ſouhaiter qu'elle le fût. Un des meilleurs ouvrages eſt ſans contredit celui de M. MARTEAU, dont j'avois oui parler avec de grands éloges; mais qu'il m'avoit été impoſſible de me procurer, quand j'ai compoſé cet artticle. Depuis lors M. RAST, mon ami, célebre Médecin de Lyon, & l'un des Praticiens les plus éclairés que je connoiſſe, a eu la complaiſance de me l'envoyer.

(*c*) FABRI *de Hilden* vit un M. *Vallier* guéri d'obſtructions très-invétérées & très-opiniâtres, par les bains de Pfeffers, *opera omnia*, pag. 661.

premiérement, parce que, comme je l'ai déja dit, ils n'ont enviſagé les maux de nerfs qu'en tant qu'ils dépendent du relâchement de la fibre: ils ont trop adopté l'idée de PISON, qui, attribuant tout aux ſéroſités ſurabondantes, établit trop généralement, que les bains tiedes relâchent, affoibliſſent, énervent, jettent même dans l'engourdiſſement (*d*). En ſecond lieu; parce qu'ils ont vécu dans des pays où l'on ne fait preſque aucun uſage des bains tiedes. En Hollande on les craint, parce qu'ils augmentent le relâchement: en Angleterre on a cru preſque généralement, pendant très-longtems, qu'il n'y avoit que les bains froids qui puſſent être ſalutaires; & quand M. PERCIVALL en a fait un aſſez grand uſage, il y a quelques années, on les a preſque regardés comme une choſe nouvelle. Que l'on me permette quelques réflexions ſur les cauſes qui ont déterminé M. BOERHAAVE & M. WHYTT, &, d'après eux, pluſieurs autres Médecins diſtingués, à les proſcrire trop généralement. 1°. En été

(*d*) Sect. 4. ch. 2. pag. 310.

bliſſant comme une regle, que les bains tiedes relâchent, effet, qu'ils produiſent, il eſt vrai, ſur la fibre animale, iſolée ou morte, on a eu tort de la rendre générale, & de l'appliquer à toute la machine organiſée & vivante, puiſque cette concluſion n'eſt point généralement vraie. Si l'on baigne beaucoup dans l'eau tiede une perſonne très-ſaine, chez qui les bains ne peuvent détruire aucune cauſe de maladie, il eſt certain qu'ils la relâcheront : mais ſi une perſonne eſt tombée dans l'atonie, par une ſuite de quelqu'indiſpoſition, dont les bains tiedes peuvent diſſiper la cauſe, non ſeulement le malade recouvrera plus de force, parce que toutes les fonctions ſe feront mieux, mais ſes fibres aquerront plus de denſité & d'élaſticité ; & il n'y a pas un Médecin qui n'ait pu voir, dans pluſieurs circonſtances, les chairs reprendre de la fermeté au bout d'un certain nombre de bains tiedes. 2°. Les cauſes de cette eſpece peuvent ſe trouver dans tous les pays ; ainſi il n'y en a point dans leſquels les bains tiedes ne puiſſent être employés avec ſuccès. 3°. Les pays froids & humi-

des, dans lesquels la transpiration se fait mal, doivent souvent offrir des cas, dans lesquels la peau s'obstrue & entraine beaucoup d'accidens, & surtout de maux de nerfs : les bains tiedes, précédés de frictions, & rendus très-légérement aromatiques, sont alors de la plus grande utilité. 4°. En lisant avec attention un grand nombre d'observations de maux de nerfs, faites en Angleterre, on ne peut pas s'empêcher de remarquer plus d'une fois, que les antispasmodiques actifs, que les bains froids, que les toniques, agissoient comme irritans; & que, selon toutes les apparences, les bains tiedes auroient beaucoup mieux réussi, & auroient rendu plus efficaces les antispasmodiques internes : aussi je suis persuadé, que ceux des Médecins de cette nation, chez laquelle il y en a un si grand nombre de véritablement instruits, qui auront le courage, dont ils ont déja l'exemple, de s'élever au dessus de la prévention nationale, retireront, de l'usage des bains tiedes, des effets aussi marqués qu'on peut en observer au midi de la France : mais je crois que les occasions

de les employer ſeront moins fréquentes.

Je ne m'étendrai pas davantage ici ſur les effets des bains : ce que j'en ai dit ſuffira pour faire comprendre ce que l'on doit en attendre, dans les différentes maladies dans leſquelles j'en conſeille l'uſage ; mais je dois donner ici la réponſe à quelques queſtions, que l'on peut faire ſur la façon de les employer.

§. 138. Pour les bains très-froids, on n'eſt peut-être pas dans le cas de faire beaucoup d'attention au choix de l'eau : moyennant qu'elle ſoit froide, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit douce, pénétrante, ſavoneuſe ; mais quand on deſire qu'elle pénetre & qu'elle agiſſe ſur les liquides, comme c'eſt preſque toujours le cas dans les bains tiedes, on ne peut pas l'avoir trop pénétrante, trop douce, trop ſavoneuſe, & telle eſt celle du lac Léman. Quand on n'en a pas de telle à ſa portée, on doit la charger d'herbes ſavoneuſes, ou de fleurs légérement inciſives, telles que celles de ſureau.

§. 139. Pour tous les bains, l'heure

la plus convenable, c'eſt le matin, à jeun, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, & qu'il n'y a rien dans l'eſtomac; puiſque, en effet, ſi l'on deſire que l'eau pénetre, elle pénetre mieux alors qu'en tout autre temps; parce que l'abſorption ſe fait plus aiſément; qu'elle peut être plus conſidérable, & que l'effet ſera plus marqué ſur des vaiſſeaux détendus, que ſur des vaiſſeaux tendus.

Si l'on veut qu'elle fortifie en contractant les vaiſſeaux, cette contraction eſt bien plus forte quand leur plénitude n'y réſiſte pas, & elle n'eſt point dangereuſe.

Si l'on deſire l'effet antiſpaſmodique, par l'action ſur la peau, il eſt bien plus conſidérable quand les vaiſſeaux ſont déja au point de leur plus grand relâchement, & quand il n'y a point, dans l'eſtomac, d'alimens qui pourroient faire une contr'irritation.

D'après ces principes, c'eſt toujours à jeun que je fais prendre les bains frais; ils ſont bien plus efficaces. Pour les froids, pris à une autre heure, ils pourroient occaſionner des accidens dangereux; mais quant aux tiedes, dans

lesquels il faut quelquefois rester très-long-temps, & qui, par-là même, pourroient éprouver les personnes délicates, il n'est pas absolument nécessaire de les prendre à jeun.

Quand on ne prend point d'autre remede que les bains, & que le malade est foible, on peut le faire entrer dans le bain deux heures après déjeûner. Quand le malade prend le petit lait, le lait d'ânesse, ou quelqu'autre remede de cette espece, il peut entrer dans le bain deux heures après les avoir finis.

Quelle doit être la durée de chaque bain? Il n'est pas possible de donner, à cet égard, une regle qui convienne à tous les malades & à tous les cas. On voit des Médecins qui les ordonnent pour trois quarts d'heure, pour une heure tout au plus: & M. RAULIN parle d'une femme, à qui il avoit ordonné, pour des vapeurs, des bains d'une heure, & qui les prit de deux, comme ayant fait une grande faute, dont elle fut punie par la fievre, la toux, l'épuisement: ce ne fut qu'en revenant au terme prescrit qu'ils lui firent du bien, & la guérirent entiére-

ment de ſes vapeurs (*e*). Mais j'avoue que cet effet me paroît fort extraordinaire, & je ſoupçonne qu'à l'erreur dans la durée, il s'en joignoit une plus importante, dans le degré de chaleur; puiſque les ſymptômes que la malade éprouvoit, étoient préciſément ceux que produiſent les bains trop chauds; & que, ſi les bains trop longs incommodent, c'eſt en donnant mal au cœur & de la diſpoſition à défaillir. D'ailleurs l'expérience de tous les jours démontre, que l'on ſoutient parfaitement des bains beaucoup plus longs. M. POME en a fait prendre pendant long-temps, de ſix, de huit, de dix, de douze, de dix-huit & même de vingt-deux heures (*f*); & FABRI de Hilden avoit déja donné l'hiſtoire d'un fait bien propre à autoriſer les longs bains tiedes, & à en démontrer l'avantage. Il avoit vu qu'à *Pfeffers* il y avoit des gens qui reſtoient toujours dans le bain, & finiſſoient leur cure ſans en ſortir (*g*).

(*e*) Pag. 335.
(*f*) Pag. 114. 118. 131. 132, &c.
(*g*) *Epiſtola ad Croquerum*, pag. 659. 660. 661.

Et deux témoins dignes de foi m'ont assuré, que l'on avoit vu la même chose aux bains de Leuch en Valais, qui sont bien plus actifs que ceux de Pfeffers. Je ne conseille point cette méthode; mais j'ai cependant cru utile de présenter ces faits, parce qu'il ne seroit pas impossible, que, dans quelques cas, elle eût ses avantages. A l'ordinaire, je ne fais pas prendre les bains tièdes, quand je les ordonne pour les maux de nerfs, plus de deux ou trois heures; parce que, excepté dans les cas où il y a une roideur marquée dans quelque partie, une chaleur, une sécheresse, & une irritation prodigieuse, je crois avoir remarqué, qu'au bout de deux ou trois heures, le bain a fait autant d'effet qu'il peut en produire; & un grand nombre de malades m'ont constamment assuré, qu'ils étoient mieux quand ils n'y restoient pas plus de deux heures & demie, que quand ils y restoient plus long-temps. L'absorption se fait le plus abondamment dans la premiere demi-heure du bain: le *lénimen* de la peau est aussi assez prompt; il n'y a que l'amollissement qui augmente à proportion du temps;

& ainſi, quand on ne deſire pas cet amolliſſement, il eſt inutile de le prolonger. J'ai été conſulté par quelques malades que des bains trop longs avoient jetés dans un relâchement trop conſidérable, d'où étoit réſulté une diſpoſition à l'anaſarque, &, chez une femme à la fleur de l'âge, un véritable anaſarque univerſel, avec une foibleſſe extrême.

Quoique l'heure la plus convenable pour les bains ſoit le matin, on peut cependant auſſi ſe baigner une ſeconde fois le ſoir, aſſez tard pour que la digeſtion du dîner ſoit finie. Il y a plus d'avantage même à réitérer ainſi le bain, qu'à le prolonger très-long-temps le matin : on obtient par-là une double abſorption, quoique la ſeconde ſoit moins abondante, & un double *lénimen* de la peau, cet effet heureux auquel ſe rapporte une partie des avantages du bain.

On peut prendre les bains tiedes dans tous les tems de l'année ; les plus grands froids ne ſont point un obſtacle : quelquefois même les perſonnes fort délicates, ſur qui le grand froid agit comme un irritant, ont plus

beſoin du bain tiede à cette époque qu'à toute autre. Il n'y a aucune néceſſité de ſe coucher après le bain : ce n'eſt que les circonſtances du malade ou de la maladie qui peuvent l'exiger. Mais je paſſe actuellement aux bains frais.

§. 140. Les expériences de M. MARET lui ont appris, que la bandelette de peau, longue de ſix pouces, dont il ſe ſervoit pour ſes expériences, s'allongeoit de deux lignes, en la tenant pendant une heure dans l'eau au douzieme degré, & l'on peut être ſûr, qu'à dix-huit degrés, cet effet ſeroit plus conſidérable encore. Cependant il ne faudroit pas en conclure, que le bain, à douze, & même à dix-huit, relâche; & il faut bien diſtinguer entre les effets ſur la peau morte & ſur la peau ſenſible. A ſeize, dix-ſept, dix-huit degrés même, le bain produit conſtamment un ſentiment de froid; la raréfaction des humeurs diminue, & tous les ſolides de l'animal ſe reſſerrent : il n'y a perſonne, qui, en ſe baignant à ce degré de chaleur, ne puiſſe en faire l'épreuve. Il pâlira,

ſes bagues ſe trouveront plus larges qu'elles n'étoient ; il ſe rechauſſera avec plus de facilité qu'il ne s'étoit déchauſſé : en un mot, tout lui démontre qu'il a diminué de volume. Le bain frais juſques dix-huit degré, n'agit donc pas comme relâchant, ſi l'on n'y reſte pas long-tems ; car ſi l'on reſte plus de ſept ou huit minutes, on ſe fait à ce degré de fraicheur : elle ne produit plus d'effet ſur la peau, & cette diminution de volume ceſſe ; & même, ſi l'on ſe baigne dans une baignoire où il y ait peu d'eau, on la fait bientôt monter de quelques degrés, & les effets du bain deviennent quelquefois relâchants, puiſque réellement ils commencent à l'être quand l'eau eſt à vingt ou vingt-un degré ; chaleur à laquelle l'eau du lac parvient quelquefois, quand le thermomêtre au nord eſt à vingt-cinq ou vingt-ſix : auſſi j'ai vu pluſieurs malades ſe plaindre, que ces bains, qui, quelques jours auparavant, leur donnoient de la force, & leur faiſoient du bien, ne leur en faiſoient plus & les affoibliſſoient. On peut donc établir que le bain, depuis 12 juſques à dix-huit, moyennant

que l'on n'y ſoit que quelques minutes (*h*) reſſerre les ſolides vivans (*i*).

L'effet de ce bain ne ſera donc pas préciſément celui du bain tiede; l'abſorption eſt bien moins conſidérable; le lenimen de la peau, qui tient à la détente que la tiédeur produit, n'aura plus lieu; les ſolides trop tendus ne ſeront plus relâchés, tant s'en faut; & toutes les fois qu'il y a réellement trop de tenſion, ils nuiront: ils nuiront même ſans trop de tenſion, quand le genre nerveux eſt exceſſivement mobile: on éprouve alors, avec les bains frais, ce qu'on éprouve ſouvent avec les plus légers toniques; ils agiſſent comme irritans, & c'eſt cet accident qui m'obligea, dans un cas où ils me paroiſſoient évidemment indiqués, à commencer par des bains tiedis au degré néceſſaire pour que

(*h*) A 12. 13. 14. degrés, & même à 15, l'effet ne change pas, quoique l'on y ſoit long-temps. J'ai vu un malade, après trois quarts d'heure, à treize & demi, ſenſiblement contracté.

(*i*) Il ſuffit que la raréfaction des humeurs diminue, pour que les ſolides ſe contractent par leur propre élaſticité.

cette irritation n'eût pas lieu ; & diminuant chaque jour, & de la durée du bain, & du degré de chaleur, le malade parvint, au bout de quelques jours, à les ſupporter à douze. Depuis lors j'ai eu de fréquentes occaſions d'employer cette méthode, & toujours avec ſuccès ; & tout ce que je viens de dire doit faire comprendre, que l'on ne doit pas plus employer les bains frais, dans l'état de crudité des maladies de nerfs, & en général dans les maladies chroniques, à moins qu'elles ne dépendent d'atonie, que dans les maladies aiguës ; puiſque c'eſt comme tonique que l'on doit les enviſager, & que c'eſt d'après cette idée qu'il faut les apprécier. Mais c'eſt un tonique qui a des avantages que les autres n'ont point ; il ne fatigue aucun organe, il n'échauffe point, il ne conſtipe point, il n'ôte point le ſommeil, en un mot il n'a aucun des inconvéniens de pluſieurs autres irritans, & il a des avantages qui lui ſont particuliers. Ainſi on peut hardiment le regarder comme le premier des toniques dans les maux de nerfs ; & ſi la maladie eſt de nature à exiger une coction,

quand cette coction eſt faite, & que l'on peut employer hardiment les ſpécifiques, le bain froid produit un excellent effet, & à cette époque il fait le plus grand bien dans l'épilépſie même. Une fréquence habituelle du poulx ſans dureté, un ſentiment de chaleur à la peau, de fréquens gonflemens d'eſtomac, les inſomnies, les feux fréquens au viſage, ſont les ſymptômes qui indiquent, preſque toujours avec certitude, que le bain frais produira les meilleurs effets. Il eſt très-important de le prendre à jeun, & on peut le prendre en toute ſaiſon & auſſi long-tems que l'on veut: mais il eſt bien certain que c'eſt dans les grandes chaleurs de l'été qu'ils ſont le mieux indiqués, parce que rien n'en diminue autant les fâcheux effets, dont j'ai parlé ailleurs, & qui ſont ſi ſenſibles dans tant de maux de nerfs.

§. 141. L'effet des bains froids eſt uniquement tonique, & très-tonique: il exige, plus encore que le bain frais, une grande attention à ne pas l'employer trop tôt.

M. MARET a vu que la bandelette de peau ſe raccourcit d'une ligne dans

une heure au degré 1: & il eſt aiſé de juger par-là, combien l'effet tonique de ce degré, ſur le vivant, eſt ſupérieur. Un de mes amis, Médecin très-éclairé, feu M. CHATELANAT, a vu les bains d'Ingni, ſource très-froide entre Moudon & Payerne, occaſionner une conſtriction ſi violente des muſcles abdominaux, qu'il en réſulta une chûte du rectum de plus de huit pouces. Un fait comme celui-là prouve ce que l'on peut en eſpérer, & l'expérience démontre, qu'ils operent les cures les plus ſurprenantes, dans les cas d'atonie, où tout autre remede a été inutile.

§. 142. *b*. Les cas où les maux de nerfs pourroient exiger des bains extrêmement chauds ſont ſi rares, que je ne crois point devoir en parler ici: ce que j'ai à en dire ſera mieux placé à l'article de la paralyſie (*k*): Je remarquerai

(*k*) Dans ces cas là, les bains les plus chauds qui ſoient connus en Europe, ſont, à ce que je crois, ceux de Borshet & ceux de Dax. J'ai vu à Borshet, avec deux thermometres très-exacts, qu'au moment même où l'on plonge le thermometre dans le petit puits, qui eſt ſoufré, il monte à 59, &, au

remarquerai ſeulement ici, que leur effet eſt une tranſpiration exceſſive, & une fréquence très-grande du poulx. On peut donc compter que l'action ſera très-grande, même dans les plus petits vaiſſeaux, & que la diminution, dans la maſſe des humeurs, ſera très-conſidérable. M. le MONIER, en ſe baignant pendant demi-heure au 34e degré, perdoit depuis 11 juſ-

bout d'une minute, à 61, du thermometre qui marque l'eau bouillante à 80. M. FORSTER en a trouvé dans l'iſle de Tina qui vont à 191 de Farenheit : c'eſt plus de 70 au thermometre que j'employois. Dans le grand puits, qui n'eſt pas ſoufré, il monte à 48; &, à ſa ſource, qui n'eſt éloignée que de huit pas, il monte à 52. La ſource qui eſt à la promenade, & coule du roc, n'eſt pas ſi chaude; le thermometre ne monte qu'à 45 : elle n'eſt pas ſoufrée, mais aſſez ſaline pour que l'on puiſſe s'en promettre de grands effets. DAX n'eſt que de l'eau très-pure, mais très-chaude. M. SECONDAT de *Monteſquieu* a trouvé la chaleur, à la ſurface du baſſin, de 48, & à la ſource, de 56. Je vois dans l'excellent ouvrage de M. Le ROI, que celles de Vinai, au pied du mont Viſo, le font monter à 52 : mais un homme éclairé, qui y avoit été, m'aſſure qu'elles ne paſſent pas 48.

qu'à 14 onces, & dans un bain plus chaud, il perdit vingt onces & deux gros en huit minutes.

Des eaux Thermales.

§. 143. Ce que j'ai dit des degrés de chaleur de l'eau commune, eſt vrai des différentes eaux thermales, dont le degré de chaleur varie généralement entre 28 & 44 (*l*).

(*l*) On comprend que je ne parle plus ici des ſources de Borshet, de Dax & de Vinai, mais de la généralité des autres eaux. Le *baſſin tempéré* (dit neuf) formé à Bains par une ſource ſavoneuſe, ne fait pas monter le thermometre au delà de 29. La ſource la plus chaude le porte à 40, qui eſt le degré de la ſource du crucifix à Plombieres; & ce degré eſt, je crois, celui que l'on trouve le plus ſouvent dans les eaux thermales. Le baſſin le plus tempéré de Luxeuil, qu'on appelle des Bénédictins, ne porte le thermometre qu'à 30. On trouve à Bains une ſource très-ſavoneuſe, chaude à un degré très-rare, c'eſt celui de 19 degrés, & je ne me rappelle que l'eau ſulfureuſe de Nyer en Rouſſillon, dont parle M. CARRERE, à qui l'on doit un bon ouvrage ſur les eaux de cette Province, qui ait ce degré. Je dois ces obſervations, & pluſieurs autres

Les eaux thermales ſe rangent ſous un certain nombre de claſſes, & les effets des différentes eaux de chaque claſſe ne varient que du plus au moins; de façon que les vertus ſpécifiques que l'on attribue aux unes, dans certaines maladies, préférablement à toute autre, ſont preſque toujours des vertus ſuppoſées pour les accréditer, plutôt que des vertus réelles; &, en général, l'eſſentiel pour ordonner les eaux, c'eſt de ſavoir à quelle claſſe elles appartiennent, & ſi elles ſont fortes ou foibles dans leur claſſe. Dès qu'une fois on pourra avoir cette claſſation & ces échelles, il ne s'agira, pour ſe déterminer entre celles qui ſont de même force, (& il y en a pluſieurs) que de conſulter les circonſtances du malade, & la façon dont on eſt aux eaux. L'air, le logement, la nourriture, la facili-

ſur Bains & Luxeuil, que je n'aurois pas eu le temps de faire moi-même, avec l'exactitude néceſſaire, á M. de T. Officier François, bon Phyſicien & bon Obſervateur, qui eut la complaiſance de les faire pour me les communiquer. J'ai vu à la ſource à Balaruc, le thermometre monter très-rapidement à 41, & enſuite preſque à 43.

té des promenades, les commodités des bains, les douches, les étuves ſont des circonſtances de la plus grande importance; & il y a des ſources précieuſes, qui ſont gâtées parce que l'on y eſt mal à tous ces égards.

Les quatre claſſes ſont; les ſalines, telles que celles de Balaruc, de Vichi, de Bourbonne, de Visbaden, d'Ems; les ſoufrées, telles que celles des trois Aix, de Bath, de Barêges; les martiales, telles que celles de Carls-Baden en Bohême, & de Leuch en Valais, ce ſont les plus rares; enfin, les ſimples, que l'on pourroit diviſer en abſolument ſimples, telles que celles de Pfeffers, de Slangen-Baden, de Bains, la ſource appellée d'alun à Aix en Savoie, & celles qui renferment ou une légere doſe de terre alcaline, ou de terre ſavoneuſe, ou même de ſel alcali; telles que celles de Plombieres, peut-être de Luxeuil, de Lucques, de Pize &c. Il faut remarquer, que, dans celles des trois premieres claſſes, il y en a beaucoup qui participent des autres claſſes, & que, dans la premiere, le principe ſalin varie. Les eaux de *Balaruc* ne contiennent preſque que du ſel de mer; cel-

les de *Bourbonne*, bien moins salées, le sont par un amer d'une autre espece, & contiennent un léger principe sulfureux, qui fait que leur action est bien moins bornée aux premieres voies que celles de *Balaruc*. Celles de VISBADEN, qui me paroissent celles de cette classe dont on peut espérer les effets les plus considérables, contiennent aussi un sel amer, mais bien plus pénétrant que les autres : celles de Vichi sont plus alcalines, & celles d'Ems contiennent un sel neutre, si doux & si pénétrant, qu'elles ne sont point purgatives, mais très-désobstruantes.

Les eaux sulphureuses varient aussi, par la quantité du principe soufré qu'elles contiennent, & par leurs différentes combinaisons avec les sels (*m*).

(*m*) J'ai été moi-même aux trois Aix. Les eaux d'*Aix la Chapelle* sont très-soufrées, & en même temps chargées d'un sel amer. Celles d'*Aix en Savoie* m'ont paru aussi soufrées, mais très-peu salines ; le degré de chaleur est à peu-près le même. Celles d'*Aix en Provence* sont moins chaudes, peu soufrées, & point salines au goût. Celles

Les eaux martiales contiennent auſſi plus ou moins de quelqu'autre principe.

Il y a une obſervation à faire ſur les eaux thermales comme ſur les acidules : c'eſt, qu'indépendamment des principes mineraux qui peuvent s'y trouver, il y a une grande différence dans l'eau même qui a ſervi de diſſolvant; & en ſavourant long-tems les eaux après qu'elles ſont refroidies ou éventées, on apperçoit ſenſiblement cette différence, qui eſt très-importante.

En ſe rappellant tout ce que l'on connoît des effets des eaux thermales, de leurs différentes eſpeces, & ce que j'ai dit juſques à préſent des maux de nerfs & de leurs cauſes, on comprendra aiſément, que celles des trois premieres claſſes peuvent convenir, pour remédier à différentes cauſes des maux de nerfs; mais que, dans les cas où il y a une grande âcreté, où la mobilité tient à l'état du ſenſorium, aux eſprits animaux, à la ſenſibilité ex-

de *Bareges* ne ſont preſque que ſoufrées, mais très-pénétrantes.

trême de quelqu'organe, comme de l'eſtomac ou des inteſtins; dans les cas où les nerfs ont été affectés par quelque cauſe morale, il n'y a que celles de la derniere claſſe qui puiſſent convenir. L'action des premieres eſt celle des ſels délayés dans l'eau : celle des ſecondes peut ſe rapprocher de celle des amers animés de quelque volatile : celle des troiſiemes eſt celle des martiaux, & la quatrieme celle des bains tiedes. Ainſi on voit d'abord dans quels cas elles peuvent convenir, en ſe ſouvenant cependant, que les préparations de la nature donnent aux mêlanges qu'elle fait, une énergie que les mêlanges de l'art ne peuvent jamais atteindre, & que, quoique l'on diſe de l'imitation des eaux, elle eſt toujours très-imparfaite. La quantité de ſel de mer, que contient la doſe d'eau de Balaruc, qu'il faut boire pour ſe purger, diſſoute dans l'eau ordinaire, ne feroit vraiſemblablement qu'altérer ; & pour toutes les eaux en général, on eſt étonné de l'action que leur donne la petite quantité de principes dont elles ſont chargées, & dont la combinaiſon, telle que la Na-

ture la prépare, produit des mixtes réellement différens de ceux que la chimie ordinaire en pourroit faire. C'eſt cette activité qui leur donne tant d'efficace, & qui rend leur abus ſi fâcheux. On a vu plus haut quels horribles accidens nerveux les eaux de Balaruc, mal ordonnés, avoient produit; & l'on verra, dans différens chapitres de cet ouvrage, les maux produits par les eaux minérales les plus fortes & les plus vantées. Mais ces mêmes eaux, bien employées, produiſent auſſi les plus heureux effets : & je me ſuis ſervi avec le plus grand ſuccès, de celles de Balaruc, même dans des cas de maux de nerfs fâcheux & opiniâtres, dont la premiere cauſe étoit dans les viſceres du bas ventre. M. LE ROY a très-bien apprécié leur uſage (*n*) dans ces cas là,

„ (*n*) Les maladies vaporeuſes ſpaſmodiques, ne tiennent pas toujours uniquement à une mauvaiſe diſpoſition du ſyſtême nerveux : elles ſont quelquefois ſympatiques & dépendent d'un état maladif de l'eſtomac & du canal inteſtinal. Dans ce cas, les eaux de Balaruc, priſes intérieurement à de petites doſes, &

& ce qu'il en dit doit être connu de tous les Médecins.

Les eaux de la quatrieme classe, celles que j'ai appellées simples, conviennent toutes les fois que les bains tiedes conviennent : mais leurs effets sont beaucoup plus considérables, parce que leur eau est beaucoup plus douce & beaucoup plus pénétrante ; peut-être simplement à cause de l'absolue pureté de l'eau ; peut-être par quelque principe trop ténu pour tomber sous nos sens. Deux faits populaires, mais bien constatés, c'est qu'elles lavent le lin-

» long temps continuées, ont souvent produit de très-bons effets. Bien plus, lorsque les paroxismes périodiques d'une épilepsie récente, m'ont paru être déterminés par des matieres bilieuses, âcres, accumulées dans les premieres voies, & sur-tout dans l'estomac, j'ai quelquefois réussi à guérir cette maladie, en purgeant le malade trois jours consécutifs avec les eaux de Balaruc, & en réitérant, de deux en deux mois, cette purgation, pendant un an ou un an & demi, & en éloignant ensuite, peu à peu & par degrés, la période de cette purgation". *Mémoire sur les eaux de Balaruc. Mêlanges de Physique & de Médecine, pag.* 84.

ge mieux qu'aucune autre eau, & que les linges ſe ſechent beaucoup plus promptement que s'ils euſſent été lavés dans d'autres eaux, ſuffiſent pour prouver leur pénétration, & la facilité avec laquelle elles ſe diſtribuent; derniere qualité, qui fait que l'on peut les boire avec tant de ſuccès, pendant que les mêmes doſes d'eau commune chauffée, détruiroient rapidement l'eſtomac.

Celles que j'ai appellées ſavoneuſes ont, outre ces avantages, celui de détruire plus puiſſamment les principes d'acide, de viſcoſité, de légers engorgemens, qui ſe trouvent ſi ſouvent combinés avec les maux de nerfs; mais il eſt vrai que ces qualités même les rendent quelquefois trop actives, pour les malades à qui il ne faut abſolument que les ſimples adouciſſans; & j'ai vu le malade, à qui je dois les obſervations que j'ai cité plus haut, ſenſiblement irrité par les eaux de Plombieres, être obligé d'aller à celles de Bains, qui ſeroient inefficaces dans pluſieurs cas dans leſquels les premieres réuſſiſſent ſupérieurement. Mais il ſeroit inutile de m'étendre ſur ces objets : on voit combien il eſt im-

portant de connoître exactement les vertus des eaux, & combien il eſt dangereux de les enviſager comme un remede indifférent, où l'on envoie très-légérement, & dont on laiſſe preſque le choix au malade, ſans que le grand nombre d'exemples fâcheux ramene à des précautions dont l'oubli eſt ſi funeſte (*o*).

Des eaux minérales froides.

§. 144. On peut les partager comme les eaux thermales, en ſalines, ſulphureuſes, chalibées, & ſimplement ſpiritueuſes, ou imprégnées d'un principe actif aërien ſans aucun minéral

(*o*) J'ai vu en 1777 une Dame envoyée, du nord de la France, à Bareges, avec cet indifférentiſme, à qui ces eaux réuſſirent ſi mal, qu'elle fut quatorze mois avant que de pouvoir retourner chez elle: & j'ai vu en 1778 une Dame, envoyée auſſi légérement à Contrexeville, à qui ces eaux occaſionnerent des pertes ſi fâcheuſes, que, depuis ce moment, elle a perdu journellement ſes forces, & eſt tombée dans une diarrhée que rien n'a pu même modérer, & qui l'a tuée ans accidens violens.

(*p*) : & il faut ſe rappeller qu'une partie de ce que j'ai dit des eaux thermales en général, ſur leur compoſition, ſur les effets du mêlange, ſur le mêlange des claſſes, convient auſſi aux eaux froides, dont très-peu appartiennent uniquement à leur claſſe. Toutes ſont plus ou moins gazeuſes; & des trois premieres claſſes, il y en a peu qui ne contiennent quelque principe ſalin ou terreux : mais je dois remarquer, que, parmi les thermales, les ſoufrées ſont très-communes, les martiales très-rares, & qu'au contraire les ſouffrées ſont très-rares parmi les froides, & les ferrées très communes. Dans la quatrieme claſſe, on pourroit admettre une différence analogue à celle que j'ai admiſe dans la quatrieme claſſe des eaux chaudes. Les unes ne ſont que gazeuſes : elles reſſemblent à celles que l'on peut fai-

(*p*) Je n'exclus point les alumineuſes, les vitrioliques, les cuivreuſes, &c. Je n'examine point ſi elles exiſtent : ces recherches ſeroient l'objet d'un traité des eaux minérales. Ici je n'ai dû parler que de celles qui ſont d'un uſage général, que l'on emploie très-ſouvent dans les maux de

re, en ajoutant de l'air fixe avec ſoin à de l'eau commune; mais avec cette différence, qu'il y a entre les manipulations de la nature, & celle de l'art; & quoi que l'on en ait dit, elle eſt très-conſidérable: les autres contiennent une terre abſorbante, ou une très-légere doſe de ſel alcalin, qui leur donne un peu plus d'activité.

Les ſalines, telles que celles d'Egra, qui contiennent un ſel neutre, & qui ſont peut-être les premieres de leur ordre; les ſulphureuſes, (telles qu'il y en a de très-bonnes à Prangins à quelques lieues de Lauſanne), qui contiennent auſſi un ſel amer, combiné avec un principe ſulphureux, qui leur donne la plus forte odeur de ſoufre, & qui ſont purgatives, conviendront dans les cas dans leſquels les remedes de cette eſpece ſeroient indiqués; mais, en ſe ſouvenant toujours, que les eaux ſalines ſont préférables aux diſſolutions de ſel, comme les eaux chalibées aux teintures de fer.

Les eaux chalibées, qui ſont un puiſſant tonique, & un remede ſouverain dans les maux de nerfs qui dépendent d'atonie, & dont l'action

eſt ſi analogue à celle des bains frais, deviennent très-irritantes dans un grand nombre de cas; & je les ai vu changer en épilépſie de ſimples mouvemens convulſifs. En général elles ne conviennent preſque jamais dans les maladies qui ont leur ſiege dans la tête, & cette vérité eſt trop ignorée. Si l'atonie n'attaque que les premieres voies, on peut ſouvent les combiner avec ſuccès avec les bains tiedes, qui empêchent qu'elles n'irritent. Celles qui, comme la Géronſtere, contiennent un principe ſulfureux volatil, combiné au fer, ont une efficace que l'on chercheroit vainement dans d'autres remedes.

Les eaux gazeuſes, ou les acidules ſimples, qui, malgré leur nom, ſont preſque toutes alcalines, ſont un délayant, un édulcorant, un véritable antiſpaſmodique. Leur effet eſt celui des bains de la quatrieme eſpece; & elles font le plus grand bien dans les maux de nerfs primitifs, qui ne tiennent qu'à âcreté, épaiſſiſſement, manque de tranſpiration, ou ſécrétions dérangées. Il y a cependant des cas dans leſquels la ſenſibilité eſt telle, que l'action du

gaz eſt trop forte. J'ai vu celles de Seltzer ſtimuler; & il a fallu en revenir à l'eau pure, ou à celle de Pfeffer, qui eſt beaucoup moins gazeuſe. Mais je ſortirois de mon ſujet ſi je m'étendois davatange ſur les eaux minérales. Je n'ai dû que rappeller ici ce qu'il eſt important d'avoir préſent, avant que de ſe déterminer à les ordonner dans les maux de nerfs. On retrouvera l'application de ces principes dans le traitement des maladies particulieres.

De l'aimant & de l'électricité.

§. 145. J'ai déja parlé de l'aimant & de l'électricité en parlant des cauſes. Je n'ai preſque rien de plus à dire du premier que ce que j'en ai dit alors. Je ne connois encore qu'une obſervation qui atteſte ſes bons effets d'une façon aſſez nette, & aſſez ſûre pour que j'oſe la citer : elle eſt de M. DEHARSU, célebre Chirurgien à Geneve. Il étoit perclus des extrêmités inférieures depuis cinq ans, & ſujet à des froids de pied, de jambes & de cuiſſes, qui lui étoient fort in-

commodes, & il éprouvoit le plus grand froid en Octobre 1775. Ce fut alors, que, ſur la réputation de ce nouveau remede, il appliqua ſous ſes pieds cinq pieces aimantées; & malgré le rigoureux hyver de 1775 & 1776, non-ſeulement il n'a pas eu beſoin une ſeule fois de chaufe-pied, & il a toujours joui d'une chaleur ſuffiſante, mais il a recouvré la liberté du ventre (*q*), & n'a plus eu beſoin d'aloes: les douleurs de goute ſe ſont beaucoup mieux réglées qu'elles ne l'avoient été depuis vingt ans; & un principe âcre, qui ſe dépoſoit ſur ſes mains & ſur ſes avant bras, avec beaucoup de prurit a fort diminué & preſque diſparu. M. D. ajoute: je viens d'obtenir un ſuccès frappant ſur la femme d'un ouvrier de la monnoie, nommé Cramer, atteinte depuis dix ans de crampes très-douloureuſes à l'eſtomac (*r*). Il paroît évidemment qu'a-

(*q*) Ce fait prouve, qu'en faiſant ceſſer le ſpaſme des pieds, le remede fit ceſſer celui des inteſtins

(*r*) *Journal Encyclopéd.* Juillet 1776, pag. 324. Dans le moment où l'on arrange

près l'application de l'aimant, il y a eu moins de ſpaſmes & plus de tranſpiration. Si de nouveaux faits démontrent enfin quelqu'une des vertus qu'on lui attribue, je ſerai empreſſé à en profiter.

§. 146. Quant à l'électricité, qui me paroît un agent bien plus fort que l'aimant, j'ai déja apprécié ſes effets dans un autre ouvrage; & je vois que ces principes ont été adoptés par pluſieurs Médecins, dont la plupart ont paru avoir oublié que je les avois déja publié (*s*). Je rappellerai ici ce morceau tout entier, tel que je le donnai en 1761 : j'y joindrai en notes un très-petit nombre de nouveaux

ceci pour l'impreſſion, je lis une nouvelle obſervation. *Gazette de ſanté*, 1779, n°. 1, qui ne me paroît pas plus déciſive que quelques autres, quoiqu'on ſoit porté à croire que l'aimant n'a pas été inutile.

(*s*) M. HAHN, *de paralyſi ſine nervorum & arteriarum læſione*, Hal. 1766, eſt le ſeul Auteur qui ait cité mes remarques ſur cet important objet : *de electricitate ſilebo, quia laboris otium mihi fecit* Cel. TISSOT, *qui de hac materia diſſeruit in epiſt. ad Hallerum.* §. 11.

faits, qui confirment ce que je penſois alors; & c'eſt ſur ces principes qu'il faut ſe décider, quand il s'agit de juger ſi l'on doit employer ce ſecours comme remede dans les maux de nerfs.

En 1746 & 1747, pluſieurs habiles Phyſiciens, à la tête deſquels on peut placer MM. JALABERT, CRUGER, CRAIZENSTEIN, & KLEYN (*t*) penſerent tous, ſans s'être communiqué leurs idées, que l'électricité ſeroit un remede utile dans la paralyſie; & l'obſervation que M. JALABERT publia étoit bien propre à accréditer cette idée. M. de SAUVAGES ſon ami, fut un des premiers à l'adopter; & il rendit compte de ſes obſervations dans une diſſertation ſoutenue par M. DESHAIS. (*u*).

(*t*) M. l'Abbé NOLLET dit, Mémoires de l'Acad. 1749, pag. 28, qu'en Février 1746, il eſſaya d'appliquer l'électricité à un paralytique; mais que des circonſtances étrangeres au ſujet interrompirent ces expériences. On verra plus bas qu'il ne les recommença que plus de deux ans après.

(*u*) J. Steph. DESHAIS, *Diſſertatio de hemiplegia per electricitatem curanda*,

Le 9 avril 1748, M. l'Abbé NOLLET & M. MORAND commencerent des eſſais, à l'hôtel des invalides, ſur quatre paralytiques; & ils les continuerent juſques aux 1 de Juin avec beaucoup de régularité, ſans obtenir aucun bon effet marqué : mais ces obſervations, rendues publiques ſeulement plus de quatre ans après, ne ſervirent pas beaucoup à l'appréciation du mérite de l'électricité. Les premieres expériences favorables avoient fait ſa réputation; & il lui arriva ce qui arrive à tous les remedes annoncés par quelque Médecin de réputation, & ſoutenus de quelque cure éclatante, on s'entouſiaſma, & depuis l'an 1747 juſques à 1756, une grande partie de l'Europe fonda la guériſon de la paralyſie ſur l'électricité. On fit des expériences par-tout; mais avec des ſuccès ſi différens, que la multitude des obſervations ne ſervoit qu'à rendre la vertu du remede plus incertaine; & cette incertitude en dégouta: on l'abandonna preſqu'entiérement.

Monſp. 1749. On la trouve dans la collect de M. HALLER.

Le ſeul moyen d'apprécier ce que l'on doit en attendre, c'eſt d'établir ſes effets généraux d'après les obſervations, & de les comparer avec les indications qu'offrent les différentes eſpeces de paralyſie. Je renfermerai ſous quelques articles ce qu'il y a d'eſſentiel à dire ſur cet important objet.

1°. L'électricité rend le poulx beaucoup plus vîte; & un grand nombre d'obſervations m'ont donné cette regle, c'eſt que l'électricité augmente la viteſſe d'une ſeptieme : & quoique M. MORAND n'eût point éprouvé cet effet, & que M. NOLLET croie, que, ſi on l'a obſervé, c'eſt ſur les gens du peuple, effrayés par l'appareil de ces opérations (*x*), il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un effet aſſez général; mais il y a des ſujets chez leſquels l'électricité opere peu, & il eſt naturel qu'elle n'accélere pas leur poulx.

2°. Elle augmente la chaleur & la pléthore apparente.

3°. Elle augmente conſtamment la

(*x*) *Mém. de l'Acad.* 1749, pag. 39.

transpiration (*y*), & quelquefois les selles & les urines.

4°. Elle produit des hémorragies & sur-tout des narines, telles que M. WINCLER en éprouva lui-même; & j'en ai vu une assez grave.

5°. Il y a douleur dans l'endroit touché; la peau est endommagée (*z*), les muscles sont mis en action malgré eux; l'irritabilité du cœur, sorti du corps de l'animal, est animée plus puissamment que par l'esprit de vitriol.

6°. Elle frappe d'une secousse convulsive violente (*a*); elle est souvent

(*y*) M. NOLLET est un des premiers qui ait vérifié cet effet; d'abord sur des animaux, ensuite sur les hommes. *Hist. de l'Ac. R.* 1748. pag. 6. 7. 8: ce qui seul feroit présumer fortement qu'elle rend le poulx plus vite.

(*z*) A *Somme* en Italie, un homme fut touché par le tonnerre, qui lui fit une légere incision au front, par laquelle il se fit un écoulement de matiere que rien n'a pu arrêter. Il mourut le vingt-unieme jour. *Gazette de Berne*, *Mars* 1775.

(*a*) Elle occasionne les accès d'épilépsie: elle augmente l'astme convulsif. *Commentar. de rebus in scient. natural*, &c. KIRCK-

ſuivie d'une foibleſſe de tête, de vertiges; d'un ſommeil inquiet, troublé, convulſif, tel que je l'ai ſouvent éprouvé moi-même, & j'ai entendu beaucoup d'autres s'en plaindre.

7°. La laſſitude & la foibleſſe ſont une ſuite inévitable du ſpaſme & de la fievre.

8°. La reſpiration conſerve ſouvent une certaine gêne.

9°. Elle a produit une paralyſie univerſelle des extrêmités, dont M. OPELMAYER fut la victime.

10°. Elle tue avec la promptitude de la foudre (*b*).

VOLGH a vu les accès épiléptiques devenir plus fréquens après l'électricité. *Diar. Med. pract.* pag. 168; & un chaſſeur frappé du tonnerre, qui étoit reſté long-temps évanoui, ne pouvoit pas être électriſé ſans évanouir de nouveau.

(*b*) On a vu des exemples de paralyſies guéries par un coup de tonnere; DIEMERBROECH, obſ. 10. Et on a vu auſſi des paralyſies produites par la même cauſe. SAURI, phyſ. tom. 4. pag. 85 & 109. J'ai vu un malade paralytique des extrêmités inférieures, touché légérement au front par le tonnerre, qui enflamma les rideaux de ſon lit, & incendia rapidement la mai-

11°. Les cadavres, ouverts après une longue électrisation, ont fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés & gorgés de sang.

12°. L'électricité, appliquée aux animaux, a occasionné de violentes convulsions, des spasmes, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse, l'écume à la bouche, la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine & dans le cerveau. Il paroit par tous ces faits, que les principaux effets de l'électricité sont, de donner la fievre, d'occasionner des convulsions, de raréfier le sang, & de le porter au cerveau : quelquefois, de produire ou d'augmenter la paralysie, & l'on doit faire la plus grande attention à ce que M. THIERRY dit des effets de l'électricité ; je crois devoir rapporter ici un de ses articles les plus essentiels. J'ai ouvert trois ca-

son qu'il habitoit, d'où son domestique eut à peine le temps de le sortir, n'en ressentir aucun effet ni bon ni mauvais. On a vu à Vienne l'électricité occasionner des apoplexies, des vertiges, des défaillances, un tetanos mortel, KIRCKVOLGH, *Diarium medico-practicum*, pag. 168.

davres de perſonnes électriſées : tous trois m'ont offert à peu près le même ſpectacle. Le dernier ſujet avoit été électriſé aſſez longtemps pour une hémiplegie, venue à la ſuite de quelques attaques d'apoplexie. La veille de ſa mort, il ſe traina juſqu'à moi, pour me prier de rétablir un peu ſa tête ébranlée par les chocs terribles qu'il avoit eſſuyé. Je le renvoyai au lendemain ; & ce jour là on me dit qu'il étoit mort ſubitement. Je trouvai, à l'ouverture de la tête, le diamêtre des vaiſſeaux de la dure & piemere, ſi prodigieuſement dilaté, que, dans quelques endroits, on eût pu y inſinuer, ſans efforts, une groſſe plume de cigne. Sur le grand nombre de cadavres que j'ai ouverts, je n'ai jamais trouvé la dilatation & l'engorgement des vaiſſeaux de la tête porté à ce point (*c*).

§. 147. De ces faits on peut juger ce que l'on peut attendre, & ce que l'on doit craindre de l'électricité. La fievre & la pléthore ſont ſouvent nuiſibles dans la paralyſie ; les convulſions le

(c) *Medecine expérimentale*, pag. 246.

le ſont preſque toujours, & ſi elles ſont fortes, elles la produiſent. On ne doit donc point employer l'électricité indiſtinctement dans toutes les paralyſies, mais ſeulement dans celles qui ne dépendent point de la pléthore, & dans leſquelles on ne craindroit ni la fievre, ni les effets des mouvemens convulſifs, mais dans leſquelles, au contraire, la fievre pourroit être utile. Ainſi l'on voit pourquoi ſes effets ont ſi fort varié, pourquoi elle a été louée par les uns, blâmée par les autres. Employée à propos, elle a été utile; dans d'autres circonſtances elle a nui. Sous la conduite d'un habile Médecin, ce remede véritablement héroïque, & qu'il faut retenir en médecine, peut opérer de grands effets, parce qu'il n'eſt employé qu'à propos: & voilà pourquoi il paroît avoir eu des ſuccès à Vienne, dans l'hôpital Théreſien; mais on le vante mal-à-propos comme le ſpécifique des paralyſies; & la ſagacité de M. CAMPER lui avoit déja fait prévoir, en 1746, avant aucune expérience, que vraiſemblablement les effets de l'élec-

tricité étoient ennemis des nerfs, & qu'elle donneroit la fievre (*d*).

On voit que l'électricité a été utile dans les paralyſies des doreurs, & je n'en ſuis point ſurpris ; cette paralyſie eſt une eſpece d'engourdiſſement, occaſionné par un poiſon ſtupéfiant; & les ſpaſmes que l'électricité occaſionne ſont propres à détruire cet état; elle réuſſira auſſi vraiſemblablement dans la paralyſie qui ſuccede aux coliques de plomb. Dans l'un & l'autre cas il n'y a ni pléthore, ni fievre, ni vice dans le cerveau: elle nuira dans un grand nombre d'autres. Son plus grand uſage ſera dans les tempéramens lâches & peu irritables, qui ont beſoin des ſtimulans les plus forts; elle eſt vraiſemblablement le plus fort de tous ; & comme tels ſont ſouvent les tempéramens de ces enfans infortunés, qui naiſſent ou ſourds, ou bornés dans leurs facultés, & pour leſquels on n'a trouvé juſques à préſent aucun ſecours, les ſecouſſes électriques pourroient-elles

(*d*) *De viſu* 4°. Leyde 1746, theſ. miſcell. n°. 9.

leur être de quelque utilité? (*e*) On ne ſe repentira pas de l'eſſayer (*f*). J'ajouterai ici encore une obſervation. Un habile Architecte de mes amis, avoit depuis pluſieurs années une pe-

(*e*) J'ai vu avec grand plaiſir dans les Journaux, qu'on l'a eſſayé à Paris il y a deux ans, (c'eſt dix-huit ans après mon ouvrage), & avec ſuccès, ſur un enfant paralytique & imbécille. " M. MAUDUIT, habile Phy-
" ſicien & ſavant Médecin de la Faculté de
" Paris, vient de guérir dans l'eſpace d'en-
" viron 80 jours, un enfant qui étoit en
" même temps paralytique de la moitié du
" corps & totalement imbécille". *Journal politique des Deux-Ponts*, 1778, n°. 5. Depuis lors M. MAUDUIT a continué à faire des obſervations, qui auront vraiſemblablement tous les caracteres néceſſaires pour les rendre véritablement inſtructives.

(*f*) Pendant un violent orage, le 10 Août 1718, deux jeunes gens ſourds & muets, recouvrerent tout-à-coup l'ouie (*Annal. Vraſtilav.* Tent. 5. ann. 1718.) & on trouve dans les Mémoires de Stokholm, qu'une fille de ſept ans, ſourde & muette dès ſa naiſſance, recouvra peu à peu, par l'uſage de l'électricité, l'ouie, & enſuite apprit à parler, tom. 14. TRNKA, hiſtor. Cophoſeos.

tite tumeur ſur la nuque du cou; qui, dès qu'il étoit réchauffé dans le lit, le faiſoit ſouffrir, & l'empêchoit de dormir, & qui le gênoit même dans le jour pour attacher ſon tour de col. Etant à Paris il alla par curioſité chez M. l'Abbé NOLLET, avec M. BLONDEL, & reçut pluſieurs ſecouſſes électriques. Deux heures après il commença à couler de ſon nez une humeur claire, qui coula à fil, ſans interruption, pendant vingt-quatre heures, & beaucoup moins abondamment les jours ſuivans. Il eſt incroyable quelle quantité d'humeur il rendit. La tumeur diſparut & n'eſt jamais revenue.

Les effets de l'électricité ſur la paralyſie n'ont-ils pas du rapport à ceux de la colere? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'électricité a guéri la paralyſie chez quelques perſonnes, & l'a produite chez d'autres. Il en eſt de même de la colere.

Voilà ce que j'écrivois il y a dix-huit ans; & comme je ne m'occupois alors que de la paralyſie, je n'enviſageai point les effets de l'électricité relativement aux autres maladies de

nerfs ; mais ce que j'ai dit de ſes effets généraux ſert également, & démontre qu'elle eſt encore moins utile dans les maladies convulſives. J'ai connu un homme fort délicat, & dont les nerfs étoient très-mobiles, qui éprouvoit une eſpece de convulſion générale, ſenſible pour les autres, quand on tiroit une étincelle électrique un peu forte à quelques pas de lui ; & l'on comprend que l'extrême ſenſibilité, la grande mobilité ne peuvent pas s'accommoder de l'électricité. Feu M. LINNÆUS avoit déja averti qu'elle étoit inutile aux hyſtériques (*g*). Si elle doit opérer de bons effets ce ſera dans les maladies qui dépendent d'une atonie dans le ſolides, & d'une viſcoſité lente des liquides. Il eſt certain que l'électricité ſtimule les ſolides, & augmente conſidérablement la liquidité ; les expériences les plus ſimples mettent cette derniere propriété ſous les yeux de tous les Phyſiciens : elle fait à cet égard le même effet que la chaleur ; mais plus puiſſamment : elle doit, par

(*g*) Oeuvres, tom. 1. pag. 192.

là-même réuſſir dans les cas où il y a un dérangement de tranſpiration, ſans échauffement, & ſans ſéchereſſe; dans les rhumatiſmes chroniques; dans les maladies où il y aura quelqu'autre évacuation ſupprimée: en un mot, principalement dans les maladies qui dépendent du relâchement de la fibre (*h*), & de la viſcoſité des humeurs. Et comme ces deux cauſes peuvent produire des maladies convulſives, elle pourra alors devenir très-utile; elle rétablira les forces; elle réparera la nutrition, elle ranimera les mouvemens utiles, elle fera diſparoître les faux; ainſi elle guérira les paralyſies & les convulſions. Auſſi M. TURTON, que j'ai déja eu occaſion de citer, m'a aſſuré avoir vu M. CULLEN guérir par ce moyen des paralyſies dans l'hôpital d'Edimbourg; & M. HAEN des *chorea viti*, dans celui de Vienne: & un autre obſervateur a vu à Edimbourg une fille de dix-neuf ans, que la ſuppreſſion de ſes regles avoit rendue hiſté-

(*h*) *In morbis ex fibrâ laxa & viſcoſo ſpontaneo.*

rique, entiérement guérie par l'électricité, qui les rappella (*i*); & ce retour eſt une ſuite de ce que j'ai dit plus haut, que c'étoit un de ſes effets, que de produire des hémorragies. Je vois auſſi deux belles cures de paralyſie par l'électricité dans le même hôpital; mais ni l'une ni l'autre n'étoient la ſuite d'une apoplexie: elles paroiſſoient dépendre du froid. Dans l'une, preſque tous les ſens avoient ſouffert (*k*). On trouve dans différens ouvrages; dans preſque tous les journaux, dans les gazettes, dans les affiches même, des obſervations ſur les effets de l'électricité. Les unes

(*i*) SMIBERT *de menſtruis retentis. Virgo* 19 *annos nata ex menſtruis diu & totis retentis crebro hyſterica, caſſis omnibus aliis in noſodochio Edinenſi citò electricitate reſtituebatur: poſt tres menſes denuò ſupprimuntur; unica vice applicatâ electricitate antequam cubiculo exire potuerit reſtituebantur.*

(*k*) CARMICHAEL *de paralyſi* Ed. 1764. *Ex electricitate vires augentur, partes atrophicæ venuſtatem recuperant; venæ manifeſtius apparent, cuti color amiſſus redit, & in uno caſu cutem pilis viduatam illos recuperare vidi, pag.* 33. Ces grands effets ſont rares.

annoncent ſes miracles ; les autres ſon inutilité ; des troiſiemes ſes dangers. Il ſeroit très-inutile de les recueillir, parce que la plupart n'offrent point les détails ſur leurs cauſes & ſur l'état du malade, qui ſeroient néceſſaires pour nous faire juger avec quelque confiance, quelles ſont les conditions phyſiques dans leſquelles elle a été utile ; & ce n'eſt point des obſervations nombreuſes, mais des obſervations bien faites, que l'on peut attendre la confirmation des principes que je viens d'établir. M. SAUVAGES, qui avoit obſervé attentivement cette partie, étoit venu, fondé ſur les expériences, à en faire plus de cas dans les maladies rhumatiſmales, que dans les maladies nerveuſes ; & il avoit très-bien vu qu'elle étoit un tonique, puiſqu'elle rendit ſous ſes yeux, en très-peu de temps, la ſanté, la force & la couleur à un Chirurgien, qui étoit depuis deux ans dans la Leucophlegmatie (*l*). M. SIGAULT *de* LA

(*l*) *Epiſtolæ Hallero*, nº. 483. tom. 3. pag. 136. M. SAUVAGES ajoute : *ſcio in dubium ea revocari à Pariſienſibus & No-*

FOND avoit commencé à faire des expériences, qui paroiſſoient donner des eſpérances ; & s'il eût pu les ſuivre, ſon exactitude & ſon habileté à obſerver, leur auroient donné le plus grand degré de confiance, & auroient répandu beaucoup de jour ſur cette matiere.

Il me reſte à parler de deux ſecours trop négligés dans les maux de nerfs, mais qui, l'un & l'autre, ſont très-efficaces : le premier eſt la muſique, & le ſecond les frictions.

ARTICLE IV.

De la Muſique.

§. 148. M. ROBINSON & M. LORRY ont bien ſenti, que la muſique devoit être regardée comme un remede des maux de nerfs ; & ils en ont fait le ſujet d'un article de leurs ouvrages : mais cet article eſt ſi vuide de faits chez M. ROBINSON, qu'il n'apprend

letum ea experimenta falſitatis inſimulare : verùm hoc ſanctè affirmo & multiplicibus teſtimoniis, &c.

preſque rien (*m*). M. LORRY a beaucoup mieux rempli le ſien, & l'a rendu très-intéreſſant (*n*). Je profiterai des obſervations qu'il a ajoutées à celles d'ALBRECHT, & de celles de M. de JAUCOURT (*o*); & j'y en joindrai d'autres, qui ne ſe trouvent ni dans l'un ni dans l'autre ouvrage, & quelques-unes qui me ſont propres.

§. 149. La muſique eſt vraiſemblablement le premier des arts agréables, parce qu'il avoit un modele parfait dans le chant des oiſeaux, que l'homme avoit le moyen d'imitation tout prêt, & qu'il eſt peut être né chanteur. Par lamême ſes progrès durent ſans doute être rapides; & dans ces premiers tems, où tout étoit nouveau pour lui, où il obſervoit tout avec intérêt & avec attention, où les ſyſtêmes, les opinions, les préjugés, n'empêchoient pas de bien voir, on ne dut pas tarder à remarquer tous les effets que la muſique opéroit: on dut les voir

(*m*) Pag. 243. 345.
(*n*) Tom. 2. pag. 111.
(*o*) *Encyclopéd. art. Muſiq.* tom. 10. pag. 899.

dans toute leur étendue. On s'apperçut bientôt de tout son pouvoir sur l'œconomie animale ; & en voyant qu'elle agissoit sensiblement sur la façon de penser & sur les passions, on s'en servit pour les régir ; & l'on jugea avec raison, que, puisque les passions avoient de l'influence sur le corps, la musique en auroit aussi ; & si l'on s'étonne de lire qu'on ordonna la musique à Ulisse, pour le guérir d'une plaie faite par la morsure d'un sanglier, c'est qu'on ne fait pas attention, que rien ne nuit à la guérison des plaies autant que les passions tristes de l'ame, & que chez un homme vif, affairé, ambitieux, être alité par un accident, est un vrai chagrin, qui donne de l'ennui, de l'humeur, de l'impatience, de l'insomnie, & par-là retarde sa guérison ; la musique guérit en ramenant le calme & la sérénité. D'ailleurs la musique même, sans détruire la cause de la douleur, en ôte le sentiment ; prévient par-là l'irritation que la douleur produit, & contribue encore, par ce second moyen, à la guérison de la plaie. Enfin, comme il est certain

qu'une ſituation agréable de l'ame augmente la tranſpiration, la muſique peut encore avoir été utile dans les plaies à ce dernier titre. On les voit tous les jours s'envenimer par la peine, & s'aigrir par la douleur. J'ai vu moi-même une femme aſſez âgée, avoir un uleere ſur la hanche, que rien n'avoit pu faire fermer pendant deux ans, qu'elle avoit eu de l'inquiétude ſur un fils qui étoit hors du pays, & dont elle n'avoit point de nouvelles, & qui ſe guérit aſſez promptement, quand ce fils deſiré fut revenu dans une ſituation agréable. C'eſt ſans doute comme un palliatif de la douleur, & en facilitant la tranſpiration, que la muſique a pu être utile dans quelques douleurs de ſciatique & de goutte, & qu'enſuite de ces premieres obſervations, elle a été recommandée dans ces maladies par des Médecins. Il y en a des exemples dans pluſieurs anciens Ecrivains. On voit dans un Hiſtorien, qu'ALBERT *Duc de Baviere*, fils de *Fréderich*, calma les douleurs cruelles de la goutte, par une muſique douce & ſoutenue; & C. GESNER cite l'obſervation d'un Italien ſouffrant

de la ſciatique depuis un an, qu'une muſique danſante anima à la danſe, & qui, ayant danſé tous les jours pendant une ſemaine, ſe trouva parfaitement guéri (*p*).

Dans le premier cas, on voit l'effet de la ſimple muſique: dans le ſecond, elle paroît n'avoir agi qu'au moyen de la danſe; & c'eſt l'exercice qui a fait du bien: mais quel eſt l'homme ſouffrant d'une ſciatique qui ſe mît à danſer, ſi la muſique ne l'animoit pas, & ne commençoit pas à ſoulager ſes douleurs. J'ai vu un exemple frappant de ſon action générale chez un jeune homme, qui, ayant eu la rougeole très-forte à Montpellier en 1746, dans l'été, n'avoit repris ni ſes forces ni ſon bien-être au bout de trois mois; mais qui, ſans maladie, reſtoit dans un état de langueur; il alla à la Meſſe de l'ouverture des Etats: il y avoit ce jour-là une muſique ſuperbe, qui lui fit un ſingulier plaiſir: il ſortit beaucoup plus à ſon aiſe & beaucoup plus fort; & dès ce moment

(*p*) RUMLER *cent. obſerv.* 98. ALBRECHT. ib.

il se remit complettement. Ces effets paroissent ceux de la simple musique dansante, dont un autre effet est celui de diminuer la fatigue. M. LORRY remarque très-bien, que l'exercice aidé du rithme, peut être continué beaucoup plus long-tems. Il cite l'exemple des jeunes personnes, que le plus petit exercice fatigue, & qui, dans un bal, passent la nuit à danser continuellement: & il ajoute, que M. *le Marechal de* SAXE avoit remarqué, que si l'on bat la caisse en marche, les troupes sont beaucoup moins fatiguées. Les chasseurs éprouvent tous les jours, que la chasse, avec une meute qui donne beaucoup de voix, les fatigue infiniment moins que quand ils chassent en silence. Cependant les plus grands effets de la musique sont sur les passions, & sur les maladies véritablement nerveuses; & on a à juste titre divisé cette musique en *incitative* & *calmante*. Ses effets moraux étoient déja connus à la même époque que ses effets physiques; & dans le tems qu'on guérissoit la plaie d'Ulisse par la musique, lui & AGAMEMNON avoient placé auprès de leurs épouses, des musiciens; PHÆMIUS

& DEMODOCE, qui étoient chargés d'entretenir leur chasteté en leur jouant sur le mode dorique (*q*). Si le suc-

(*q*) Les anciens avoient quatre principaux modes. Le *Dorien*, destiné aux chants graves & religieux : le *Phrygien*, qui portoit à la fureur : le *Lydien*, propre aux complaintes ; & l'*Eolien*, qui inspiroit l'amour & le plaisir. Toute la doctrine de la musique des anciens est très-obscure, & en général on est très-porté à en juger assez défavorablement, & à révoquer en doute, ou à rabaisser considérablement ce qu'on rapporte de ses effets. On se fonde principalement sur ce qu'ils n'avoient point l'art des différentes parties ; sur ce que leurs instrumens étoient moins parfaits, moins nombreux ; sur ce qu'il ne s'est rien conservé de leur musique. Je ne suis point dans le cas de pouvoir dire, sur cette question, tout ce qu'il doit sans doute y avoir à dire ; mais on me permettra quelques remarques, qui serviront à prouver que je n'ai pas cru rapporter des faits totalement fabuleux.

1°. Si l'on fait attention que la poésie, la sculpture, la peinture, la gravure & l'architecture, ont été portées par les anciens à un point auquel les modernes ne paroissent pas encore avoir atteint, on sera plus disposé à croire que la musique, art du même genre, doit aussi avoir été portée très-loin, & peut-être même plus loin, comme je l'ai déja dit.

cès de Demodoce n'eſt pas à l'avantage de la muſique, le fait prouve au moins la confiance ; & cette confiance ne

2°. Quoiqu'ils n'euſſent point l'art de faire harmonie avec des chants différents, & qu'ils ſe bornaſſent à faire jouer la même mélodie ſur un autre ton, il me ſemble que l'impreſſion que fait la muſique eſt due bien plus à la mélodie qu'à l'harmonie : & ſi cela eſt, comme il eſt certain que la compoſition fait perdre un peu de l'effet du chant principal, n'eſt-il pas vraiſemblable que l'harmonie, qui conſiſtera dans la réunion du même chant, joué ſur différens tons, à l'octave, à la tierce, à la quinte, par exemple, les uns des autres; en étonnant moins, en flattant même moins, l'oreille, conſervera mieux tout l'effet que doit produire le chant ſimple? M. ROUSSEAU, qui a fait plus que perſonne ſa muſique pour ſes paroles, & qui a voulu qu'elle eût le même eſprit, la même expreſſion, a compoſé pluſieurs ſymphonies dont toutes les parties ne ſont preſque que la même mélodie ſur différens tons : il a jugé peut-être que des mélodies différentes affoibliroient ou couvriroient cette expreſſion ; ſon opera eſt cependant un de ceux qu'on peut entendre le plus ſouvent.

Quant au nombre & à la perfection des inſtrumens des anciens, il eſt vrai que nous

pouvoit être fondée que ſur quelques obſervations, qui ſe reproduiroient peut-être ſi l'on étoit auſſi attentif à ob-

avons quelques inſtrumens qu'ils n'avoient pas, & qu'on a perfectionné quelques-uns de ceux qu'ils avoient : mais les inſtrumens que nous avons de plus qu'eux, ſont-ils ceux qui ont le plus d'expreſſion ; & un peu plus d'étendue rend-elle un inſtrument plus propre à mouvoir les paſſions ? Il faut imiter leurs tons, & elles ne ſont jamais au chevalet.

S'il ne nous eſt rien parvenu de la muſique ancienne, cela prouve ſimplement ce que l'on ſait déja ; c'eſt, que les beaux arts périrent dans les ſiecles de barbarie encore plus que les ſciences : les couvens furent un aſyle pour celles-ci, & ils mépriſoient les beaux arts. D'ailleurs il a péri tant d'ouvrages de ſciences, tant de Poëtes ; il s'eſt conſervé ſi peu d'exemplaires des meilleurs, qu'il n'eſt pas ſurprenant que des ouvrages de muſique, infiniment plus rares, qui n'étoient liſibles que pour peu de gens, & vraiſemblablement, au bout de quelques années, pour perſonne, aient totalement diſparu. Il y a peut-être de nos jours en Europe quatre à cinq mille exemplaires de quelques mauvaiſes tragédies, & trois ou quatre cents du Devin du village, ou du meilleur opéra de M. GRETRY. J'ajouterai encore, que ſi l'on ſe rappelle le goût exceſſif des Grecs pour tous

ſerver aujourd'hui, qu'on paroiſſoit l'être alors: & plus de huit cents ans après ces deux muſiciens, on croyoit encore

les beaux-arts, ſi l'on fait attention à quel point ils avoient porté la fineſſe de la critique en ce genre, ſi l'on remarque qu'ils paroiſſoient ſinguliérement organiſés pour les cultiver, on comprendra qu'ils ont dû porter la muſique très-loin; & ceux qui ont entendu opérer des effets étonnans avec un ſimple ſifflet, comprendront comment, ſans beaucoup d'inſtrumens, ou ſans des inſtrumens fort compoſés, on peut faire beaucoup de choſes en ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils avoient des regles ſûres pour adapter la muſique aux circonſtances, & nous ne les avons pas. A travers l'obſcurité, qui regne encore ſur l'hiſtoire des flûtes droites & gauches, on voit cependant que la muſique qui s'exécutoit ſur l'une, avoit des caracteres abſolument différens de celle qui s'exécutoit ſur l'autre; & le directeur d'un ſpectacle pouvoit ordonner de la muſique pour un événement ſacré, gai, triſte, & étoit ſûr d'être obéi. Aujourd'hui, il y a de la muſique pour toutes ces circonſtances; mais les regles n'en exiſtent que pour le goût des compoſiteurs: ainſi, à cet égard, nous paroiſſons avoir perdu. Et en général on peut dire ce que j'ai déja dit, c'eſt que des nations chez leſquelles ont éclos tant de chefs-d'œuvres

à cette influence de la muſique ſur les mœurs; puiſque TIMOTHÉE fut jugé publiquement à Lacédémone, pour avoir fait à la guitare des changemens, qui, en rendant ſes effets plus attendriſſans

des beaux-arts, modeles éternels de la poſtérité, ont dû naturellement porter la muſique à un grand point de perfection: & cette muſique a dû, à mérite égal, opérer de plus grands effets, j'en conviens, parce qu'ils avoient plus de receptivité: ils la ſentoient mieux; ils devoient en être plus affectés. Chez les nations les plus policées de l'Europe, la majeure partie des habitans eſt peu ſenſible aux plaiſirs des beaux-arts: les chefs-d'œuvres des APPELLES, des PHIDIAS, des TIMOTHÉES ne ſont rien pour eux. Il n'y avoit peut-être pas un Athénien qui ne fût diſtinguer une couleur fauſſe & un faux ton; & en général les pays chauds paroiſſent donner la plus grande perfection à nos organes pour la muſique: le Languedoc eſt la province de France la plus féconde en Muſiciens; on en trouve un plus grand nombre dans le Royaume de Naples que dans le reſte de l'Italie; & un très-bon obſervateur a remarqué, que les negres avoient dans leurs danſes une préciſion que l'on ne trouve point chez les Européens. *Voyage à la Martinique*, par M. de CHANVALON, pag. 66.

& plus voluptueux, pouvoient corrompre les mœurs : il fut obligé d'arracher en public les cordes qu'il avoit ajoutées, & il fut chaſſé de la ville (*r*).

Quand ACHILLE s'emportoit, Chiron jouoit de la guitare pour l'appaiſer, & CLINIAS ſe ſervoit de cet inſtrument pour ſe calmer lui-même, quand il ſentoit qu'il alloit s'irriter, ou pour ſe calmer, quand il s'étoit fâché. Le Chancelier Th. MORUS ſe ſervit de la muſique pour adoucir l'humeur de ſa femme.

Mais l'exemple le plus détaillé, le plus avéré, & preſque auſſi ancien que le ſiege de Troye, d'une maladie nerveuſe, guérie par la muſique, c'eſt celui de la mélancolie, tantôt triſte, tantôt violente, de SAÜL, ſi bien cal-

(*r*) On rapporte un fait à peu-près ſemblable de SOLIMAN ſecond. FRANÇOIS premier lui avoit fait préſent d'une bande de Muſiciens : il les reçut d'abord avec plaiſir & s'en amuſa beaucoup ; mais s'étant apperçu qu'ils faiſoient une trop forte impreſſion ſur le peuple, qui paroiſſoit prendre une paſſion pour cet art, craignant que les eſprits ne s'amolliſſent, il fit briſer les inſtrumens & renvoya les Muſiciens. *Prætorius de muſicâ vocali* ALBR. pag. 78.

mée par la harpe de DAVID. ASCLEPIADE avoit regardé ce bel art comme le remede eſſentiel des phrénéſies, & de toutes les maladies de l'eſprit; & ARETÉE l'a recommandé contre une eſpece de mélancolie religieuſe.

Si la muſique pouvoit entretenir les vertus, calmer les paſſions, guérir les maux moraux & phyſiques, il n'eſt pas étonnant qu'elle pût auſſi animer trop les paſſions; & l'exemple le plus frappant que l'antiquité nous fourniſſe eſt celui d'ALEXANDRE, que TIMOTHÉE pouvoit jeter dans la fureur, & qu'il calmoit ſur le champ en changeant de mode. L'hiſtoire moderne fournit l'exemple d'Eric le bon, Roi de Danemarck, qu'un muſicien jeta avec toute ſa Cour dans une profonde triſteſſe; enſuite dans la joie la plus vive, & enfin dans une agitation ſi emportée, que le Roi, qui, prévenu de l'effet qu'attendoit le muſicien, avoit fait ôter toutes les armes, enfonça une porte pour en avoir, & tua quatre perſonnes (*s*). Plus récem-

(*s*) ALBRECHT, pag. 95. LILIO GIRALDI dit avoir vu quelque choſe de ſemblable chez LEON X.

ment encore, GOUDIMEL, ce fameux muſicien du ſeizieme ſiecle, jouant aux noces du duc de Joyeuſe, anima ſi fort un des aſſiſtans, qu'il vouloit abſolument ſe battre avec quelqu'un: mais alors on commença à chanter un air dans le mode *ſous-Phrygien*, qui le rendit tranquille comme auparavant (*t*). AMURAT IV, qui venoit de maſſacrer ſes freres, fut ſi fort adouci par un habile joueur de Pſaltérion, l'un des condamnés, que, non ſeulement il en obtint la vie & celle de ſes amis, mais qu'il arracha même des larmes à ce barbare Empereur (*u*).

Sans examiner juſqu'à quel point ces hiſtoires, & pluſieurs autres qu'il eſt inutile de rapporter, ſont exactes, on peut remarquer que les hommes les plus éclairés & les plus ſages de l'antiquité, ont donné beaucoup à la

(*t*) BAYLE, art. *Goudimel.* M. ROUSSEAU, qui rapporte ces faits, ajoute, en parlant du dernier: cela eſt dit avec autant de confiance que ſi Goudimel eût pu ſavoir exactement en quoi conſiſtoient le mode Phrygien & le mode Hypophrygien.

(*u*) HALLER *Elem. phyſ.* tom. 5. pag. 304.

puiſſance de la muſique. PYTHAGORE, PLATON, CICERON, LUCIEN, PLUTARQUE, PLINE, en faiſoient le plus grand cas, & lui attribuoient la plus grande influence ſur les mœurs; & POLYBE attribue la férocité des CYNETHIENS à ce qu'ils étoient les ſeuls peuples de *l'Arcadie* qui ne connuſſent pas la muſique (*x*).

Mais quoique tous ces faits prouvent les impreſſions de la muſique ſur l'homme (*y*), on en a de plus modernes

(*x*) ALBRECHT, pag. 75.

(*y*) Elle agit auſſi ſur quelques animaux: on en voit tous les jours qu'elle paroît affecter, les uns agréablement, les autres déſagréablement. Il y a des chiens qui paroiſſent donner quelque attention à la muſique; d'autres ſouffrent & hurlent dans les concerts les plus agréables; & un ami de M. MEAD vit un chien, qu'un ton qui lui étoit déſagréable, répété ſouvent, jeta dans une agitation, un malaiſe & des convulſions qui ne ceſſerent que par la mort. Voy. *Encyclop. art. Muſ.* tom. 10. pag. 904.

VIGNEUL MARVILLE eut la curioſité d'obſerver l'effet de la muſique ſur différens animaux. Il paroît qu'il étoit bien foible ſur quelques-uns, & totalement nul ſur d'autres, *Mélange d'hiſt. & de littérat.* tom. 2.

& qui décident plus complettement ſon effet médicinal.

D'abord il eſt certain que l'on voit ſouvent, dans la partie méridionale du Royaume de Naples, guérir une eſpece d'hypocondrie particuliere à ce pays-là, qui attaque ſur-tout dans les ſaiſons chaudes, & qui ſe reproduit quelquefois pluſieurs années de ſuite à la même époque. On a attribué très-long-tems cette maladie à la morſure de la Tarantule; mais il eſt bien démontré aujourd'hui que la tarantule n'y a aucune part: un Suédois, M. KOELER, eſt le premier qui l'ait prouvé; & M. SERAO l'a confirmé avec plus de détails (2): mais il ſuffit que le peuple ſoit frappé de cette opinion, & que les tarantules ſoient fréquentes dans ce pays, pour que, dès que quelqu'un eſt atteint de cette maladie, on le croie mordu par cet animal; & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut de la force imitative

pag. 82. Il rapporte dans le même endroit, que la plus belle muſique attriſtoit ſinguliérement JUSTE LIPSE: mais j'ai dit ailleurs combien Juſte Lipſe étoit malade.

(2) HALLER. *Elem. phyſ.* liv. 15. L. 3, §. 14. tom. 5. pag. 305.

tative dans les maux de nerfs on comprendra aiſément comment cette maladie peut prendre la même forme chez tous les individus. Ce qu'il y a auſſi de commun chez tous, c'eſt que la muſique les guérit: un violon eſſaie pluſieurs airs danſans en leur préſence, juſqu'à ce qu'il en ait trouvé un qui faſſe impreſſion; alors le malade s'anime peu-à-peu, il ſe met à danſer, danſe quelquefois pendant pluſieurs heures de ſuite; & cet exercice, répété plus ou moins ſouvent, ne manque jamais de le guérir, ſoit dans une premiere attaque, ſoit dans les ſuivantes ſi elles ſe répetent. C'eſt peut-être l'idée que cette maladie étoit l'effet de la morſure d'une tarantule, qui conduiſit à eſſayer la muſique, que GALIEN a déja recommandée contre la morſure des viperes & des ſcorpions de la Pouille: & dans ce ſiecle, M. de SAULT, ce ſage Médecin de Bourdeaux, l'a employée avec ſuccès dans la morſure des chiens enragés, dans laquelle il voyoit bien que les nerfs jouoient le plus grand rôle (*a*). Un

(*a*) M. de SAULT recommandoit auſſi la muſique dans l'étyſie.

Médecin guérit une femme devenue folle par l'inconſtance de ſon amant, en introduiſant dans ſa chambre, ſans qu'elle les vît, des muſiciens, qui lui jouoient trois fois par jour des airs bien appropriés à ſon état. Un organiſte qui étoit dans un délire violent, fut calmé par un concert que quelques amis exécutèrent chez lui (*b*)., & M. ALBRECHT, que j'ai ſi ſouvent cité, guérit un homme extrêmement hypocondre, & extrêmement fatigué des remedes, qui, dans un accès très-fort, lui demandoit inſtamment un remede prompt & efficace, en lui chantant une chanſon, ſans doute très-plaiſante,

(*b*) Encyclop. ib. p. 906. On lit dans le même endroit, que les Américains ſe ſervent de la muſique dans preſque toutes les maladies, pour diſſiper la crainte & ranimer le courage & les forces du malade. " J'ai oui dire à une perſonne de qualité, „ qu'étant ſubitement frappée d'une mala„ die violente, au lieu de recourir aux „ Médecins, elle fit venir des violons, „ qui lui donnerent ſi bonne aubade, que „ les viſceres étant émues, & les humeurs „ venant à ſe fondre, elle recouvra en peu „ d'heures une ſanté parfaite. VIGNEUL „ MARVILLE *mélanges* &c. t. I. pag. 196.

qui l'égaya si fort, qu'il sortit du lit en faisant des éclats de rire, & il se trouva parfaitement guéri (*c*). Mais les faits les plus détaillés sont ceux qui sont consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences, & que je crois devoir rapporter en entier : ce sont les cas particuliers, & non pas les préceptes généraux qui décident à essayer ; & ceux-ci sont bien propres à produire cet effet.

„ Un musicien illustre, grand com-
„ positeur, fut attaqué d'une fievre,
„ qui, ayant toujours augmenté, devint
„ continue avec des redoublemens.
„ Enfin le septieme jour il tomba dans
„ un délire très-violent, & presque
„ sans aucun intervalle, accompagné
„ de cris, de larmes, de terreurs,
„ & d'une insomnie perpétuelle. Le
„ troisieme jour de son délire, un de
„ ces instincts naturels, que l'on dit
„ qui font chercher aux animaux ma-
„ lades les herbes qui leur sont pro-
„ pres, lui fit demander à entendre
„ un petit concert dans sa chambre.
„ Son Médecin n'y consentit qu'avec

(*c*) §. 314.

» beaucoup de peine. On lui chanta
» les cantates de M. BERNIER. Dès
» les premiers accords qu'il entendit,
» ſon viſage prit un air ſerein ; ſes
» yeux furent tranquilles, les convul-
» ſions ceſſerent abſolument ; il verſa
» des larmes de plaiſir, & eut alors
» pour la muſique une ſenſibilité qu'il
» n'avoit jamais eue, & qu'il n'a plus,
» étant guéri. Il fut ſans fievre durant
» tout le concert ; & dès que l'on eut
» fini, il retomba dans ſon premier
» état.

» On ne manqua pas de continuer
» l'uſage d'un remede, dont le ſuccès
» avoit été ſi imprévu & ſi heureux :
» la fievre & le délire étoient toujours
» ſuſpendus pendant les concerts, &
» la muſique étoit devenue ſi néceſ-
» ſaire au malade, que la nuit il fai-
» ſoit chanter, & même danſer une
» parente qui le veilloit quelquefois,
» & qui étant fort affligée, avoit bien de
» la peine à avoir pour lui ces ſortes
» de complaiſances. Une nuit entr'au-
» tres, qu'il n'avoit auprès de lui que
» ſa garde, qui ne ſavoit qu'un mi-
» ſérable vaudeville, il fut obligé de
» s'en contenter, & en reſſentit quel-

» qu'effet. Enfin 10 jours de muſique
» le guérirent entiérement, ſans au-
» tres ſecours que celui d'une ſaignée
» du pied, qui fut la ſeconde qu'on
» lui fit, & qui fut ſuivie d'une
» grande évacuation. M. DODART
» rapporte cette hiſtoire, qu'il avoit
» bien vérifiée. Il ne prétendoit pas
» qu'elle pût ſervir d'exemple ni de
» regle; mais il eſt aſſez curieux de
» voir comment, dans un homme dont
» la muſique étoit, pour ainſi dire,
» devenue l'ame, par une longue &
» continuelle habitude, des concerts
» avoient rendu peu-à-peu aux eſprits
» leur cours naturel. Il n'y a pas d'ap-
» parence qu'un Peintre pût être gué-
» ri de même par des tableaux; la pein-
» ture n'a pas le même pouvoir que
» la muſique ſur le mouvement des
» eſprits, & nul autre art ne la doit
» égaler ſur ce point (*d*).

Le ſecond fait eſt peut-être encore plus frappant, parce que le malade étoit plus mal. « Un Maître à dan-
» ſer d'*Alais*, s'étant pendant le car-

(*d*) *Hiſt. de l'Académ. Royale. des Scienç.* 1707. pag. 8.

» naval de 1708, d'autant plus fatigué
» aux exercices de sa profession, qu'ils
» sont plus agréables, en tomba ma-
» lade dès le commencement du ca-
» rême. Il fut attaqué d'une fievre
» violente, & le 4 ou 5 jour, il tom-
» ba dans une létargie dont il fut long-
» tems à revenir. Il n'en revint que
» pour entrer dans un délire furieux
» & muet, où il faisoit des efforts
» continuels pour sauter hors de son
» lit; menaçoit de la tête & du vi-
» sage ceux qui l'en empêchoient, &
» même tous ceux qui étoient présens,
» & refusoit obstinément, & toujours
» sans parler, tous les remedes qu'on
» lui présentoit. M. de MANDAJOR
» le vit en cet état: il lui tomba dans
» l'esprit que peut-être, la musique
» pourroit remettre un peu cette ima-
» gination si déréglée, & il en fit la
» proposition au Médecin, qui ne dé-
» sapprouva pas la pensée; mais il crai-
» gnit avec justice le ridicule de l'exé-
» cution, qui auroit été encore infi-
» niment plus grand, si le malade fût
» mort dans l'opération d'un pareil
» remede. Un ami du Maître à dan-
» ser, que rien n'assujettissoit, et

„ de ménagemens, & qui ſavoit jouer
„ du violon, prit celui du malade,
„ lui en joua les airs qui lui étoient
„ les plus familiers. On le crut plus
„ fou que celui qu'on gardoit dans
„ ſon lit, & on commençoit à le charger
„ d'injures; mais preſque auſſi-tôt le
„ malade ſe leva ſur ſon ſéant, com-
„ me un homme agréablement ſur-
„ pris: ſes bras vouloient figurer les
„ mouvemens des airs; mais parce
„ qu'on les lui retenoit avec force,
„ il ne pouvoit marquer que de la tête
„ le plaiſir qu'il reſſentoit. Peu-à-peu
„ cependant, ceux même qui lui te-
„ noient les bras, éprouvant l'effet du
„ violon, ſe relacherent de la violence
„ dont ils les tenoient, & cédérent aux
„ mouvemens qu'il vouloit ſe donner,
„ à meſure qu'ils reconnurent qu'il n'é-
„ toit plus furieux. Enfin, au bout d'un
„ quart-d'heure le malade s'aſſoupit
„ profondément, & eut pendant ce
„ ſommeil une criſe qui le tira d'af-
„ faire (*e*)". M. de SAUVAGES a vu un jeune homme, qui, dans chaque redou-

(*e*) Académie des Sciences, 1708. pag. 172. art. 6, &c.

blement d'une fievre intermittente, avoit un mal de tête de la plus grande violence, que le bruit d'une caiſſe de tambour, à côté de ſon lit, ſoulageoit ſinguliérement (*f*).

Enfin, plus récemment encore, M. POMME a employé le violon avec ſuccès, pour calmer une jeune perſonne, qui avoit des accès hyſtériques de la plus grande force (*g*); & je puis joindre ici deux faits, qui, s'ils ne prouvent pas l'utilité de la muſique comme remede, prouvent au moins ſon influence ſur les nerfs, & aſſurent par-là même, que, bien dirigée, elle peut leur être utile. Un jeune homme fut attaqué, ſans cauſe apparente, d'un premier accès d'épilepſie. Sur la fin de l'accès il entend de la muſique : huit ſemaines

(*f*) Tom. 2. pag. 231. *Tarantiſmus*

(*g*) *Traité des vapeurs*, tom. 1. pag. 16. *La puiſſante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de l'oreille*, &c. Cette jeune perſonne étoit dans le cas dont j'ai parlé ailleurs. Pendant l'accès, ſes facultés étoient ſinguliérement augmentées, & elle faiſoit des vers charmans, &c.

après il en entend de nouveau, & elle lui donna un ſecond accès. Dès-lors, ſi de huit en huit ſemaines il entend de la muſique, il eſt certainement attaqué. Dans l'entre-deux elle ne lui fait rien (*h*). Le ſecond fait eſt tiré d'un mémoire à conſulter, que je reçus de Ham en Veſtphalie, il y a dix ans, pour un enfant de ſept ans, qui depuis environ deux ans, ſans accident marqué, avoit ſi fort ſouffert dans ſa faculté de parler, qu'il ne pouvoit pas même prononcer une ſyllabe ſans les plus grands efforts, & qui, aimant beaucoup la muſique, paſſoit ſouvent des heures aux clavecin. Dans certains tems il n'y avoit que certains tons qui lui fiſſent plaiſir; mais on voyoit que tous les autres lui étoient ſi fâcheux, qu'ils lui donnoient des convulſions dans les muſcles du viſage, des yeux, de la machoire, & quelquefois même dans des muſcles plus éloignés.

Il me paroît, que, de tous ces faits, on eſt fondé à conclure, que les

(*h*) KRUGER *de lege naturæ* §. 22. tiré de *Scharſchmidt.*

impreſſions de la muſique ſur le genre nerveux ſont trop marquées, pour qu'on puiſque douter qu'elle ne doive pas avoir une grande influence ſur la ſanté, & contribuer puiſſamment à opérer des guériſons, ſur-tout dans les maladies nerveuſes; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'employât plus ſouvent dans l'hypocondrie, & dans les différentes eſpeces de démence : on pourroit ſans doute s'en promettre d'infiniment meilleurs effets que des remedes déſagréables & fatigans, que l'on emploie ſi opiniâtrément. Ce remede s'applique ſans violence, ſe répete auſſi ſouvent que l'on veut, ſe continue auſſi long-tems qu'il paroît être néceſſaire, & ne peut jamais avoir aucun inconvénient. Il eſt ſi fâcheux pour les Médecins, de ne pouvoir point très-ſouvent épargner aux malades des remedes dégoûtans & fatigans, qu'il devra leur être bien doux d'en employer quelquefois d'agréables; & celui-ci auroit l'avantage de ſuſpendre au moins le ſentiment du mal, lorſqu'il ne pourroit pas en diſſiper la cauſe. M. BERDOLT le fils, Médecin de Monbelliard, qui, au vrai génie obſervateur, joint

des connoiſſances très-étendues, & des obſervations très-nombreuſes & très-bien vues, m'a dit avoir remarqué de très bons effets de la muſique dans cette triſteſſe, accompagnée d'une eſpece de petite fievre nerveuſe, que quelques enfans éprouvent dans le tems du déſſéchement de la petite verole, & qu'il attribue à l'impreſſion du miaſme ſur le genre nerveux.

Des frictions.

§. 149. Un autre remede, moins agréable ſans doute que la muſique, mais qui ne donne non plus aucun dégoût au malade, qui ne fatigue point ſon eſtomac, qui n'uſe point ſes forces, qui n'exige aucune dépenſe, & qui eſt d'une très-grande efficace, ce ſont les frictions, qui ſont encore un de ces remedes dont les anciens faiſoient bien plus d'uſage, & tiroient bien plus de parti que nous, & ſur leſquelles on n'a rien dit d'eſſentiel, que ce qu'en avoit déja dit Celſe. Tombées preſqu'entiérement en déſuétude comme remede, peu de Médecins les conſeilloient; mais quelques charlatans les

employoient comme une panacée. P. BORELLI en cite un en France, & VILLIS un autre en Angleterre, qui s'en ſervoient avec ſuccès dans pluſieurs cas. C'eſt aux Médecins Anglois du ſiecle dernier, que l'on a l'obligation de les avoir rappellées, à peu près en même tems que les bains froids (*i*).

Je ne dois point m'occuper ici de tous les bons effets des frictions dans différentes maladies: je me bornerai à indiquer leurs effets généraux, & je ne les enviſagerai en détail que relativement aux maux de nerfs. HIPPOCRATES avoit déja apprécié les effets des frictions. Elles peuvent réſoudre, dit-il, contracter, incarner, diminuer,

(*i*) FULLER eſt, ſi je ne me trompe, le premier qui en ait fait le ſujet d'un chapitre particulier (*of. chafing; Medicin gymnaſtica*, 8°. Lond. 1704. pag. 210.) M. LINCH en a auſſi fait un article à part: *Guide to health*, part. 3. ch. 5. 8°. Lond. 1754. Mais l'Auteur qui en a traité le plus en détail, c'eſt M. ADOLPH, Profeſſeur à Leipſich, dans une très-bonne diſſertation qui ſe trouve dans le recueil de toutes celles dont il eſt l'Auteur, & qui ſont toutes bonnes. ADOLPH, diſſert. phyſ. med. 4°. Lipſ. 1747. pag. 429.

ſuivant leur degré de force (*k*); & ARISTOTE vouloit qu'on s'en ſervît pour rendre le corps perſpirable. ASCLEPIADES en faiſoit un grand uſage : mais CELSE n'a pas craint de dire, qu'il n'avoit cependant rien fait dont le fond de la doctrine ne ſe trouvât dans HIPPOCRATES. Comme ASCLEPIADES n'a rien écrit, CELSE eſt le premier qui ait détaillé leurs effets avec la plus grande juſteſſe (*l*) : mais on peut dire de lui ce qu'il diſoit d'ASCLEPIADES; & cela eſt encore vrai de GALIEN, qui a parlé des effets des frictions dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages (*m*), & qui paroiſſoit en faire grand cas. Et en effet, on ne peut rien ajouter aux principes généraux d'HIPPOCRATES; mais on peut les enviſager ſous des points de vue un peu différens. 1°. Les fric-

(*k*) *De Medic. offic.* liv. 2. CHART. tom. 11. Dans un autre endoit, *de articulis*, il les emploie pour redonner de la force aux parties affoiblies.

(*l*) *De medicin.* liv. 2. ch. 74.

(*m*) *De Santitate tuend.* liv. 5. ch. 3. *De meth medend.* liv. 4. chap. 16. liv. 6 ch. 7, &c.

tions peuvent être considérées comme n'agissant que sur la peau, & leurs effets sont les mêmes où qu'on les applique. 2°. On peut les envisager en tant qu'elles agissent sur les viscères du bas ventre. 3°. On doit apprécier leurs effets sur la transpiration, indépendamment de leur action générale sur la peau. 4°. Il faut examiner leur efficace relativement à la force ou à la foiblesse de la fibre, & à l'augmentation ou la diminution de la nutrition. 5°. Leurs effets sur le genre nerveux méritent une attention particuliere. 6°. Leurs effets, quand elles sont jointes à quelques applications, doivent aussi être envisagés séparément. Je détaillerai ces effets les uns après les autres.

1°. Il n'y a personne qui n'ait frotté ses mains pour les réchauffer; & ce fait commun, bien examiné, suffiroit pour apprécier tout ce que l'on peut attendre des frictions. On voit encore à l'œil leur effet dans les saignées. Si le sang coule mal, on frotte le bras, & le jet reparoît: il est donc certain que les frictions accélerent le mouvement du sang; d'abord dans les veines qui sont plus superficielles, ensuite dans

les arteres ſi on les fait plus fortes, ou ſi on les prolonge; & cette friction peut être portée au point d'enflammer la peau, de précipiter la circulation, & de donner une fievre ardente. L'effet de la friction eſt donc, de mettre en mouvement les humeurs croupiſſantes & épanchées. On s'en ſert ſouvent pour diſſiper des tumeurs, pour les atténuer, pour déſobſtruer les vaiſſeaux, pour détruire les effets qui étoient une ſuite de cette obſtruction; pour ranimer l'action des vaiſſeaux, & pour rétablir la circulation dans ceux où elle eſt trop languiſſante; & ces effets ne ſe bornent point à la partie ſur laquelle elle agit; mais ils influent ſur toute la machine: auſſi CELSE & depuis lui ZECCHIUS ſe ſont ſervis des frictions ſur les bras, les cuiſſes, les jambes, pour ranimer l'action de l'eſtomac.

2°. Ces mêmes effets, qu'elle produit ſur les tégumens & ſur les muſcles extérieurs, elle les produit ſur toutes les parties auxquelles ſon action peut s'étendre; & comme les viſceres du bas ventre ne ſont couverts que par des parties molles, il eſt certain que les

frictions operent ſur eux d'une façon très-ſenſible; en diſſipant les engorgemens, en atténuant les humeurs croupiſſantes, en les faiſant couler, en ranimant l'action de l'eſtomac, des inteſtins & de tous les viſceres; en déplaçant les vents: auſſi il n'y a point de remede qui opere auſſi utilement que la friction dans toutes les maladies chroniques du bas ventre, qui dépendent de manque d'action, d'épaiſſiſſement, d'engorgement.

De ces deux premiers effets ſur les parties extérieures & ſur les viſceres du bas ventre, on peut déduire tous les ſuivans.

3°. Elle augmente ſingulierement la tranſpiration, & eſt ſans doute le plus efficace de tous les diaphorétiques. Ainſi on comprend combien elle doit être utile dans un grand nombre de maladies, & en ſe rappellant, que j'ai prouvé plus haut, qu'un grand nombre de maux de nerfs dépendoient d'une tranſpiration mal faite, qui laiſſoit les humeurs âcres, & que, quand les nerfs ſont très-affectés, par quelque cauſe qu'ils le ſoient, la tranſpiration ſe fait mal, on jugera combien les frictions ſont utiles dans les maladies nerveuſes. Les

vapeurs, l'hyponcodrie ont ſouvent cédé au régime & aux frictions ; & ces deux ſecours réunis ont une efficace dont on n'a pas tiré aſſez de parti. Une réflexion fort ſimple ſuffira pour mieux apprécier tout ce qu'on doit en attendre ; c'eſt, qu'elles produiſent les mêmes effets que l'exercice : elles peuvent en tenir lieu, produire une grande partie de ſes bons effets, & réparer les maux qu'occaſionne l'inaction.

4°. Les frictions rappellent la nutrition ; ou en contribuant à rétablir les digeſtions par leur action ſur les viſceres du bas ventre, ou en facilitant l'application des parties nutritives dans les parties particulieres : on le voit tous les jours dans l'atrophie dont je parlerai ailleurs. Elles fortifient auſſi les fibres en augmentant la nutrition : mais ſi une partie eſt trop nourrie ; ſi on prend en général trop d'embonpoint, parce que les fibres ſont lâches, les humeurs viſqueuſes & abondantes, la tranſpiration inſuffiſante, on comprend que les mêmes frictions dont on s'étoit ſervi pour aider la nutrition, remédieront à l'embonpoint. Ainſi, ſuivant les circonſtances dans leſquelles on les emploie,

elles produiſent tous les effets qu'HIPPOCRATES leur a aſſigné ; & ces effets ſont encore extrêmement variés, ſuivant les parties ſur leſquelles on les applique ; & ſuivant le degré de force qu'on leur donne ; mais ces détails ſeroient déplacés ici. Je dois ſeulement faire remarquer, que c'eſt en fortifiant les fibres que les frictions ſont ſi utiles dans le rachitis, & c'eſt en briſant la viſcoſité des humeurs, & en facilitant la tranſpiration qu'elles font du bien dans le rhumatiſme chronique.

5°. Mais l'action des frictions eſt plus particuliérement marquée ſur les nerfs que ſur aucune autre partie. Et d'abord on voit aiſément, que, puiſqu'elle influe ſur toute la machine, elle doit influer ſur les nerfs : mais, indépendamment de cette action générale, elle agit ſur les nerfs de deux façons, toutes les deux très-efficaces dans un très-grand nombre de maux de nerfs. Les frictions ſur la peau, lors même qu'elles ſont très-legéres, & n'ont qu'une foible action ſur les vaiſſeaux, en ont une très-ſenſible ſur tout le genre nerveux, par une ſuite de ce conſenſus de la peau dont j'ai parlé ail-

leurs. C'eſt par ce moyen que les frictions du nerf frontal, au deſſus du nerf ſourcilier, rendirent la vue à la malade de VALSAVA, & que ces mêmes frictions, ou ſeches ou animées, font ſouvent du bien dans pluſieurs dérangemens de la vue. C'eſt par ce même principe qu'elles calment les douleurs : c'eſt en diſſipant cette inquiétude nerveuſe, qui empêche le ſommeil & entretient les inſomnies, qu'elles calment, qu'elles endorment, & peuvent vaincre les plus grandes agitations. ASCLEPIADES s'en ſervoit ſouvent pour appaiſer les maniaques, & Alphonſe de SANTA-CRUCE les employa avec ſuccès dans le même cas. J'ai vu des coliques nerveuſes très-fortes ne céder qu'à des frictions très-douces, mais très-long-tems continuées, des jambes & des pieds. Dans tous ces cas l'effet ſe porte des extrêmités des nerfs à leurs troncs. La ſeconde façon dont les frictions ſont utiles dans les maux de nerfs, c'eſt quand on les applique ſur les troncs, pour opérer ſur les extrêmités.

Dans les migraines on frotte le tronc du nerf frontal à ſa ſortie, & on ſoula-

ge la douleur. Dans les douleurs de dents on frotte le tronc du nerf de la ſeptieme paire, qui va former la patte d'oie, & quelquefois on adoucit ſinguliérement la ſouffrance. En frottant l'épine du dos d'où il part tant de nerfs, on remédie aux crampes des bras, à leur engourdiſſement, à leur paralyſie, à l'oppreſſion qui tient aux ſpaſmes des muſcles de la poitrine; aux palpitations & aux défaillances nerveuſes; au gonflement & aux douleurs de l'eſtomac & des inteſtins; à pluſieurs déſordres de l'uterus; aux mêmes accidens dans les extrêmités inférieures que dans les ſupérieures.

Dans ces gonflemens hyſtériques de l'eſtomac & des inteſtins, qui donnent tant de malaiſes, & qui intéreſſent quelquefois toute la machine, en frottant un peu l'épine du dos, on fait très-promptement paſſer les malades du plus grand malaiſe au plus grand bien-être. On appaiſe même par ce moyen les ſpaſmes cruels de la maladie noire. J'ai vu à différentes repriſes, chez un malade qui avoit l'une des maladies convulſives les plus violentes & les plus rares, que la friction

des nerfs, à leur origine, faiſoit ceſſer les convulſions dans les muſcles auxquels ils ſe diſtribuoient; & dans quatre accès je faiſois finir la convulſion à volonté, en frottant l'épine du dos à la hauteur où je raportois les origines des nerfs. Cela étoit ſi marqué, que, dans le premier accès, l'étonnement du malade fut tel qu'il arrêta les convulſions pendant un quart-d'heure: je ſoulageois même ſenſiblement les convulſions du viſage, de la langue, des machoires, en frottant le haut de la nuque, le derriere & le deſſous des oreilles, le bas des tempes: en un mot il eſt certain, qu'en frottant les nerfs à leur origine, on fait ſouvent ceſſer les déſordres qu'ils occaſionnent dans les parties auxquelles ils ſe diſtribuent (*n*).

6°. Je n'ai parlé juſqu'à préſent que des frictions qui ſe font avec une flanelle: ce ſont celles qui ſont les plus

(*n*) Quoiqu'on ſoit fort éloigné de frotter immédiatement les origines des nerfs de la moëlle épiniere, cependant en liſant ce que j'ai dit de toutes les origines de ces nerfs & de leur diſtribution, il eſt aiſé de comprendre l'effet des frictions.

ordinaires; & celles qui ſe font avec une autre étoffe, une broſſe, un linge un peu groſſier, n'en différent preſque point. Mais ſi l'on fait les frictions avec des émollients, des ſpiritueux, des toniques, on comprend alors qu'à une partie des effets des frictions on joint ceux des drogues que l'on emploie; & il eſt aiſé de juger en même tems, quel eſt le degré de force de la friction le plus analogue à l'effet de la drogue que l'on emploie: mais tous ces détails n'appartiennent point à cet ouvrage. Je finirai par quelques remarques générales qu'il eſt utile d'avoir préſentes quand on ordonne des frictions.

1°. On ne doit pas les employer quand il y a pléthore: elles animent trop le ſang, & pourroient être nuiſibles.

2°. On ne doit pas les employer ſur l'eſtomac & le ventre, quand il y a amas dans les premieres voies, de la chaleur, de la putridité, ou quand la veſſie eſt pleine.

3°. Les frictions habituelles réuſſiſſent toujours mieux le matin à jeun; c'eſt le moment où les vaiſſeaux ſont le plus déſemplis, & la vîteſſe du

soulx la moins grande. Pour frotter les viſceres du bas ventre, il faut ſe coucher ſur le dos, & avoir les genoux un peu ſoulevés, afin que par-là les muſcles du bas ventre ſoient abſolument détendus, ſans quoi la friction ne feroit pas autant d'effet.

4°. Les frictions ſont plus utiles aux perſonnes foibles, lâches, à celles qui vivent d'alimens viſqueux qu'à celles qui ſont fortes, fermes, qui ont un régime plus léger & plus digeſtible; les femmes, les enfans foibles, les vieillards cacochimes ſont ceux qui en ont le plus beſoin. Elles ſont plus néceſſaires quand on vit dans l'inaction que quand on fait de l'exercice: l'automne, l'hyver, le printems, les tems pluvieux, nébuleux, les rendent plus néceſſaires que l'été, ou les ſaiſons chaudes & ſeches. Elles ſont plus néceſſaires dans les pays froids & humides, que dans ceux qui ſont ſecs. Dans les lieux marécageux & mal-ſains les frictions peuvent prévenir les effets de l'inſalubrité de l'air.

ARTICLE V.

Des ſecours que l'on doit employer dans les Métaſtaſes.

§. 150. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit plus haut des métaſtaſes, on jugera que quand elles ſont utiles, elles ne demandent de la part du Médecin d'autre ſoin qu'une très-grande attention à ne rien faire qui puiſſe les contrarier; mais quand elles ſont fâcheuſes, la premiere attention doit être de chercher quelle eſt leur cauſe : & comme dans les maux de nerfs on trouvera preſque toujours que c'eſt ou paſſion, ou ſpaſme, ou foibleſſe; mais ſur-tout ſpaſme dans la partie d'où ſe fait la métaſtaſe, on jugera aiſément que c'eſt à faire ceſſer les ſpaſmes que l'on doit s'attacher; & l'on comprendra en même tems combien on a fait de mal, & combien on en fait encore tous les jours, en recourant ſans indication réfléchie à la ſaignée, aux émétiques, aux purgatifs, aux véſicatoires. Quand il n'y a point de pléthore, la ſaignée augmente le ſpaſme; les émétiques, les purgatifs le procurent, quand il ne dépend pas

d'embarras

d'embarras qu'ils puiſſent emporter ; les volatiles l'augmentent quand il ne dépend pas d'atonie & d'apauvriſſement ; & l'on a vu que les véſicatoires produiſoient très-ſouvent le même effet. La grande indication dans les métaſtaſes dangereuſes, quand elles donnent le tems de faire des remedes, c'eſt donc de faire ceſſer les ſpaſmes en général ; de les diminuer, ſur-tout dans la partie que l'humeur abandonne; de ſoutenir les forces ſi elles paroiſſent en avoir beſoin, & ſur-tout celles de l'organe menacé ; mais par les cordiaux les plus doux, par les nourriſſants les plus digeſtibles & par l'exercice, plutôt que par aucun remede trop violent. L'opium en agiſſant comme un antiſpaſmodique général,& en déterminant, comme cordial & comme ſudorifique, les humeurs des organes intérieurs à la peau, a produit les plus grands effets. L'opium ſeul ſoulageoit la perſonne dont j'ai parlé ailleurs, & qui éprouvoit des alternatives de toux & de dyſurie. Quand la toux étoit extrême je lui donnois un peu d'opium : elle diminuoit conſidérablement par une ſueur abondante,

& la malade avoit du relâche pendant vingt-quatre heures.

ARTICLE VI.

Des préservatifs des maux de nerfs.

§. On pourroit réduire à une seule regle tout cet article, en disant; pour prévenir les maux de nerfs il faut éviter leurs causes: & c'est bien en effet le seul moyen sûr: c'est celui que l'on doit employer toutes les fois qu'il dépend de nous; & si on ne le fait pas c'est que, trop souvent, la passion égare & ne laisse pas appercevoir le danger. Mais comme souvent l'on peut naître avec cette disposition; que l'éducation mal entendue peut l'amener, que différentes passions peuvent la faire éclore, que nous ne pouvons pas toujours nous soustraire à ces causes; que d'autres fois, elles viennent des moyens de guérison que l'on emploie contre d'autres maux, je crois devoir placer quelques remarques sur ces différentes circonstances.

Quand un enfant né de pere ou de mere dont les nerfs sont depuis

long-tems très-dérangés, on peut craindre, ſurtout ſi ce vice ſe trouve déja dans la génération antérieure; on peut craindre, dis-je, que l'enfant ne s'en reſſente; & cette crainte eſt fort augmentée s'il a la peau très-fine, les chairs molles, le genre nerveux fort ſenſible: ce qu'on connoît par la légéreté de ſon ſommeil, ſa facilité à reſſauter, de fréquens mouvemens dans les muſcles du viſage, de fréquens changemens dans les ſelles. Dans ces cas-là j'ai conſeillé, contre mon uſage, de les laiſſer tetter long-tems; de les baigner à froid plus que l'on ne fait ordinairement, & après les avoir ſevrés de les laiſſer encore très-long-tems au lait de vache, & aux végétaux farineux pour toute nourriture.

Quand les erreurs de la premiere éducation ont nui au genre nerveux, j'oſe aſſurer, d'après les faits, que depuis douze ans juſqu'à vingt, on peut eſpérer de pouvoir le corriger conſidérablement, & ici l'indication ſe tire en grande partie de la cauſe: ainſi une des grandes difficultés conſiſte à découvrir cette cauſe. J'ai vu les plus grands effets du lait d'âneſſe chez une

fille d'onze ans, qu'un abus ſingulier du café, dès l'age de ſix, avoit jetée dans une telle ſenſibilité, que preſque toutes les ſenſations étant pénibles pour elle, elle étoit preſque toujours dans la triſteſſe, & ſouvent dans le déſeſpoir; & une demoiſelle de quinze ans, à qui on avoit conſeillé le vin d'Eſpagne à neuf ans, pour des maux d'eſtomac, & qui, en ayant contracté le goût, en avoit fait abus, ce qui lui avoit donné des vertiges, des tremblemens, des coliques nerveuſes, de fréquentes jauniſſes, fut parfaitement guérie par les bains tiedes, le petit lait, & enſuite un aſſez long uſage des eaux de Spa, coupées avec du lait, qu'on lui avoit conſeillé avant moi, mais pures, & dont les premiers eſſais lui avoient occaſionné des accidens effrayans, parce que c'étoit trop tôt pour donner des toniques.

Le bain froid, l'exercice & la ſobriété remédient aux ſuites d'une éducation trop molle, dans des appartemens trop chauds; & en général le bain froid, l'exercice, des alimens très-doux, & une boiſſon purement aqueuſe, ſont les moyens qui

conviennent le plus généralement dans tous les cas de cette eſpece.

L'uſage, encore ſubſiſtant dans quelques endroits, de nourrir les enfans juſqu'à deux ans & demi ou trois ans, diminue certainement très-ſouvent l'énergie des facultés. J'en ai vu des exemples ſans avoir été appellé à donner des conſeils, parce qu'on en demande peu pour cette maladie; mais je conſeillerois hardiment les bouillons avec les antiſcorbutiques, tels que le creſſon, le beccabunca, le cerfeuil, les écreviſſes, & même ceux de vipere, qui, dangereux dans pluſieurs cas de paralyſie & de convulſions, quand la cauſe premiere en eſt dans la pléthore, ſont un remede excellent dans les cas où il y a un manque d'action, un engourdiſſement dans toutes les fibres. On ſent que ce ſeroit un de ces cas où l'électricité ſeroit utile.

A l'époque de la puberté, époque où les jeunes perſonnes tombent ſouvent dans des maux de nerfs, on les prévient par l'exercice, la ſobriété, & une grande attention au choix des alimens; parce qu'alors l'eſtomac étant aſſez généralement foible & irritable,

les plus petites erreurs occaſionnent des maux conſidérables, & l'exercice prévient les engorgemens.

Peu de remedes dans les groſſeſſes: le ſoin de ne point ſe livrer aux fantaiſies, qui ne ſont jamais preſſantes quand on ne les écoute pas ; l'attention dans la couche d'être fort tranquille, de ne point s'affoiblir par une diete trop ſévere, & de ne point s'épuiſer par des apartemens trop chauds, qui ôtent le ſommeil & l'appétit, & entretiennent dans des ſueurs perpétuelles & exceſſives, ſont les moyens de n'être point attaquées de maux de nerfs en relevant de couche.

J'ai déja parlé ailleurs des ſecours que l'on devoit employer après les violentes paſſions, pour prévenir leurs mauvais effets.

Quand on eſt expoſé inévitablement à l'action de quelque cauſe maladive, qui agit ſur nous, on doit examiner quels effets elle produit, & employer des moyens contraires. Ces cauſes ne peuvent guére être que l'air, l'eau, ou les alimens; & les maladies de nerfs ne ſont pas celles qui réſultent le plus ſouvent de ces cauſes: cependant elles

en ſont quelquefois la ſuite. J'ai cité plus haut une femme qui étoit ſans force dans le lieu où elle habitoit ordinairement, & qui devenoit très-leſte dans un air plus vif. On ſent que, dans ce cas, il faut employer les alimens, les remedes & les boiſſons les plus propres à corriger les effets de ces airs lourds & épais (*o*). Peut être que les bains froids auroient prévenu les convulſions qu'éprouvoit toujours, dans la baſſe Alemagne, la malade dont parle M. LORRY; & pluſieurs Officiers ſe ſont préſervés de fievres d'accès, dans des garniſons mal ſaines, en prenant, par mon conſeil, beaucoup plus d'exercice que par-tout ailleurs.

J'ai déja dit qu'elles attentions il falloit apporter quand on étoit obligé d'employer, pour quelque maladie, des remedes dont l'uſage peut nuire au genre nerveux; ainſi je finirai cet ar-

(*o*) Il faut néceſſairement qu'il y ait une proportion entre la digeſtibilité des alimens & l'action de l'air: le montagnard ne digere plus dans la plaine les alimens tenaces, viſqueux, laiteux dont il ſe nourriſſoit habituellement & avec ſuccès ſur ſes hauteurs.

ticle, qui eſt le dernier de la pratique générale, pour paſſer à l'hiſtoire & au traitement des maladies particulieres.

FIN.